This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NAWF
Bastar

Fr(M)

ÉTUDE

SUR

L'ART DE PARLER EN PUBLIC.

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,

rue Garancière, 5, derrière Saint-Sulpice.

Fr(M)
2727

ÉTUDE

SUR

L'ART DE PARLER

EN PUBLIC,

Par M. l'abbé BAUTAIN,

Vicaire-général, promoteur du diocèse de Paris,

PROFESSEUR EN SORBONNE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, EN MÉDECINE ET ÈS LETTRES,
SUPÉRIEUR DE LA MAISON DE JUILLY, ETC., ETC.

WITHDRAWN

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Rue de Tournon, n. 29.

1856.

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction.

ROE LOCKWOOD AND SON
NEW-YORK.

263654B
TILDEN FOUNDATIONS
B 1914 L

A MONSIEUR VILLEMAIN,

Secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Monsieur et très-honoré maître,

Toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, il m'a été doux de vous dire que, si je sais un peu parler et écrire, après Dieu c'est à vous surtout que je le dois; car pendant quatre années j'ai reçu vos leçons au Lycée Charlemagne et à l'école Normale, et avec vos leçons vos encouragements à la fois sévères et bienveillants. Ce que je vous ai dit en particulier, vous me permettez aujourd'hui de le dire à tous, en vous dédiant cet opus-

*cule, sur l'*ART DE PARLER EN PUBLIC, *dans lequel vous nous avez donné de si excellents préceptes et de si beaux exemples. C'est un témoignage de gratitude que j'aime à offrir, au bout de ma carrière littéraire, à celui qui en a dirigé et soutenu les commencements. Puisse-t-il, en vous rappelant votre jeunesse et votre gloire naissante, vous causer quelque joie par le souvenir du bien que vous avez fait !*

L. BAUTAIN, v. g.

Viroflay, à Bonrepos, le 24 septembre 1855.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVANT-PROPOS. 1

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. — Exposition du sujet. — Ce que c'est qu'un discours improvisé. 3

CHAP. II. — Des dispositions requises pour parler en public. 11

§ 1. Une sensibilité vive 12

§ 2. Une intelligence pénétrante 20

§ 3. La rectitude de la raison ou le bon sens . 25

§ 4. Une imagination prompte 29

§ 5. Une volonté ferme et qui ait de la décision. 31

§ 6. Un caractère expansif 35

§ 7. L'instinct ou le don naturel de la parole. . 37

39X677

Pages.

CHAP. III. — Des dispositions spirituelles pour parler en public qui peuvent s'acquérir ou être formées par l'étude. 42

§ 1. De l'acquis nécessaire à l'orateur 43

§ 2. Que pour savoir parler, il faut commencer par apprendre à penser 51

§ 3. Qu'on peut apprendre à bien dire et comment 59

§ 4. Que pour bien parler en public, il faut d'abord savoir écrire 66

CHAP. IV. — Des dispositions physiques de l'orateur, naturelles et acquises 82

§ 1. De la voix. 82

§ 2. De la prononciation 93

§ 3. L'action oratoire 97

SECONDE PARTIE.

CHAP. V. — Division du sujet. 105

CHAP. VI. — Préparation du plan 109

CHAP. VII. — Du discours politique et des plaidoiries. 119

CHAP. VIII. — Du discours dans la chaire chrétienne et dans l'enseignement. 132

CHAP. IX. — Détermination du sujet et conception de l'idée du discours. 140

CHAP. X. — Conception du sujet. — Méthode directe . 149

CHAP. XI. — Conception du sujet. — Méthode indirecte 156

CHAP. XII. — Incubation et organogénésie de l'idée. . 169

CHAP. XIII. — Rédaction du plan 180

Pages.

CHAP. XIV. — Qualités du plan 190

CHAP. XV. — Dernière préparation avant de prendre la parole 197

CHAP. XVI. — Dernière préparation intellectuelle . . 199

CHAP. XVII. — Dernière préparation morale 209

CHAP. XVIII. — Préparation physique 220

CHAP. XIX. — Le discours 228

CHAP. XX. — Le commencement ou l'exorde 230

CHAP. XXI. — Entrée en matière 237

CHAP. XXII. — Le progrès des idées ou le développement 244

CHAP. XXIII. — De la crise ou de l'effort suprême du discours 253

CHAP. XXIV. — La fin du discours ou la péroraison . . 269

CHAP. XXV. — Après le discours 275

ÉTUDE

SUR

L'ART DE PARLER EN PUBLIC.

Depuis bientôt quarante ans, j'ai été continuellement appelé à parler en public, comme professeur, comme prédicateur, ou autrement. J'y ai eu quelque succès, et j'ai dû acquérir de l'expérience en cette matière. Ce sont les fruits de cette expérience que je viens communiquer aux jeunes gens qui veulent parcourir la même carrière, ou toute autre qui demande l'emploi facile et sûr de la parole. Je dirai naïvement ce qui m'est arrivé, ce que j'ai fait, non pour me donner en exemple, mais avec le désir charitable d'être utile, si peu que ce soit, à ceux qui nous suivent, en leur laissant quelques indications, quelques renseignements, qui pourront aider leurs efforts, et ainsi rendre leurs essais moins pénibles et plus fruc-

tueux. Je sais très-bien qu'en cela comme en tout le reste, et plus peut-être qu'en tout le reste, chacun doit suivre son génie, l'instinct de son talent et ses dispositions naturelles; chacun doit faire comme il peut, le mieux qu'il peut, et ce mieux est toujours relatif à ses conditions personnelles. Mais je sais aussi, pour l'avoir éprouvé, qu'un bon conseil peut épargner de pénibles tentatives, et que souvent peu d'aide fait grand bien.

J'entre donc en matière avec confiance, parce que j'ai la conscience intime de ne chercher, en écrivant ces lignes, ni gloire ni profit. Je ne veux que le bien de mon prochain, et un double bien : le bien de ceux qui veulent se former à bien dire, et ce talent est utile à beaucoup de gens; et l'avantage plus considérable encore des auditeurs de toutes sortes, qui profitent certainement mieux, quoi qu'on leur dise, quand on le leur dit convenablement.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSITION DU SUJET. — CE QUE C'EST QU'UN DISCOURS IMPROVISÉ.

Déterminons d'abord exactement le sujet dont nous désirons nous occuper, afin qu'on ne cherche pas dans ces pages autre chose que ce que nous voulons et pouvons y mettre.

On ne veut pas faire ici un traité sur l'éloquence; il y en a assez dans le monde depuis Aristote, Cicéron, Quintilien, Fénelon et tant d'autres. Les rhétoriques abondent, et il ne semble point nécessaire d'en composer de nouvelles.

On ne se propose pas de traiter de l'art d'écrire, ni par conséquent de réciter ou de bien débiter un discours travaillé à loisir et appris par cœur.

On peut assurément devenir un grand orateur, en écrivant ses discours et en les récitant bien; témoin Bossuet, Bourdaloue, Massillon

et plusieurs autres. On peut par cette voie instruire, toucher et entraîner; ce qui est la fin de l'art oratoire.

Nous réduisons notre sujet à des proportions plus étroites, à l'art de bien dire, ou de parler convenablement dans une situation donnée, soit dans la chaire chrétienne, soit dans l'enseignement, soit au barreau ou dans les assemblées délibérantes. Il s'agit donc uniquement ici du discours improvisé, non écrit, non appris par cœur, et que l'orateur est obligé de faire au moment même, sans avoir préparé et combiné ses phrases à l'avance. Disons d'abord ce que c'est qu'un discours improvisé, ou comment on improvise un discours.

L'improvisation consiste à parler de premier jet, c'est-à-dire sans avoir préalablement arrangé sa phrase; c'est la manifestation instantanée, l'expression actuelle d'une pensée ou l'explosion soudaine d'un sentiment, d'un mouvement de l'âme.

Il est bien évident que l'improvisation ne peut porter que sur la forme du discours; car pour parler il faut avoir quelque chose à dire, et ce quelque chose doit se trouver à l'avance dans l'esprit, ou plus profondément encore dans le sentiment intime de l'orateur. Seulement, la

pensée ou le sentiment peuvent être à l'état latent, et celui qui les porte en lui peut n'en avoir pas la conscience claire, la perception distincte, au moment où il ouvre la bouche sous l'impression d'une circonstance quelconque, ou par une excitation imprévue. Les idées et les dispositions de l'âme ne s'improvisent pas, et plus elles sont possédées ou senties, plus aussi il y a de chances qu'elles fassent une vive explosion et qu'elles se déploient avec force et clarté.

Nous ne parlerons pas de ces cas exceptionnels où une passion, excitée ou réveillée inopinément, éclate tout à coup en quelques paroles sublimes ou par un discours éloquent. *Facit indignatio versum,* dit Juvénal. Tout sentiment, surexcité à l'improviste dans une âme émue, peut, comme un volcan, jeter autour de lui une lave brûlante; ou, comme un nuage chargé d'orages, qui crève subitement par une commotion électrique, produire, avec du tonnerre et des éclairs, une grêle terrible qui dévaste la terre, ou une pluie salutaire qui la féconde. Il n'y a pas de conseils à donner pour une telle situation; c'est la nature seule qui en fait tous les frais, et cela en raison de la constitution et du développement de chacun. Là est la source

de toute poésie, de toute éloquence, de toute puissance artistique. Cette sorte d'improvisation ne connaît point de règles et la didactique y est impuissante. L'homme le plus grossier, le plus ignorant, peut être éloquent de cette manière un jour ou l'autre, s'il sent vivement, et s'il s'exprime avec énergie par la parole et par l'action.

Nous nous occuperons seulement des improvisations préparées, c'est-à-dire de ces discours qu'on est appelé à prononcer en public, devant un auditoire connu d'avance, à tel jour, sur tel sujet, et pour obtenir un certain résultat.

Il est vrai que souvent dans ces cas on peut écrire son discours et venir le réciter ou le lire. Il y a des personnes qui récitent ou lisent parfaitement, et qui produisent ainsi un grand effet. De cette manière sans doute on mesure mieux sa pensée et sa parole, et on est plus sûr de ne dire justement que ce qu'on veut dire; mais il y a cet inconvénient que le discours est plus froid, moins opportun et ressemble trop à une dissertation. Puis, s'il arrive de l'imprévu, comme une objection, une réplique, une lutte quelconque, l'orateur, qui ne s'y attend pas, peut se trouver à court ou en défaut, au grand détriment de sa cause ou de son sujet. En outre,

un prédicateur, un professeur, un député, qui est exposé à parler souvent et parfois presque à l'improviste, n'a pas toujours le temps de composer un discours ni surtout de l'apprendre par cœur. En parlant d'abondance, comme on dit, il peut donc parler plus souvent et produire plus de bien, s'il parle bien.

Sa parole sera aussi plus vivante, plus actuelle ; elle aura plus d'à-propos. Née de la circonstance et au moment même, elle s'y rapporte mieux et frappe plus fort et plus juste. Comme elle est plus chaude, parce qu'elle vient de naître, elle échauffe aussi davantage l'auditoire ; elle a toute l'énergie d'un effort incessant, d'une explosion soudaine. La vitalité de la pensée est singulièrement excitée par cette nécessité de se produire au moment même, par ce besoin actuel de se faire jour et de se communiquer à d'autres esprits. C'est une espèce d'enfantement devant le public, dont celui qui parle ressent tous les efforts, toutes les douleurs, et dans lequel il est aidé et soutenu par la sympathie des auditeurs, qui assistent avec un vif intérêt à ce travail de la vie spirituelle, et reçoivent avec plaisir ce nouveau-né de la pensée, c'est-à-dire une idée bien conçue, et qui arrive au jour bien conformée, dans une

belle organisation de parole, ou dans un corps de phrase gracieux et bien constitué.

Du reste, nous ne voulons point ici comparer ces deux manières de discourir en public, ni mettre en balance leurs avantages ou leurs inconvénients. On peut faire très-bien des deux côtés, et chacun doit tâcher de reconnaître la manière qui lui va le mieux, et par quelle méthode, en raison de sa nature, de ses qualités et de sa position, il peut faire le plus de bien par la parole, instruire plus clairement, plus abondamment et toucher davantage. Ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre. Dieu répand ses dons comme il lui plaît, et chaque arbre porte des fruits suivant son espèce. L'important est de bien discerner le don qu'on a reçu, pour le faire valoir avec usure et répondre fidèlement à la vocation d'en haut. *Fiunt oratores, nascuntur poetæ,* a dit Quintilien ; ce qui signifie sans doute que le génie poétique est un don du ciel, et que le talent oratoire peut s'acquérir. Cela n'est vrai qu'à moitié ; car si l'enseignement et le travail peuvent contribuer à former l'orateur, ni l'un ni l'autre ne lui donneront le germe ou la puissance de l'éloquence. Ils peuvent exciter, nourrir ce feu sacré, ils ne pourront jamais l'allumer.

Mais parmi ceux qui ont reçu cette vertu divine de la parole, les uns ne peuvent l'exercer que par la plume, et quelquefois même les plus éloquents en écrivant sont incapables de débiter en public ce qu'ils savent si bien rédiger. Ils se troublent, s'embarrassent devant un auditoire, même le moins imposant. J.-J. Rousseau n'a jamais pu parler publiquement, et l'abbé de Lamennais, dont le style est si vigoureux, n'a jamais osé monter en chaire, et ne pouvait pas faire une instruction même à une réunion d'enfants.

D'autres, au contraire, ont cette faculté d'exprimer facilement en public leurs sentiments et leurs pensées. La présence des auditeurs les stimule et augmente le ressort de leur esprit et la vivacité de leur discours. C'est à ceux-là seulement que nous nous adressons, parce que nous avons ainsi parlé toute notre vie, et nous n'avons même jamais pu faire autrement. Maintes fois cependant nous l'avons essayé, préparant un exorde, une tirade, une péroraison, dans l'intention de mieux dire, ou de frapper davantage : jamais nous n'avons réussi à bien réciter ce que nous avions préparé, et comme nous l'avions rédigé. Nos morceaux à effet ont toujours raté, et nous ont jeté dans

l'embarras ou dans l'obscurité. Nous étions ainsi fait, à ce qu'il paraît, et il a fallu suivre notre nature. Dans ces sortes de choses, il faut savoir accorder à la nature ce qu'elle demande, en le tournant à bien.

L'improvisation du discours ne portant que sur la forme, comme il a été dit plus haut, il suit qu'avant de s'aventurer à parler de cette manière, il faut posséder deux choses : 1° le fond du discours, ou la pensée et la suite de pensées qu'on veut exprimer; 2° le moyen d'expression, ou la langue dans laquelle on doit parler, afin de n'avoir pas à chercher au moment même les mots avec les idées, et de ne point risquer de rester court ou embarrassé dans la facture de la phrase. En d'autres termes, il faut savoir ce qu'on veut dire et comment le dire.

L'improvisation suppose donc des aptitudes particulières, dont nous allons parler d'abord, non pas précisément pour enseigner les moyens de les acquérir, car la plupart sont des dons de la nature; mais pour engager à les cultiver et à les développer, quand on a le bonheur de les posséder, et surtout pour indiquer les signes auxquels on peut reconnaître si l'on est appelé à parler en public, et comment on y peut réussir.

CHAPITRE II.

DES DISPOSITIONS REQUISES POUR PARLER EN PUBLIC.

Au fond de tout vrai talent, quel qu'il soit, il y a une disposition naturelle qui rend capable de telle chose celui qui en est doué, et cette disposition dépend à la fois de la constitution spirituelle et de l'organisation physique; car l'homme étant composé essentiellement d'une âme et d'un corps, tout ce qu'il fait raisonnablement, ou en qualité d'être raisonnable, ressort de ces deux parties de son être et du rapport de ces parties entre elles. L'âme commande, il est vrai, et le corps doit obéir comme un instrument; mais l'instrument a aussi son influence, surtout sur le talent de l'artiste, par la manière dont il répond à ses volontés, à ses sentiments, aux mouvements qu'il lui imprime, en un mot à la vie qu'il cherche à manifester par lui. Or, la parole est un art et le plus beau des arts; elle doit exprimer l'esprit par la forme, l'idée par les mots, le sentiment par des sons, tout ce que

l'âme ressent, pense et veut par des signes et une action extérieure. Il y a donc, pour devenir habile dans cet art, des dispositions qui regardent l'esprit, et d'autres qui dépendent du corps.

Les dispositions de l'esprit sont naturelles ou acquises. Les naturelles que nous allons exposer dans ce chapitre sont :

1° Une sensibilité vive ;

2° Une intelligence pénétrante ;

3° Une raison droite, ou ce qu'on appelle communément le bon sens ;

4° Une imagination prompte ;

5° Une volonté ferme et qui ait de la décision ;

6° Un besoin naturel d'expansion, ou de communiquer aux autres ses idées et ses sentiments ;

7° Enfin un certain instinct, qui pousse l'homme à parler, comme l'oiseau à chanter.

§ 1. Une sensibilité vive.

L'art a sa racine dans la sensibilité, et quoiqu'elle dépende beaucoup du corps, et surtout des nerfs, qui en sont les moyens physiques, la sensibilité est cependant une des principales

puissances de l'âme, pour ne pas dire une faculté, puisque le mot faculté désigne une manière d'agir et que la sensibilité est une manière de pâtir, ou de subir une action.

Or l'âme, qui ne vit que par ses rapports, et qui a toujours besoin d'être impressionnée pour agir, n'agit aussi qu'en raison des excitations qu'elle reçoit, et de la manière dont elle les reçoit. C'est donc dans cette manière propre de recevoir les impressions des choses et de se les approprier, que consiste la vivacité de la sensibilité, nécessaire à la parole comme à toute expression artistique. Tout homme sent, puisqu'il est sensible; mais tous ne sentent pas les mêmes choses de la même manière et ainsi ne sont pas capables d'exprimer ce qu'ils sentent de la même façon, ni portés au même genre d'expression. De là la vocation aux arts divers, ou le penchant naturel d'une âme à exprimer telle chose, parce qu'elle la sent mieux et s'y complaît davantage. Là se trouve aussi l'origine du goût dans l'art et pour tel art, soit pour exercer cet art, soit pour en apprécier les œuvres. Les uns ont plus de goût et de facilité pour les arts plastiques, les autres pour les arts acoustiques, et dans l'exercice du même art il y a encore des dispositions diverses à telle sorte

d'expression, ce qui fait les différents genres. Ainsi dans la poésie il y a les poëtes de l'ode, de l'épopée, de la tragédie, de la comédie, de la satire, de l'idylle ou de l'églogue, etc., etc. Toutes ces œuvres sont des expressions poetiques de l'esprit humain; elles se ressemblent par ce caractère; mais elles diffèrent par l'objet qu'elles reproduisent, par la manière de le représenter, et le poëte d'un genre réussit rarement dans un autre. Il sait chanter d'une façon et non pas autrement, comme le chant de la fauvette n'est pas celui du rossignol.

Il en est ainsi dans l'art de la parole, dans l'éloquence, quant à l'objet qu'elle doit exprimer. Un orateur est plus apte à exposer les idées, leur enchaînement et leurs nuances. Il saisit parfaitement les rapports, les différences, les contrastes des pensées; et ainsi il les rendra soudainement avec beaucoup de facilité, de délicatesse, de subtilité. Il a la perception, le goût de l'idée, il la conçoit nettement, et ainsi il l'énoncera avec grâce, avec clarté : celui-là est fait pour enseigner, pour instruire.

Un autre goûte mieux tout ce qui se rapporte aux sentiments, aux affections, aux émotions tendres ou fortes. Il emploiera donc plus volontiers et avec plus de succès tout ce qui peut

toucher, émouvoir, entraîner; il fera surtout vibrer les fibres du cœur. Il sera plus orateur que professeur, et saura mieux persuader par l'émotion que convaincre par la raison.

Un troisième se plaît surtout aux images, aux tableaux. Il sent plus vivement tout ce qu'il peut embrasser et reproduire dans son imagination, et ainsi il se complaît dans ces reproductions. Il sera donc surtout un orateur descriptif et fera presque de la poésie en prose. Il parlera à l'imagination de ses auditeurs, plus qu'à leur cœur, plus qu'à leur esprit; il touchera peu, instruira encore moins; mais il pourra amuser, il intéressera, il attachera par l'originalité, par la variété des tableaux, par la vivacité et l'éclat des couleurs.

Dans ces cas divers, on le voit, la sensibilité est vivement excitée, soit par des idées, soit par des sentiments, soit par des images, et il est évident que celui qui veut improviser un discours de l'un de ces trois genres doit commencer par sentir vivement l'objet dont il doit parler, et que son expression sera toujours en raison de l'impression qu'il en aura reçue et gardée.

Mais si la sensibilité doit être vive, il ne faut cependant pas qu'elle soit émue à l'excès; car

alors elle rend l'expression impossible par le trouble de l'âme et l'excitation trop forte du système nerveux, qui paralyse les organes. Aussi le précepte d'Horace, *si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi*, n'est vrai que pour ceux qui écrivent dans leur cabinet, et ne s'applique pas à l'orateur. Devant le public, il ne faut pas pleurer, ni même être ému au point que la voix vous manque, ou que les sanglots vous la coupent : il faut pleurer par la voix et non par les yeux ; il faut avoir des larmes dans la voix, mais de manière à en rester le maître.

Quelquefois sans doute un grand effet peut être produit par l'impuissance même de parler, à cause de l'exaltation du sentiment ou de la violence de la douleur; mais alors le discours est fini, ou plutôt il n'y a plus lieu au discours, et peu importe si le but est atteint. Mais pour l'art oratoire, il faut que la sensibilité soit contenue, assez au moins pour que la parole ait son cours. Le sentiment ne doit pas faire explosion en une fois, mais s'échapper peu à peu, pour aller animer graduellement tout le corps du discours. C'est ainsi que l'art idéalise la nature, en la dégageant de ce que l'instinct ou la passion ont de trop rude ou d'emporté. Le caractère de l'art chrétien, et ce qui le rend su-

blime, c'est qu'il y a toujours dans ses œuvres une prédominance de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps, de l'homme sur la nature. Le sentiment chrétien n'est jamais désordonné, échevelé; il est toujours contenu, jusqu'à un certain point, par la puissance de la volonté qui, à l'aide de la force plus haute dont elle est soutenue, domine les événements, ou du moins ne s'y abandonne pas, et quand elle en paraît accablée, elle plie sous le vent de l'adversité, mais elle se redresse par la résignation et ne rompt pas. C'est plus que le roseau qui pense de Pascal, c'est un roseau qui veut. C'est pourquoi les types de l'art chrétien ne seront jamais surpassés; jamais l'on ne verra sous le soleil des images plus sublimes et plus belles à la fois que les figures de Jésus-Christ et de la Vierge. Sous ce point de vue, l'orateur chrétien, par cela qu'il est chrétien, est bien supérieur à l'orateur païen : il conçoit, il sent tout autrement les choses du ciel et de la terre, et sa manière de sentir, plus spirituelle, plus pure et plus digne de l'homme, parce qu'elle est moins matérielle, donne à son expression quelque chose de noble, d'élevé et de surhumain qui la rapproche du langage du ciel.

Il en va de même pour l'exposition des idées.

Il faut sans doute les sentir vivement avec tout ce qu'elles contiennent, pour les analyser et les développer, puis pour en réintégrer le développement, les concentrer de nouveau et les ramener à l'unité. Il y a dans ce travail une infinité de nuances qu'il faut discerner et sentir délicatement. Mais si ce sentiment devient trop fort, ou s'empare trop vivement de l'esprit, l'analyse ou l'exposition lui devient impossible, et il reste absorbé par la seule vue de l'idée en général, sans pouvoir entrer dans le développement, et dès lors il est incapable de parler. C'est ce qui arrive même à des hommes de génie, mais d'une sensibilité spirituelle excessive, qui ont besoin d'écrire pour manifester leur pensée, parce qu'ils ont besoin de temps pour réfléchir et se reconnaître devant la plénitude de l'idée qui les accable au premier abord, ou quand il faut parler soudainement. C'était probablement le cas de Rousseau, qui était doué en effet d'une sensibilité d'esprit remarquable. Il peut encore arriver que le sentiment trop véhément, trop exclusif d'une idée la tourne en idée fixe et amène la folie. Tout est si bien pondéré dans notre existence ; tout doit s'y faire avec tant de mesure et de proportion, que, pour peu qu'on excède ce point moyen, où se trouve

ici-bas la perfection relative de l'humanité, on tombe aussitôt dans une exagération en plus qui nuit et rend impuissant comme le défaut. *In medio virtus.*

Il faut de la sensibilité pour décrire et une exquise sensibilité, mais là aussi il n'en faut pas trop, autrement on se laisse aller aux impressions de détail, et on finit par faire une espèce de poëme, ou une monographie sur chaque fleur ou sur chaque objet qui plaît. C'est ce qu'on appelle en peinture les tableaux de genre, qui peuvent saisir et amuser un instant, mais qui ne reproduisent pas une idée profonde et digne de l'art. C'est en littérature ce genre de poésies ou de romans que les Allemands, et surtout les Anglais affectionnent, et qui consiste à peindre dans le plus grand détail les choses les plus communes de la vie. On prend alors des impressions du foyer domestique, de la vie de la famille ou du pays pour des sentiments esthétiques, pour des effets de l'art, et l'on tombe dans un réalisme mesquin, qui rabaisse l'art en le faisant descendre dans toutes les banalités ou les niaiseries de la réalité. C'est enfin le défaut de ces prédicateurs qui se complaisent en des descriptions continuelles, soit de la nature physique, soit de la nature morale, et dont les

sermons, dominés par leur goût pour les images, ne sont que des galeries de tableaux, des suites de portraits, qui peuvent amuser ceux qui croient y reconnaître les autres, mais qui n'instruisent et ne touchent personne.

On doit donc, pour bien parler, sentir ce qu'on a à dire assez vivement pour l'exprimer chaudement et avec vivacité ; mais le sentiment ne doit point arriver à cette véhémence, qu'il empêche l'esprit de réagir et le paralyse dans son expression par la plénitude même de ce qu'il sent. Ce serait alors une sorte d'apoplexie intellectuelle, qui ôte aussi l'usage de la parole et rend impuissant par l'excès de la vie.

§ 2. Une intelligence pénétrante.

Pour parler il faut que le sentiment, ou ce qui est senti, se résolve en idées, en pensées, en images, et de là en mots, en phrases, en discours, comme un nuage ou une vapeur condensée se transforme et se distille en pluie. *Eloquium Domini sicut imbres,* dit le Psalmiste. La faculté qui opère cette transformation par le travail de l'esprit se rendant compte, dans sa conscience et par la réflexion, de tout ce qui se passe en lui, c'est l'intelligence ou la faculté de

lire en nous-mêmes. C'est pourquoi les animaux, qui ont de la sensibilité, et quelquefois même des sens plus subtils que l'homme, sont incapables de parler, dans le sens strict, bien qu'ils aient, comme tous les êtres de ce monde, et surtout les êtres vivants, un langage spontané par lequel se manifeste naturellement ce qui se passe en eux. Ils n'ont point d'intelligence, et ainsi ils n'ont ni conscience d'eux-mêmes, ni réflexion, quoiqu'il y ait en eux un principe de vie, doué de sensibilité et d'instinct : ce qui leur donne une image et comme une ébauche de l'intelligence humaine ; *jumentum et pecus, quibus non est intellectus.* Aussi, quoiqu'on puisse leur accorder une certaine intelligence, en raison de ce qu'ils sentent, imaginent, et de ce que l'instinct leur fait produire, on ne va jamais néanmoins jusqu'à soutenir qu'ils soient raisonnables, ce qui entraînerait pour eux la liberté, la responsabilité et la moralité de leurs actes. Pour qu'il y ait *raison,* il faut que l'esprit, capable de sentir et de voir, ait aussi la puissance de prendre possession de lui-même par la réflexion, de se constituer en *moi* dans son entendement, et d'y considérer et analyser par la pensée tout ce qu'il a senti et vu. Ainsi se forme en nous le monde intellec-

tuel, peuplé de nos conceptions, c'est-à-dire des idées, des notions et des images, que nous pouvons comparer, combiner et diviser de mille manières, suivant leurs rapports ou leurs différences, et qui s'expriment en définitive par le discours, dont le développement successif est toujours une analyse de la pensée.

Or, tout discours improvisé suppose déjà un travail préalable de la pensée. Il faut avoir bien conçu son sujet; il faut le tenir et l'embrasser dans une seule idée, qui en contient toute la substance. Puis, pour exposer cette idée, il faut l'avoir divisée en ses parties principales, ou en d'autres idées subordonnées, qui en sont comme les membres, et celles-ci en d'autres plus restreintes, jusqu'à l'épuisement du sujet. Il faut que cette multiplicité de pensées soit bien ordonnée dans l'entendement, afin qu'au moment même, chacune arrive au rang qui lui a été marqué, et paraisse à son tour dans le discours pour y jouer son rôle et remplir sa fonction, laquelle n'a toute sa valeur que par les antécédents qui la préparent, et les conséquents qui la développent, comme les chiffres, dans une opération d'arithmétique, valent en eux-mêmes et par leur position.

Il faut donc déjà beaucoup d'intelligence pour

faire ce travail préparatoire, si utile à l'improvisation, ou autrement pour dresser son plan, sans lequel il serait téméraire de se hasarder sur un terrain si dangereux et si glissant. La première condition de la parole est de savoir ce qu'on veut dire, et plus on l'a préparé avec intelligence, plus on le conçoit clairement, plus on a de chances de le bien exposer aux autres, ou de bien parler.

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

Cependant ce premier travail ne suffit pas; il est encore facile dans le silence du cabinet, et la plume à la main, d'élaborer un plan, qu'on fixe sur le papier et qu'on peut perfectionner à loisir. Mais ce plan doit passer du papier dans la tête, et s'y établir avec ses divisions et subdivisions, suivant l'ordre des pensées dans leur ensemble et dans le détail; et cela ne se fait bien, d'une manière sûre et durable, que si l'esprit tient ainsi les idées liées par leurs rapports intimes, et non pas seulement par des relations superficielles, par des associations accidentelles ou purement extérieures, comme l'imagination et les sens en forment souvent. En un mot, il doit

régner entre toutes les parties du plan un ordre de filiation ou de génération, qui dans les choses de l'esprit s'appelle le lien logique. Or, le lien logique est le produit de l'intelligence, qui perçoit intuitivement les rapports des idées, même les plus éloignés et les plus profonds, et de la raison, qui complète la vue de l'intelligence, d'un côté en démontrant les rapports par l'enchaînement des idées intermédiaires, et de l'autre par la coordination de tous les rapports au moyen de la réflexion et en les ramenant à l'unité d'une pensée à exposer ou d'un but à atteindre.

Vient un troisième degré, qui exige encore une plus grande subtilité, une plus grande promptitude d'esprit. Ce plan, qui a été fixé sur le papier, qui maintenant est gardé avec effort dans la tête, il faut le réaliser par la parole, et lui donner chair et vie par le discours. C'est comme des ossements arides, qui par le souffle de l'orateur vont reprendre tout d'un coup leurs muscles, leurs nerfs, leur peau, et se dresser chacun à sa place pour former un corps vivant et beau à voir. Il faut que celui qui parle fasse passer successivement devant ses auditeurs tout ce qu'il porte dans son entendement, toutes ses idées, en donnant soudainement à chacune

avec sa place son corps, son vêtement, sa couleur et sa vie. Il doit, pendant qu'il parle, avoir comme Janus deux regards, l'un au dedans sur son plan, l'autre au dehors sur le fil de son discours, afin de rester dans la ligne de sa pensée et de ne pas troubler son ordonnance ou divaguer. Il faut enfin qu'il puisse, comme en un jour de bataille, modifier subitement ce qu'il a arrêté d'avance, suivant ce qui se présente, et cela sans abandonner son idée principale, qui soutient tout, et hors de laquelle il deviendrait le jouet du hasard. Il faut encore bien d'autres choses, qui seront indiquées plus tard, quand nous parlerons du discours lui-même, et qui toutes, comme celles que nous venons de dire, supposent l'exercice de l'intelligence le plus intense, le plus rapide et le plus pénétrant qu'on puisse concevoir.

§ 3. La rectitude de la raison ou le bon sens.

On peut avoir beaucoup d'esprit et n'avoir pas le sens commun, et c'est même ce qui arrive souvent aux gens d'esprit et surtout à ceux qui veulent en avoir. A force de vouloir étudier les objets par des côtés nouveaux, pour dire des choses nouvelles ou qui le paraissent, on finit

par ne plus les considérer dans leur vrai jour, et l'habitude de les regarder sur toutes sortes de facettes, qui les font miroiter, ôte la puissance de les voir en plein, directement, dans leur véitable sens et leurs rapports naturels.

Or, rien n'est plus funeste à l'improvisation que cette malheureuse facilité de l'esprit à se perdre dans les détails, en négligeant le principal. Sans parler en ce moment de la confection du plan, où doivent régner surtout la simplicité et la clarté, ce à quoi le bon sens contribue singulièrement, il est évident que cette qualité, si utile dans la conduite et dans les affaires, l'est surtout dans la formation instantanée du discours, et dans l'œuvre si périlleuse d'improviser, tant pour le fond que pour la forme.

Le bon sens est l'acte instinctif d'une raison droite par lequel elle discerne, avec la rapidité du sentiment et par une espèce de goût, ce qui convient ou ne convient pas dans une situation donnée. C'est donc une appréciation soudaine de mille rapports qui doit se faire incessamment dans chaque phrase par celui qui parle, et cela en raison de la circonstance, et quand, dans la chaleur de l'action, et par l'effet général du discours, qu'on ne peut jamais estimer exactement par le plan seul, mais qui se déclare

au moment même, il faut saisir promptement l'idée sur laquelle on doit appuyer, celle qu'il faut négliger, la partie qu'il faut restreindre, celle qu'il faut allonger. Puis une pensée nouvelle qui se présente et qu'il faut enchâsser, un développement qui s'étendrait trop et qu'on doit abréger, un mouvement particulier à exciter en passant, sans perdre de vue le mouvement général, une digression où l'on peut se laisser aller, sans rompre le fil conducteur de ce labyrinthe et en le ressaisissant au besoin, tout cela doit être jugé, décidé, exécuté au moment même, pendant que le discours marche toujours en avant.

Il en va de même avec la forme du discours ou l'élocution. Que de convenances morales et littéraires à respecter! une expression aventurée qui vient sur la langue, et qu'il faut repousser; une phrase ambitieuse, prétentieuse à éviter; un mot trivial ou banal qui se présente et qui doit être exclu; une phrase commencée avec une certaine audace, et dont on n'aperçoit pas d'abord l'issue, et pendant qu'on achève le développement d'une période, la vue jetée en avant sur la pensée qui va suivre, et sur le lien qui la rattache à celle qu'on termine! En vérité, il y a de quoi prendre le vertige en y

réfléchissant : et cependant il faut que ce discernement de tant de choses se fasse instantanément, et il s'opère en effet avec une certaine sûreté, et comme de soi-même, si l'on a préparé convenablement son sujet, qu'on le possède à fond et qu'on soit bien disposé.

Mais pour marcher ainsi droit et ferme, au milieu d'un discours, qui se dresse pour ainsi dire devant l'orateur à mesure qu'il avance, comme une forêt enchantée, toute remplie de prestiges et d'apparitions, et où se croisent tant de chemins divers, pour n'accepter de ces brillants fantômes que ceux qui peuvent servir au sujet, et dissiper les autres comme de vaines ombres, pour choisir justement la route qui va le mieux au but, et surtout pour garder constamment celle qu'on s'est tracée d'avance, négligeant tous les autres sentiers, si séduisants qu'ils paraissent, et ne se laissant emporter ni dévier hors de sa ligne, ni dans son allure, ni dans sa tenue, il faut à coup sûr le regard net, décisif et sûr que donne le bon sens, et cette sorte d'instinct, ou de goût de la vérité et de la convenance que lui seul produit.

§ 4. Une imagination prompte.

L'imagination est comme un miroir à double face, l'une tournée vers le monde extérieur, et qui en réfléchit les objets, l'autre exposée à la lumière des idées, et qui, en la décomposant comme le prisme fait du rayon solaire, les teint de ses couleurs, en forme des représentations et les met en tableaux. C'est ainsi que la parole peut faire saisir et comprendre plus facilement les choses métaphysiques; elle leur donne un corps, ou un vêtement, qui les rend visibles et presque palpables.

L'imagination est donc une des facultés les plus nécessaires à l'orateur, et surtout à celui qui improvise, d'abord pour bien établir son plan dans sa tête, et c'est principalement par l'imagination qu'il s'y fixe ou s'y peint; puis pour l'y conserver tout vivant, bien lié, bien ordonné, jusqu'au moment de le réaliser, ou de l'extériorer par le discours. Elle lui est encore grandement utile, pour se représenter soudainement à lui-même ce qu'il veut dire aux autres quand il lui arrive quelque pensée nouvelle, et qu'une image, éclose pour ainsi dire dans la chaleur de l'action oratoire, comme une

fleur qui s'ouvre instantanément sous l'influence d'un rayon de soleil, se présente tout d'un coup à son esprit. Alors, dès qu'il l'entrevoit, après avoir jugé rapidement si elle convient au sujet, et si elle est bien à sa place, l'esprit, tout en parlant, s'en empare vivement et la fait passer toute chaude sous le laminoir de l'imagination, qui l'étend, l'allonge, la développe, la rend ductile et brillante, et la marque tout aussitôt de l'un des types ou des moules dont elle est garnie. Ou bien, si l'on veut nous permettre une autre comparaison, la pensée passe à travers les formes de l'imagination, comme ces feuilles de papier, qui circulent entre les cylindres des presses mécaniques et en sortent toutes remplies de caractères et d'images.

Or, ce travail si compliqué et si subtil doit s'opérer avec la promptitude de l'éclair, au milieu du courant de la parole, qui ne peut s'arrêter ou se ralentir, sans jeter de la langueur dans le discours. L'imagination doit donc avoir une grande prestesse, pour former et changer ses tableaux; mais il lui faut aussi une grande netteté dans le point de vue, pour produire du premier coup une image bien dessinée, dont les linéaments et les contours soient exactement arrêtés, et les couleurs brillantes, afin que la

parole n'ait plus qu'à la reproduire sans hésitation, sans confusion, comme un objet se peint fidèlement dans un miroir pur. Car on ne peut pas tâtonner en parlant, sous peine d'ânonner, ce qui est la mort du discours. L'expression de la pensée doit se faire de premier jet et d'une manière nette. C'est ce qui empêche beaucoup d'hommes de parler en public, même parmi ceux qui ont du talent. Leur imagination n'est pas assez souple, assez prompte, assez claire ; elle fonctionne trop lentement, et reste en arrière devant l'éclair de la pensée ; elle en est éblouie au premier moment ; ce qui provient, soit d'un défaut naturel de cette faculté, soit du manque d'exercice et d'habitude, ou encore, — et c'est le cas le plus ordinaire chez les hommes de talent,—de ce que l'esprit se laisse trop émouvoir ou troubler devant le public par la pression du moment; d'ou résulte une certaine incapacité de parler, qui ressemble un peu à l'impuissance de marcher, produite par le vertige.

§ 5. Une volonté ferme et qui ait de la décision.

Il faut certainement du courage pour s'exposer à parler en public. Se présenter devant une assemblée, souvent nombreuse et impo-

sante, sans livres, sans notes, portant tout avec soi, dans sa tête, prendre la parole au milieu du silence général, et quand tout le monde vous regarde, avec l'obligation de tenir cet auditoire attentif et de l'intéresser pendant trois quarts d'heure, une heure, quelquefois plus, c'est assurément une grande entreprise et un lourd fardeau. Tous ceux qui acceptent ce fardeau, ou auxquels on l'impose, savent ce qu'il pèse et combien on est malade physiquement et moralement, jusqu'à ce qu'on en soit déchargé. Une volonté timide et incertaine rend incapable de cette œuvre; elle reculera toujours devant les périls de la situation, encore comme dans le vertige, qui arrive justement par la réflexion du danger auquel on est exposé.

Quand on pense, en effet, au peu qu'il faut pour déconcerter ou même paralyser l'orateur : ses propres dispositions, physiques et morales, qui ne sont pas toujours favorables à un jour donné; celles des auditeurs, quelquefois inconnues et toujours si mobiles, si faciles à changer; les distractions qui peuvent l'assaillir et le détourner de son sujet; sa mémoire qui peut faillir, en sorte qu'une partie de son plan se perd au moment même, quelquefois sa division principale; l'imagination qui lui fait défaut, et peint

mollement, confusément ce qu'il doit représenter d'après ses tableaux ; un mot malheureux qui lui échappe ; une expression propre qui le fuit ; une phrase mal commencée et dont il ne sait plus comment sortir ; et enfin toutes les influences auxquelles il est en butte, et qui l'atteignent de tous les côtés par les mille regards dirigés sur lui ; quand on songe à tout cela, il y a vraiment de quoi perdre la tête ou le courage, et l'on s'étonne qu'il se trouve des hommes pour affronter de tels périls et se jeter dans ces hasards. Aussi ne faut-il s'y engager que si le devoir l'exige, quand on a mission de le faire, et pour accomplir une obligation de conscience ou de position. Tout autre motif, comme l'ambition, la vaine gloire ou l'intérêt, vous expose à de cruels mécomptes, à des chutes méritées.

La force de volonté, nécessaire pour aborder une pareille situation, est sans doute aidée et soutenue par une préparation convenable, et la meilleure de toutes les préparations est de savoir ce qu'on veut dire, et de le concevoir clairement. Mais cependant, outre la possession de l'idée et l'enchaînement des pensées qu'on tient ferme, il y a encore le hasard de l'élocution, le bonheur ou le malheur de l'expression. Qui est assuré d'avance que tel jour la phrase ne lui

sera pas rebelle, que le mot propre arrivera à point nommé, et que la langue ne lui tournera pas? C'est dans le détail de l'élocution du moment, ou dans la fabrication instantanée du discours et de la phrase, qu'il faut beaucoup de décision pour choisir les mots au passage, les contrôler rapidement, et ne laisser sortir des lèvres que ceux qui conviennent, au milieu de tant d'autres qui ne conviendraient pas. Il faut même dans cette position une certaine audace, et qui sait si elle sera toujours heureuse, pour attaquer le développement d'une idée imprévue, sans savoir où il vous mènera; pour s'abandonner à un mouvement oratoire, qui peut entraîner loin du sujet, et enfin pour entrer, et parfois sauter comme à pieds joints dans une phrase dont on ne prévoit pas l'issue, surtout dans notre langue qui n'a qu'une sortie possible à ses périodes. Mais une fois ainsi engagé, qu'on se garde bien de reculer en brisant sa pensée ou sa phrase. Il faut aller hardiment jusqu'au bout, dût-on se sauver par un tour insolite ou par une incorrection de langage. Les esprits timides s'épouvantent devant ces extrémités; et c'est pourquoi nous disons que pour s'y exposer, et tout homme qui improvise s'y expose, il faut une volonté qui ait de la décision et

même un peu de témérité, avant l'action pour l'entreprendre, pendant l'action pour la soutenir, en subir toutes les chances sans défaillir, et arriver au terme sans blessure grave, ou du moins sans chute.

§ 6. Un caractère expansif.

Il y a deux sortes d'expansion, celle de l'esprit et celle du cœur.

L'esprit cherche la vérité, qui est son objet naturel. Or, la vérité est comme la lumière, ou plutôt elle est la lumière même, la lumière intelligible. C'est pourquoi elle est diffusive de sa nature, et elle se répand spontanément partout où un accès lui est ouvert. Quand donc nous apercevons, ou croyons apercevoir une vérité, notre esprit s'en réjouit et s'en nourrit, parce qu'elle est son aliment naturel : en se l'assimilant et se l'appropriant, il participe à sa force expansive, et alors il éprouve le besoin d'annoncer aux autres ce qu'il connaît lui-même et de leur faire voir ce qu'il voit. C'est un bonheur pour lui de devenir un flambeau de cette lumière et de contribuer à la répandre. Il s'exalte même souvent dans la joie qu'il en ressent, et la gloire d'éclairer ses semblables, et ainsi de

les dominer jusqu'à un certain point, de leur paraître supérieur, n'y est pas étrangère. Un esprit vif et intelligent, qui cherche la vérité, qui la saisit rapidement et la conçoit nettement, est plus empressé qu'un autre de communiquer ce qu'il sait; et si avec cela il aime la gloire,—et qui ne l'aime pas, au moins dans le jeune âge?—il sera plus porté à parler en public, et plus capable d'exercer l'empire de la parole.

Mais en outre il y a encore une certaine disposition de tempérament et de cœur qui y aide beaucoup, comme on le voit dans les femmes et les enfants, qui parlent volontiers et si facilement, en raison de leur sensibilité plus impressionnable, de la délicatesse de leurs organes et de leur extrême mobilité. Il faut un peu de cela à l'improvisateur. Un homme concentré, qui a besoin de réfléchir beaucoup, de méditer longtemps pour apercevoir une vérité ou saisir un rapport, et qui ne peut ou ne veut manifester ce qu'il sent ou pense, qu'après en avoir exactement formulé l'expression, cet homme-là n'est pas propre au discours improvisé. Une personne triste, morose, misanthrope, qui fuit la société, craint le commerce des hommes et se complaît dans les rêveries de sa

pensée solitaire, parlera difficilement en public; il n'en a pas le goût et sa nature s'y oppose. Il faut pour cet art, avec un esprit vif, un caractère ouvert, confiant, un peu gai, qui aime les hommes et se plaît à se communiquer. La défiance ferme le cœur, l'esprit et la bouche.

Ce caractère expansif, favorable à l'improvisation, a aussi, sans doute, ses inconvénients. Il donne quelquefois à l'esprit de la mobilité, de la légèreté, trop de laisser-aller, et au discours quelque chose d'aventureux ou de superficiel. Mais ces inconvénients peuvent être diminués ou neutralisés par une préparation sérieuse, par un plan bien médité, fortement arrêté, qui maintienne et dirige l'exubérance de la parole, et ôte par la réflexion antérieure des chances à la divagation et à l'inconséquence.

§ 7. L'instinct ou le don naturel de la parole.

L'art peut développer, perfectionner le talent de la parole, mais non le produire. On peut apprendre à parler correctement, élégamment par les études et les exercices de la grammaire et de la rhétorique : on n'apprendra jamais à être éloquent, de cette éloquence qui part du cœur et va au cœur. Tous les préceptes, tous

les artifices du monde ne peuvent en former que les apparences ou le semblant. Or, cette éloquence vraie et naturelle, qui touche, persuade et entraîne, se compose d'une âme et d'un corps, comme l'homme dont elle est l'image, la splendeur et le verbe.

L'âme de l'éloquence, c'est le foyer même de l'âme humaine qui, éclairé par la lumière d'une idée, ou échauffé et remué par une impression, rayonne ou éclate au dehors pour manifester par un signe quelconque ce qu'elle sent ou voit. Voilà ce qui donne du mouvement et de la vie au discours : c'est un flambeau qui s'allume, c'est une fibre qui frémit et vibre.

Le corps de l'éloquence, c'est le langage dont elle a besoin pour parler, et qui doit s'adapter harmonieusement à ce qu'elle pense ou sent, comme une belle forme s'harmonie avec l'esprit qu'elle revêt. On apprend instinctivement le matériel de la langue, et par l'usage on se forme à en sentir, à en saisir les délicatesses et les nuances. L'intelligence qui voit juste et qui conçoit nettement, le cœur qui sent vivement, trouvent donc naturellement et sans effort les mots et les arrangements de mots les plus analogues à ce qu'il faut exprimer. De là le talent inné de la parole, qui résulte à la fois de cer-

taines dispositions intellectuelles et morales, et de la constitution physique, particulièrement de celle des sens et des organes de la voix.

Il y a des hommes organisés pour bien parler, comme il y a des oiseaux qui le sont pour chanter agréablement, comme il y a des abeilles pour faire du miel et des castors pour bâtir.

Sans doute, tous les hommes sont capables de parler, puisqu'ils sont des êtres raisonnables et que l'exercice de la raison est impossible sans la parole; sans aucun doute encore, tout homme peut devenir instantanément éloquent par l'illumination soudaine d'une idée, par une inspiration passagère ou par l'impulsion violente d'un sentiment, d'un désir, et les explosions, les cris de la passion sont souvent de la plus haute éloquence; mais c'est un effet d'un moment, qui passe avec les circonstances extraordinaires qui l'ont produit : dans tout le reste de leur vie, ces personnes peuvent parler très-mal, et être incapables de prononcer une phrase en public. Elles n'ont pas le don de la parole, et ceux-là seuls, qui en sont doués par la nature, pourront profiter des conseils que nous avons à leur donner, pour exploiter ce précieux talent au service de la vérité, de la justice et du bien.

Il en est de l'éloquence comme de tous les

arts, pour y réussir, il faut être fait pour cela, ou en avoir la vocation, c'est-à-dire y être appelé incessamment et d'une manière presque invincible par un penchant mystérieux, par une attraction inexplicable, qui influe sur toute l'existence et la tourne en définitive vers son objet, comme l'aiguille aimantée cherche le nord. Au fond de tous les arts, si divers par leur expression, il y a quelque chose de commun, de un, à savoir la vie de l'âme, la vie de l'esprit qui a besoin de se répandre, de se manifester, de se multiplier; puis chaque homme en particulier a quelque chose de propre, d'original, par quoi il est poussé, en raison de son organisation individuelle, et du tempérament de son esprit et de son corps, à exprimer et à reproduire sa vie spirituelle par telle voie, par tels moyens, par telle forme de la matière. De là l'infinie variété des arts et de leurs produits. La parole est certainement le plus noble et le plus puissant de tous les arts, d'abord parce qu'elle est par sa nature plus proche de l'intelligence, dont seule elle exprime parfaitement les idées; puis, par la plus grande pureté, par la délicatesse plus exquise de ses moyens d'expression, les moins matériels de tous, et qui ne tiennent à la terre que par un souffle léger; enfin par

son action si directe, si énergique sur l'esprit, pour lui faire concevoir les choses, comprendre les pensées, et saisir la vérité.

Il faut donc, pour exercer avec succès l'art de la parole, ou parler avec éloquence, un talent naturel, qui est un don du ciel, et que toute la science du monde avec ses préceptes, et l'enseignement avec ses exercices, ne peuvent suppléer.

CHAPITRE III.

DES DISPOSITIONS SPIRITUELLES POUR PARLER EN PUBLIC QUI PEUVENT S'ACQUÉRIR OU ÊTRE FORMÉES PAR L'ÉTUDE.

Après les dispositions naturelles de l'esprit, viennent les dispositions acquises, ou qui peuvent être formées par l'étude. Ce sera l'objet de ce chapitre.

Nous appelons *dispositions acquises* certaines aptitudes de l'esprit, dont le germe est, sans doute, fourni par la nature, mais qui peuvent être excitées et développées d'une manière notable par l'enseignement, au moyen de l'exercice et de l'habitude, tandis que le talent purement naturel, bien qu'il puisse aussi se perfectionner par l'art, ressemble cependant jusqu'à un certain point à l'instinct, qui atteint son but du premier coup. Il peut même arriver qu'une disposition acquise remarquable, comme, par exemple, l'art de parler disertement, ait peu de racine naturelle, c'est-à-dire peu de talent au fond, et qu'elle ne produise quelque chose de

saillant, qu'à force d'art, d'exercice et de travail. Il est vrai que si le fond naturel lui manque, toutes belles que ses œuvres paraîtront d'abord, on y sentira bientôt l'artifice et le défaut de vie.

Les dispositions acquises de l'esprit sont : l'*art* ou la *méthode de la pensée*, et l'*art* ou la *manière de dire*. Mais avant de les considérer, nous dirons quelques mots sur l'*acquis* de l'orateur, qu'il ne faut pas confondre avec les *dispositions acquises*.

§ 1. De l'acquis nécessaire à l'orateur.

L'acquis de l'orateur est la somme de science et de connaissances qui lui est nécessaire pour parler pertinemment sur un sujet quelconque, et la science ou la connaissance ne s'improvise point. Quoique la science ne donne point le talent de la parole, cependant celui qui sait bien ce qu'il doit dire, a beaucoup de chances de le bien dire, surtout s'il le conçoit nettement.

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.

C'est donc une excellente préparation à l'art de la parole que l'étude persévérante, non pas

seulement de la chose sur laquelle on doit discourir, — ce qui se fait toujours plus ou moins avant de parler en public, à moins d'être présomptueux ou insensé, — mais l'étude générale de toutes les matières, qui font partie d'une éducation libérale, et qui composent l'instruction commune des hommes destinés aux professions intellectuelles et morales. C'est ce qu'on appelait autrefois les études classiques, et elles comprenaient avec la grammaire, les humanités, la rhétorique et la logique, une certaine portion de littérature, d'histoire, de sciences mathématiques et physiques, et la connaissance de la religion. Les études classiques se perfectionnaient et se complétaient par les cours supérieurs des facultés ou des universités.

Avoir fait de bonnes études, comme on dit communément, est un immense avantage, parce que c'est dans l'enfance et l'adolescence qu'on apprend le plus de choses, et qu'on les apprend le mieux, en ce sens que les connaissances acquises à cet âge sont les plus durables. Elles sont même ineffaçables, et elles constituent un fond indestructible, une sorte de béton spirituel sur lequel s'élève l'édifice de l'instruction et de l'éducation, et ce fond, par la manière dont il est posé dans l'esprit, détermine la solidité et

l'étendue de l'existence intellectuelle et morale de chacun.

On ne peut apprécier rigoureusement l'influence des premiers enseignements reçus par l'homme : elle dépend de la vertu de la parole qui l'instruit, et de la manière dont il la reçoit. C'est une espèce de fécondation, dont les fruits sont quelquefois lents à mûrir et paraissent tard. Comme l'action vivifiante de l'enseignement ne peut s'exercer que par les mots et les signes du langage, souvent la forme l'emporte sur l'esprit, et beaucoup ne retiennent guère que la lettre ou les mots, qu'ils reproduisent très-facilement par la mémoire. C'est ce qui fait la plus grande partie des succès de l'enfance et des gloires du collége. D'autres au contraire, profondément atteints par l'esprit de la parole, conçoivent de bonne heure des idées fécondes, qui seront les idées mères de toutes leurs pensées ultérieures. Par cela même que leur esprit est plus impressionné, plus occupé au fond, il paraît moins vif, moins brillant au dehors. Il porte confusément en lui des idées qui le dépassent et dont il ne peut encore se rendre compte; et plus tard seulement, quand il aura la puissance et le temps de la réflexion, il saura reconnaître, exploiter et

mettre au jour les trésors enfouis dans son âme.

De là deux sortes d'acquis ou de richesse intellectuelle, fruits de l'instruction et provenant de la manière dont elle a été donnée et reçue :

1° Un acquis de mots, de phrases, d'images, de faits, de pensées superficielles, de lieux communs, de choses convenues et rebattues, en un mot de tout ce qui frappe les sens, excite l'imagination et s'empreint aisément dans la mémoire. On ne peut nier que ce bagage intellectuel, si léger qu'il soit, amassé pendant plusieurs années et disposé avec un certain ordre, ne puisse servir à parler facilement dans l'occasion, mais à parler à la manière des rhéteurs, c'est-à-dire à composer au moment une espèce de discours de harangue plus ou moins élégante, où il y aura de la phrase, mais peu d'idée, et qui pourra encore donner aux auditeurs un plaisir passager, sans les toucher ni les instruire. En maintes circonstances, des discours de ce genre sont de mise ou suffisent. C'est un rôle qu'on joue dans une situation donnée, une portion de programme qu'on remplit, et c'est assurément un avantage, qui n'est pas à dédaigner, que de s'en tirer avec honneur ou même sans encombre.

2° Mais l'acquis sérieux est dans les idées et non dans les phrases, dans la suite ou l'enchaînement des pensées, et non dans les séries de faits et d'images. Celui qui a acquis de cette manière n'est point aussi prompt à parler, parce qu'il y a en lui une véritable pensée, une pensée propre avec laquelle son esprit se débat pour l'étreindre, la posséder et la manifester, quand il l'aura pénétrée et ouverte jusque dans ses entrailles ; celui-là ne parlera point de souvenir ou d'imagination seulement, mais toujours par un travail de l'entendement qui enfante au moment même, et qui ressent aussi les douleurs et les efforts de l'enfantement; mais alors il produit quelque chose de vivant et qui fait vivre : c'est ce qui distingue l'orateur du rhéteur.

Ce dernier peut charmer par le langage, mais il ne communique pas la vie; et ainsi rien ne naît dans l'esprit de l'auditeur, rien n'y est engendré. C'est une musique agréable qui réjouit un instant l'oreille et ne laisse rien après elle ; *sunt verba et voces, præterea nihil.*

L'autre engendre dans l'âme qui l'écoute ; il y produit des sentiments, des affections, des mouvements, des idées; il la renouvelle, la transforme et la fait pour ainsi dire à son image, et comme Dieu a tout créé par sa parole, ainsi

le véritable orateur anime tout par la sienne, et fait vivre de sa vie ceux qui l'entendent. Mais là comme ailleurs la vie ne se transmet que par la vertu divine. C'est le feu sacré qui échauffe la poitrine de l'orateur, c'est l'inspiration d'en haut : *pectus est quod disertum facit.* Sans ce feu qui vivifie, les plus belles phrases du monde ne sont qu'un airain sonnant, une cymbale retentissante.

L'acquis, que doivent amasser ceux qui se destinent à parler en public, est donc un trésor d'idées, de pensées, de connaissances bien conçues, fortement liées, élaborées avec soin, en sorte que, dans ses diverses études, l'esprit n'admette rien, autant qu'il se pourra, qu'il ne comprenne à fond, ou du moins qu'il ne se soit approprié jusqu'à un certain point par la méditation. De cette manière la science se réduit singulièrement et tient peu de place dans l'entendement. Elle n'encombre plus la mémoire. C'est l'essence ou la substance des choses ramenée à sa plus simple expression, et renfermant dans cette expression simplifiée toute leur vertu concentrée. C'est une goutte d'huile de rose, extraite de mille roses, et toute pleine de leurs parfums ramassés ; c'est la puissance fébrifuge d'un quintal d'écorce de quina dans quelques grains de

quinine. C'est en un mot l'idée dans son intellectualité, dans sa pureté métaphysique en face des faits et des images multiples, dont elle a été abstraite, ou qu'elle domine. Voilà ce qu'on ne comprend pas assez de nos jours, où la matière est si prédominante, où la lettre l'emporte sur l'esprit, en sorte que dans l'instruction et dans les choses spirituelles, comme dans le reste, on vise plus à la quantité qu'à la qualité.

Sous le prétexte spécieux de préparer de bonne heure les hommes à leur profession future dans la société, et d'en faire ce qu'on appelle des hommes *spéciaux*, on les applique dès l'âge le plus tendre à des phénomènes, qui occupent les sens et l'imagination sans exciter la pensée, et surtout sans ramener l'esprit dans son intérieur et sur lui-même, pour lui apprendre à se connaître, à se diriger, à se posséder : ce qui assurément vaut bien la connaissance et la possession de toute autre chose. On matérialise l'instruction le plus qu'on peut, et par cela même on sensualise l'éducation. On la précipite dans cette voie, qu'on reproche aux arts d'aujourd'hui, dans le naturalisme, dans le réalisme. On ne veut plus qu'une instruction positive, qu'on nomme professionnelle, c'est-à-dire qui mène directement au gagne-pain de ce

monde. On forme les hommes dans une seule vue, celle de les rendre aptes à exploiter la terre et à s'y faire une position confortable. On oublie que l'homme véritable est, comme sa pensée, une idée encore plus qu'un corps ou une lettre, et que ce corps, cette lettre, ne valent que par l'idée qui l'anime et qu'elle doit exprimer. On a peur de l'idéal aujourd'hui, ou plutôt, on le méconnaît, on ne l'apprécie plus, parce que le regard est tout absorbé par le réel, et qu'on cherche les joies des sens plus que celles de l'âme.

Voilà pourquoi les sciences naturelles et physiques, qui étudient la matière, et les mathématiques, qui en sont les auxiliaires, parce qu'elles mesurent ce qui est fini, sont si fort en honneur de nos jours. Là en effet tout est positif, matière, forme, lettre, nombre, poids, mesure, et comme la fin de ces études est l'amélioration ou l'embellissement de la vie terrestre, la multitude se jette volontiers de ce côté, et l'esprit devient le serviteur, ou plutôt l'esclave du corps.

Toute science aujourd'hui, qui ne répond pas directement ou indirectement à un besoin ou à une jouissance matérielle, c'est-à-dire à quelque chose de positif, comme on dit, est

méprisée, honnie, ou au moins délaissée. La philosophie en est un triste exemple. Il est vrai qu'elle l'a bien mérité par ses déportements et ses extravagances des derniers temps; ce qui du reste lui arrive toujours, quand elle affecte l'indépendance et ne veut plus relever de l'autorité divine. Il en est de même de la littérature, des beaux-arts, de tout ce qui sert à humaniser les hommes, et à faire prévaloir en eux l'être divin, fait à l'image de Dieu, sur l'animal formé à l'image du monde. Toutes ces grandes choses sont abandonnées comme inutiles ou peu importantes aux besoins et au bonheur de la société actuelle. La religion seule reste encore, grâce à son dogme immuable et à sa divine origine qui la mettent au-dessus des entreprises humaines et des vicissitudes de la terre. Sans le roc de la parole de Dieu, sans la pierre fondamentale de l'Église, sur laquelle elle est bâtie, sous le prétexte de la rendre plus utile ou plus positive, plus accommodée aux besoins et aux lumières du siècle, on l'aurait aussi abaissée, naturalisée, matérialisée, et alors le dernier lien qui unit l'hnmanité au ciel eût été rompu, et tout l'homme spirituel enterré dans la boue de ce monde, enseveli dans l'animalité. Qu'on considère du reste ce qu'est de-

venue la religion, en dehors du catholicisme et de son autorité divine, et l'on comprendra de quelle dégradation l'Église sauve encore le genre humain. Elle est le dernier refuge de la liberté, de la dignité de l'esprit contre la force matérielle. Partout ailleurs l'enseignement religieux, sans foi ni règle, est à la merci de la science humaine et par conséquent de la puissance du monde, qui en fait l'instrument de sa domination.

Qu'on me pardonne cette digression, échappée à un cœur profondément attristé par l'affaiblissement de nos études, par la décadence de notre éducation, qui amèneront dans ce siècle une nouvelle espèce de barbarie.

Je reviens à mon sujet, c'est-à-dire à l'acquis que doit former en lui celui qui veut parler en public. Je dirai donc aux jeunes gens qui me liront, si toutefois ils me lisent; je dirai au moins à ceux qui se sentent portés par leur nature au noble exercice de la parole : Mes jeunes amis, avant de parler, tâchez de savoir ce que vous avez à dire, et pour cela étudiez, étudiez beaucoup. Instruisez-vous avec persévérance, d'abord de tout ce qui se rapporte aux études classiques; puis que chacun travaille avec ardeur dans la partie où sa vocation le pousse. Quoi

que vous étudiiez, faites-le solidement, consciencieusement. Appliquez tout votre esprit à l'objet que vous voulez connaître, et ne le lâchez pas, sans l'avoir pénétré, dominé, embrassé, afin de le comprendre, de le concevoir en vous, d'en avoir l'idée et de pouvoir en rendre compte à vous-mêmes et aux autres. Il n'y a qu'un temps pour acquérir, et c'est le temps de la jeunesse. Les abeilles ne butinent que dans la saison des fleurs; elles vivent plus tard de leur cire et de leur miel. Dans le jeune âge, toutes les facultés sont admirablement disposées pour recevoir et retenir, et l'esprit est avide de ce qui lui vient du dehors. C'est le moment de faire les provisions, de ramasser la moisson et de mettre en grange. Plus tard on bat les gerbes, on sépare le grain de la paille; on moud le grain et on le transforme en une pure farine, on pétrit la farine, et on en fait un pain nourrissant. Mais il n'y aurait ni pain, ni farine, ni grain, si l'on n'avait point récolté, et que récoltera-t-on, si la semence n'a pas été jetée, si la terre n'a pas été ouverte et préparée? Ensemencez donc le champ de votre esprit le plus que vous pourrez; cultivez-le, arrosez-le de vos sueurs, pour que la bonne semence y fructifie, et moissonnez avec courage au milieu de l'ar-

deur du jour, ou de votre vie, pour remplir les magasins de votre entendement. Alors, quand vous aurez à nourrir un peuple affamé du pain de la parole, vous aurez sous la main de riches épis que vous battrez ; un froment généreux, dont vous extrairez une pure substance, et de cette substance pétrie dans votre esprit avec un peu de levain du ciel, qui lui communiquera son ferment divin, vous pourrez composer un pain spirituel, plein de goût et de solidité, qui donnera à ce peuple la nourriture de l'intelligence et de l'âme, comme le pain matériel lui donne l'aliment du corps.

§ 2. Que pour savoir parler, il faut commencer par apprendre à penser.

Nous passons maintenant aux *dispositions acquises* proprement dites, à savoir, l'art de penser et la manière de dire, qui peuvent s'apprendre par l'étude et se former par l'exercice bien dirigé.

Quoique nous pensions naturellement, il y a cependant un art de penser, qui enseigne à faire plus facilement et plus sûrement ce que notre nature d'êtres raisonnables nous porte à faire spontanément. Dans tout ce que l'homme

opère volontairement, la liberté a sa part; et la liberté, qui est inséparable de l'intelligence, est partout la source du progrès et du perfectionnement. L'homme apprend à penser, comme il apprend à parler, à lire, à écrire, à chanter, à mouvoir son corps avec grâce, à user de toutes les puissances de son esprit et de son corps.

C'est la logique qui enseigne l'art de penser. Il faut donc que l'orateur soit bon logicien, non dans le sens théorique, mais dans la pratique. Il ne s'agit pas pour lui de savoir disserter sur l'origine et la formation des idées, ni sur les quatre opérations de la pensée. Ce n'est point la didactique, mais l'usage de la logique qui lui est nécessaire, et cet usage prompt et habile, il ne l'acquerra que par des exercices multipliés, sous la direction d'un penseur expérimenté, d'un artiste de la pensée, qui lui enseignera à faire aisément ce qu'il sait faire lui-même.

Nous regrettons, sous ce rapport et dans une certaine mesure, la méthode syllogistique de l'école; car nous avons la conviction qu'appliquée à propos et dirigée sérieusement, elle donne à l'esprit de l'agilité, de la subtilité, de la netteté et quelque chose de sûr et de ferme, qu'on trouve rarement dans les penseurs d'aujourd'hui. On péchait peut-être alors par un

excès de dialectique, et il y avait souvent dans le style de la sécheresse, de la pesanteur, et une apparence de pédanterie. Mais on savait poser une question et la traiter; on savait par où l'attaquer pour la développer et la résoudre, et la marche du raisonnement, nettement tracée, menait droit au but et à une conclusion. Aujourd'hui on pèche par l'absence ou le défaut de méthode. On reste longtemps devant son sujet sans savoir par où l'entamer, si même on en comprend bien les termes. Ce qui amène des préparations interminables, des prolégomènes diffus, et, en général, une exposition confuse, un développement désordonné, et finalement, point de conclusion, ou du moins rien de décisif. Il y a vraiment, de nos jours, très-peu d'hommes qui sachent penser, c'est-à-dire poser, disposer et développer un sujet, de manière à instruire et à intéresser ceux qui les lisent ou les écoutent. Comme en toutes choses on a horreur des règles ou de ce qui gêne, et qu'on a à peu près enlevé toutes les barrières qui maintenaient l'activité humaine et la garantissaient, en l'obligeant de s'exercer dans des voies marquées, la liberté est devenue le désordre, on divague pour marcher à son aise, et loin d'y gagner, on perd une grande partie de sa force et de son

temps à chercher un chemin, qui serait indiqué dès le commencement, si l'on voulait accepter une discipline et se laisser conduire. Pour penser à sa manière ou avoir de l'originalité, on pense à peu près au hasard, comme les idées viennent, s'il en vient, et l'on ne réussit, le plus souvent, qu'à produire du vague, du bizarre et de la confusion. C'est l'époque du vague ou de l'à peu près. Tout le monde veut parler de toutes choses, comme chacun veut se mêler de tout; et il en résulte qu'au milieu de ces flots de pensées, de paroles et d'actions divergentes ou contradictoires, les esprits ballottés flottent incertains, sans savoir où ils vont, selon le vent qui les pousse ou le courant qui les entraîne.

Je voudrais donc, pour ceux qui se destinent à parler en public, un cours de logique, plus pratique que théorique, où l'esprit fût fortement exercé à diviser et à combiner les idées en des matières intéressantes et instructives. Ces exercices seraient écrits ou oraux. Tantôt ce serait une dissertation sur un point de littérature, de morale ou d'histoire, et il faudrait s'habituer à composer avec ordre et méthode, en indiquant, à mesure qu'on avance, les parties du discours, les degrés du développement, les moyens de preuve, en un mot tout ce qui sert

à traiter convenablement un sujet. Tantôt ce serait une discussion entre plusieurs interlocuteurs, avec tout l'appareil et les règles sévères de la disputation dialectique et sous la direction du maître, et il ne serait point permis de procéder ni de conclure sans réduire sa pensée dans les formes de l'argumentation syllogistique; ce qui donne un peu de longueur et même de lourdeur au discours, mais aussi plus de clarté, plus d'ordre, plus de sûreté. D'autres fois, la discussion pourrait être improvisée, et là, dans l'imprévu du discours et par tout ce qu'il fait jaillir de l'intelligence, se montreraient les esprits distingués, qui savent s'emparer tout d'un coup d'une idée, la pénétrer, la diviser et l'exposer. A toutes les positions ou thèses, il y aurait des oppositions ou antithèses, et quelqu'un pour les soutenir; car il y a des raisons pour et contre en chaque sujet. On apprendrait ainsi à envisager les choses sous plusieurs aspects, et à ne pas se laisser absorber par un seul point de vue, ou par une opinion préconçue. Mais il faut que cette gymnastique de la pensée soit menée par un maître entendu, qui ne se laisse pas dominer lui-même par la forme ni envahir par la routine. Il faut qu'on pense réellement sous toutes ces formes de disputa-

tion et d'argumentation, et que la lettre du discours n'en tue pas l'esprit, comme il arrivait souvent dans les anciennes écoles. Car alors ce ne serait plus qu'une affaire de mémoire, et la vie de l'intelligence s'évanouirait. Je suis convaincu,— et j'en ai fait l'expérience pendant de longues années à la Faculté de Strasbourg, où j'avais institué ces exercices, qui ont été très-fructueux ; — je suis convaincu que des jeunes gens qui s'occuperaient ainsi pendant un ou deux ans à manier et remanier beaucoup de questions, à remuer beaucoup d'idées, et qui à cette fin, écriraient et parleraient beaucoup, toujours avec ordre, avec méthode et sous une bonne direction, deviendraient d'habiles penseurs, et s'ils étaient doués d'une haute intelligence, des hommes très-forts par la parole ou par l'action, ou par l'une et l'autre à la fois, suivant leur capacité, leur caractère et leur nature.

§ 3. Qu'on peut apprendre à bien dire et comment.

Cependant, il ne suffit pas de penser avec méthode pour bien parler, quoique ce soit déjà une grande avance ; il faut encore savoir exprimer ou dire ; en d'autres termes, au fond il faut ajouter la forme.

Il faut donc apprendre à parler comme on apprend à penser.

Ici encore la pratique fait plus que la théorie, et l'exercice de tous les jours vaut mieux que la didactique. C'est la rhétorique qui enseigne l'art du langage, c'est-à-dire à parler ou à écrire avec élégance, pendant que la grammaire apprend à parler et à écrire correctement. Il est évident qu'il faut avant tout connaître et observer les règles de sa langue ; mais la correction ne donne ni l'élégance, ni la grâce, qui sont les qualités les plus nécessaires à l'orateur. Comment les acquérir ?

Il y a d'abord un fond naturel qui ne s'acquiert pas, c'est la nature qui en fait tous les frais. Les femmes en sont un exemple remarquable. La grâce, dont la nature les a douées, se répand en général dans leur langage, et il y en a qui parlent et même qui écrivent admirablement sans aucune étude, et par la seule inspiration du sentiment et de la passion. Il faut tenir compte sans doute du milieu où elles sont placées, de la société où elles vivent, et qui forment comme une atmosphère morale, où leur esprit si impressionnable et si ouvert, quand il ne veut pas se fermer, absorbe avidement toutes les influences, et reçoit une sorte d'éducation et de

culture spontanées. Comme les plantes, qui portent dans leurs germes les trésors cachés des fleurs les plus éclatantes et les plus parfumées, aspirent dans le sol où elles sont fixées et dans l'air qui les entoure, les sucs les plus grossiers et les fluides les plus subtils, qu'elles transforment merveilleusement en se les assimilant; ainsi ces âmes délicates tournent en leur substance tout ce qui les touche, les impressionne et les nourrit, et elles le manifestent par un doux rayonnement, par une efflorescence gracieuse dans leurs mouvements, dans leurs actions, dans leurs paroles, dans tout ce qui émane de leur personne.

Naturellement les femmes parlent mieux que les hommes. Elles s'expriment plus facilement, plus vivement, avec plus de naïveté, parce qu'elles sentent plus rapidement et avec plus de délicatesse. De là la loquacité qu'on leur reproche, et qui est un effet de leur constitution et de leur tempérament. C'est pourquoi il y a tant de femmes qui écrivent agréablement, et même d'une manière remarquable, bien qu'elles n'aient fait ni rhétorique ni logique, et même sans savoir la grammaire ni l'orthographe. Elles écrivent comme elles parlent, elles parlent à peu près comme les oiseaux

chantent, et leur langage en a aussi le charme. Ajoutez à cela la douceur de leur organe, la flexibilité de leur voix, la variété de leurs intonations, en raison du sentiment qui les anime, et, ce qui aide singulièrement à l'effet du discours, la mobilité de leur physionomie, le pittoresque de leurs gestes, et enfin la grâce de tout leur extérieur. Aussi, quoiqu'elles ne soient pas destinées, par leur sexe et par leur position naturelle et sociale, à devenir des orateurs, elles en ont, dans leurs relations et dans le cercle de leur activité, toute la puissance, tous les succès; car elles savent mieux que personne toucher, persuader, entraîner, et c'est bien là, je pense, le but et la perfection de l'éloquence.

Il faut donc que les hommes qui veulent acquérir l'art de parler, apprennent par l'étude ce que la plupart des femmes font si naturellement; et sous ce rapport, ceux qui se rapprochent le plus du tempérament féminin, par une grande sensibilité, par une impressionnabilité plus vive, auront moins de peine que les autres et réussiront mieux.

Cependant, comme l'homme qui parle en public doit exprimer des idées plus hautes, des notions générales et des rapports plus profonds ou plus étendus, qui supposent la pénétration

de l'intelligence, la profondeur de l'esprit et la force de la réflexion, qualités très-rares chez les femmes, jamais il ne pourra exposer de pareilles choses, qui sont le produit de l'abstraction et de la méditation, avec la grâce spontanée du sentiment et l'aisance naturelle du discours. Il faut dans ce cas suppléer par l'art à ce que la nature refuse; il faut, par un travail assidu, par des exercices multipliés à l'infini, assouplir son langage, discipliner, dompter la langue, pour qu'elle devienne un instrument docile qui, obéissant au moindre mouvement de la volonté, à la plus légère excitation de la pensée, leur fournisse tout aussitôt une élocution abondante, qui paraît couler spontanément, et qui est cependant le produit le plus subtil de l'art: comme ces fontaines qui, amenant à grands frais et avec magnificence les eaux des fleuves sur nos places publiques, semblent couler d'elles-mêmes. Ainsi la parole de l'orateur doit, à force de travail et d'art, et même quand il traite les sujets les plus abstraits, acquérir un cours limpide et facile, dont il s'occupe à peine, et que son attention ne cesse cependant point de diriger, afin de mettre au jour les idées qui s'offrent à son esprit, les images qui naissent dans son entendement, et

les mouvements qui viennent agiter son cœur.

Voilà le talent qu'il faut acquérir! *Fit fabricando faber*, dit le proverbe. Il en est ainsi de l'ouvrier de la pensée, du forgeron du discours. Il faut souvent battre le fer, surtout quand il est chaud, pour le façonner; il faut aussi continuellement battre le langage, pour en devenir le maître et en faire façon, si l'on veut devenir capable de parler en public. Il ne suffit pas d'apprendre les règles du style, les tropes et les figures de rhétorique; il faut savoir en faire usage, les employer et les appliquer à propos, et c'est ce qu'on ne peut apprendre qu'en parlant et en écrivant beaucoup sous la direction d'un maître habile, qui sache lui-même écrire et parler; car ici il faut à la fois le précepte et l'exemple, et l'exemple fait plus que le précepte.

Celui qui a la capacité de parler en public l'apprendra surtout en écoutant ceux qui savent parler, et il avancera plus, en s'efforçant de les imiter, que par toutes leurs instructions; comme les petits oiseaux, qui commencent à sortir du nid maternel, essayent d'abord leur vol novice à la suite de leurs parents, guidés et soutenus par leurs ailes, et ne s'aventurent qu'en les regardant. Ainsi le jeune homme, qui

apprend à écrire, suit son maître avec confiance en l'imitant, et dans ses premiers essais, s'attachant timidement à ses pas, il n'ose aller d'abord que jusqu'où on le mène, mais il tâche chaque jour d'aller un peu plus loin, entraîné et comme porté par son guide. C'est un grand bonheur que d'avoir un homme de talent pour maître. Cela vaut mieux que tous les livres; car c'est un livre vivant, qui vous communique la vie, en même temps que l'instruction; c'est un flambeau qui en allume un autre. Puis, ce qui est inappréciable, à l'autorité officielle du maître, que le jeune homme est toujours plus ou moins porté à contester, s'ajoute celle du talent, qui le domine toujours. Il reçoit avec plaisir les conseils et la direction de l'homme dont il reconnaît la supériorité. Il faut cela pour dompter l'orgueil du jeune âge, abattre ou au moins diminuer sa présomption, sa confiance en lui-même. Il écoute volontiers le maître qu'il admire, et s'estime heureux d'en approcher.

J'ai eu ce bonheur, et j'en ai toujours été profondément reconnaissant envers Dieu qui me l'a procuré, et envers l'homme illustre qui a été pour moi l'instrument de son bienfait. Pendant près de quatre années, au lycée Charlemagne et

à l'École normale, j'ai profité journellement des leçons et des exemples de M. Villemain, alors presqu'aussi jeune que ses élèves, et si je sais un peu parler et écrire, je le dis hautement, après Dieu, c'est à lui que je le dois.

§ 4. Que pour bien parler en public, il faut d'abord savoir écrire.

On ne sera jamais capable de parler convenablement en public, si l'on ne devient maître de sa pensée, de manière à la décomposer dans ses parties, à l'analyser dans ses éléments, puis à la recomposer au besoin, à la réduire et à la concentrer de nouveau par la synthèse. Or, cette analyse de l'idée, qui l'étale pour ainsi dire devant les yeux de l'esprit, ne se fait bien qu'en écrivant. La plume est le scalpel qui dissèque les pensées, et c'est seulement quand on écrit ce qu'on voit intérieurement, qu'on parvient à distinguer nettement tout ce qu'il y a dans une conception, et à s'en donner la claire objectivité. Alors on se comprend soi-même et on peut se faire comprendre des autres.

Il faut donc commencer par apprendre à écrire, pour se rendre bien compte de ce qu'on pense, et avant de s'exposer à parler. Les

hommes qui ne l'ont pas appris d'abord, parlent en général mal et difficilement; à moins qu'ils n'aient cette malheureuse facilité, cent fois pire que l'hésitation ou le silence, qui noie la pensée dans des flots de paroles, dans une faconde torrentueuse, qui emporte la bonne terre, et ne laisse que du sable et des cailloux sur son passage. Que Dieu nous préserve de ces parleurs intarissables, comme on en trouve souvent dans les contrées méridionales, qui vous inondent, à tout propos et hors de propos, de la pluie de leurs discours et des averses de leur éloquence! La plupart du temps il n'y a pas une pensée raisonnable dans ce bavardage, où s'écoulent toutes les banalités et les lieux communs. Ces gens-là, qui font si facilement un discours, et qui improvisent à tout bout de champ une harangue, une dissertation, une allocution, ne savent pas composer une phrase passable, et je le répète, sauf les exceptions hors ligne, si on n'a pas appris à écrire, on ne saura jamais parler.

Pour apprendre à écrire, il faut écrire beaucoup, à l'imitation de ceux qui savent le faire, et sous leur direction, comme on apprend à dessiner ou à peindre sur de bons modèles et avec de sages avis. Il y a là un travail d'école, d'a-

telier si l'on veut, en grande partie mécanique, littéral et qui est indispensable au littérateur, comme le musicien doit assouplir, briser ses doigts, pour exécuter facilement et instantanément tous les mouvements nécessaires à la production rapide des sons, en raison de l'organisation de son instrument; comme le chanteur doit devenir maître de tous les mouvements de son gosier, et vocaliser longtemps et sans relâche, jusqu'à ce que la volonté amène sans effort les contractions ou les dilatations des fibres du larynx, qui modifient et infléchissent la voix à tous ses degrés et dans toutes ses nuances.

Ainsi l'orateur futur doit, par de longues études et par de fréquentes compositions de style, manier et remanier sans cesse tous les mots de la langue, toutes les constructions de la phrase, toutes les combinaisons de la parole, en sorte qu'elle devienne pour son esprit un instrument souple et docile, dont il n'ait plus à s'inquiéter en parlant, et qui se prête sans résistance à la moindre impulsion de sa pensée.

Dans les langues à inversions, où la phrase peut avoir plusieurs tournures, cela est plus aisé. On peut pour exprimer une pensée prendre plus d'une voie, et ainsi il y a plus de

chances, sinon de mieux s'exprimer, au moins de le faire plus commodément. Mais dans notre langue, dont le principal mérite est la clarté, et qui procède toujours directement, c'est-à-dire aussi logiquement que possible, — ce qui fait sa gloire, puisqu'après tout le langage est fait pour rendre ce qu'on pense, — il est plus difficile de bien parler, et surtout d'improviser, parce qu'il n'y a qu'une seule manière de construire la phrase, et que si on a le malheur de manquer en commençant cette voie directe et unique, on s'engage dans une traverse sans issue, dont on ne peut sortir qu'en brisant les barrières, ou en se sauvant à travers champs. Alors on bat la campagne ou l'on s'embourbe ; ce qui est fâcheux pour tout le monde, pour celui qui parle et pour ceux qui écoutent.

Il faut donc arriver à posséder parfaitement son instrument, si l'on veut en jouer devant le public de manière à lui plaire et à ne pas s'attirer de confusion. Comme le violoniste a le tact de toutes les distances de la corde, et que ses doigts tombent justement sur le point à presser pour former un son juste, il faut que l'esprit de l'orateur tombe aussi précisément sur le mot propre, qui correspond à chaque partie de la pensée et qu'il saisisse l'arrange-

ment le plus convenable des mots, pour exposer le développement de ses parties avec leurs rapports dans l'unité de la phrase et dans l'ensemble du discours. C'est un travail admirable, prodigieux par la promptitude et la sûreté du discernement qu'il met en œuvre au moment même de l'improvisation, par le goût et le tact qu'il suppose; et c'est ici surtout, comme nous allons le montrer en passant, que se justifient la vérité, l'utilité des anciennes études littéraires et de la méthode qui y a toujours été employée jusqu'à nos jours : méthode qu'on semble mépriser ou au moins négliger à présent, au grand détriment de la logique et de l'éloquence.

Le but de cette méthode est d'exciter et de développer l'intelligence de l'enfant par la décomposition et la recomposition incessante du langage, c'est-à-dire par un exercice continuel d'analyse et de synthèse, et pour que cet exercice soit mieux raisonné et plus efficace, il porte à la fois sur deux langues, étudiées simultanément, l'une ancienne et morte, et qui ainsi ne peut s'apprendre par routine, l'autre vivante, et analogue à la première, autant que possible. Alors on oblige l'élève à se rendre raison de tous les mots de l'une et de l'autre et de leurs

rapports dans des phrases données, afin d'établir entre eux le parallélisme le plus rapproché, la synonymie la plus exacte, et de reproduire par là, aussi fidèlement qu'il se pourra, la pensée d'une langue dans une autre. De là ce qu'on appelle les thèmes et les versions, désespoir des écoliers paresseux, nous l'avouons, mais qui servent très-efficacement à former, à perfectionner la logique naturelle de notre esprit, et qui, faits pendant plusieurs années et avec intelligence, sont la meilleure manière d'initier la raison novice et faible des enfants à toutes les opérations de la pensée; laquelle, en définitive, procède toujours avec des mots et ne peut travailler et se manifester qu'avec les signes du langage.

Les hommes superficiels ou *positifs* s'imaginent que le but de ce long travail, qui occupe les plus belles années de l'enfance, est d'apprendre le latin ou le grec, et alors ils s'écrient que ce résultat ne vaut ni la peine ni le temps qu'on y met, et que, langue pour langue, il y aurait plus d'avantage à enseigner aux enfants des langues modernes et parlées, qui pussent leur servir plus tard dans la vie. Ils auraient parfaitement raison s'il ne s'agissait que de cela; à coup sûr l'anglais ou l'allemand seraient plus

utiles pour voyager, faire de la diplomatie, du commerce ou autre chose de ce genre.

Mais il y a un autre objet qu'ils ne voient pas, et c'est le principal : il s'agit d'apprendre à penser à des hommes qui devront un jour travailler dans la société par la pensée; il s'agit de former les ouvriers de l'intelligence aux fonctions intellectuelles, comme on forme des apprentis ou des manœuvres aux fonctions matérielles, aux ouvrages du corps. Comme on apprend à ces derniers à se servir de leurs outils, et pour cela à les bien connaître et à les manier adroitement, de même il faut enseigner aux premiers à bien connaître aussi les instruments de leur état, l'outil de leur métier, afin de s'en servir habilement dans tous les cas possibles. Or, l'instrument nécessaire, l'outil indispensable de la pensée est le langage, et c'est pourquoi, bien qu'on parle naturellement et presque sans l'apprendre, par cela seul qu'on vit en société ; cependant si l'on veut devenir un ouvrier habile de la parole, et ainsi de la pensée, comme si l'on désire être un serrurier habile ou un bon maçon, il faut s'instruire des procédés de l'art, et s'initier aux règles et aux méthodes qui le rendent plus facile et plus efficace.

C'est ce qui se fait par le travail sur les lan-

gues, objet des études classiques. Depuis la classe élémentaire jusqu'aux humanités, c'est un cours continuel de logique par la grammaire comparée, et la seule logique dont l'enfance soit capable. C'est le noviciat le plus facile de la pensée par les mots, et à travers les mots qui en sont les signes sensibles. L'enfant s'exerce ainsi pendant plusieurs années à discerner les rapports des idées par les relations des mots, qu'il manie et remanie sans cesse, et en apprenant à former des phrases, toujours en vue d'une pensée qu'il faut expliquer et exprimer dans ses détails, il s'habitue à l'analyse et à la synthèse, et prélude par les humbles fonctions de la grammaire aux opérations les plus hautes de la science qui, après tout, ne sont aussi que la décomposition et la combinaison des idées.

Qui ne voit tout d'abord quelle dextérité l'esprit acquiert par cette comparaison perpétuelle des termes et des locutions de deux langues, qu'il faut ajuster l'une sur l'autre, et combien la pensée s'affine et devient subtile, quand, en face d'une idée qu'il faut dire, on mesure, on pèse sans cesse les expressions de deux langages, et on les compare entre elles et avec l'idée, pour juger celle qui la rendra le mieux!

Oh ! non, ils ne sont pas stériles les efforts

de ces jeunes intelligences qui luttent ainsi chaque jour avec les pensées des écrivains les plus distingués de l'antiquité, pour les comprendre et les traduire. Quel bénéfice de participer tous les jours à la haute raison, aux idées élevées et au langage distingué de ces grands et beaux esprits! Quel fruit dans un pareil commerce, et comme il y a à gagner intellectuellement dans une telle société, et pour ainsi dire dans cette cohabitation journalière!

Puis, quel bonheur d'avoir rencontré un terme équivalent, d'avoir tourné dans sa langue, avec la même énergie ou la même délicatesse, ce qu'un auteur célèbre a dit dans la sienne! Quel avantage dans cette collision entre les expressions, où jaillit souvent l'étincelle des idées; dans cette lutte inégale sans doute, mais pleine d'une noble émulation, entre un jeune homme qui essaie la force naissante de sa pensée et un esprit d'élite dont les ouvrages éclairent et guident l'humanité!

Et enfin, en ce qui touche plus particulièrement notre sujet, quelle facilité de parole, quelle aptitude au discours improvisé ne doit pas donner cette habitude, contractée dès l'enfance, de manier et de remanier la phrase dans tous les sens, jusqu'à ce qu'on en trouve

la forme la plus parfaite; d'en combiner les termes de toutes les manières, pour leur donner l'arrangement le plus convenable à la manifestation de la pensée; d'en polir toutes les parties en effaçant les aspérités et adoucissant les liaisons; de les balancer les unes par les autres, afin d'y mettre de l'unité, de la mesure, de l'harmonie, et comme une musique, qui la rende aussi agréable à l'oreille, quand on la prononce, qu'elle est lumineuse à l'esprit qui la médite !

Non, non, on ne formera jamais autrement les artistes de la parole, et si l'on veut s'y prendre d'une autre façon, comme on en a l'air aujourd'hui, au lieu d'artistes on n'aura que des manœuvres. Les moyens doivent toujours être proportionnés à la fin. Si vous voulez des orateurs, il faut leur apprendre à parler, et vous ne le leur apprendrez pas autrement qu'on a fait jusqu'ici. Tous nos grands orateurs du XVIIe et du XVIIIe siècle ont été formés de cette manière, et je ne sache pas qu'il y ait jamais eu de plus grands écrivains dans le monde, et que cette gloire de la France ait été surpassée. Qu'on renonce à cette splendeur de la civilisation, à cette magnifique efflorescence de l'esprit par la poésie, les belles-lettres et l'éloquence, qui ont toujours été la

couronne la plus brillante de l'humanité sur la terre, sa plus belle auréole; qu'on y renonce pour les conquêtes, pour les richesses de l'industrie et du commerce, très-admirables sans doute aussi, mais qui, après tout, servent plus au corps qu'à l'âme, soit; nous en serons peut-être plus savants en ce qui concerne la matière et assurément plus riches; nous aurons plus de moyens de gagner de l'argent et d'en perdre; plus de moyens de jouir de la vie terrestre, et par cela même de l'user et peut-être de la dégrader. En serons-nous plus heureux? C'est douteux; en serons-nous meilleurs? C'est plus douteux encore. Mais ce qui ne l'est pas, c'est que la vie de la société humaine, ou la civilisation, toute dorée qu'elle pourra être, en sera moins belle, moins noble et moins glorieuse.

Il y a encore un exercice qui contribue singulièrement à faciliter le langage et à en perfectionner la forme, c'est d'apprendre par cœur les plus beaux passages des grands écrivains, et surtout des poëtes les plus harmonieux, de manière à pouvoir les réciter tout d'un trait, et dans les moments les moins occupés, comme pendant les promenades solitaires, où l'esprit divague si facilement. Cet exercice, en usage dans toutes les classes, est surtout utile en rhé-

torique et pendant les belles années de l'adolescence. A cet âge, il est facile et agréable, et celui qui aspire à l'art de la parole ne doit jamais le négliger.

Outre qu'il met dans l'esprit toutes sortes de belles pensées, bien exprimées et bien enchaînées, et que par là il le nourrit, le développe et l'enrichit, il a encore cet avantage de remplir l'entendement d'images gracieuses, de former l'oreille au rhythme et au nombre de la période, de lui donner le sens de l'harmonie de la parole, qui a aussi sa musique, en sorte que les idées, même les plus abstraites, entrent plus facilement dans l'esprit et y pénètrent plus avant, quand elles sont présentées d'une manière agréable. A force de lire et de redire les beaux vers de Corneille et de Racine, les phrases majestueuses et si pleines de Bossuet, la prose si harmonieuse et si cadencée de Fénelon et de Massillon, on se forme peu à peu et sans effort un langage qui en approche, on les imite, comme instinctivement, par l'attrait naturel du beau et le penchant à reproduire ce qui plaît; et l'on finit, en répétant cet exercice tous les jours et pendant des années, par acquérir un goût raffiné des délicatesses de la langue, des nuances du style; comme un palais habitué

aux saveurs des mets les plus recherchés n'en peut plus supporter de grossiers. Mais ce qui est un inconvénient pour le goût physique, au moins en certaines circonstances, est toujours un avantage pour le goût littéraire qui doit se nourrir, comme l'abeille, des parties les plus aromatiques des fleurs, pour en composer un miel savoureux et parfumé.

Par là se prépare aussi dans la partie imaginative de l'entendement une sorte de capacité pour la forme oratoire, pour la facture de la phrase, que je ne peux mieux comparer qu'à un moule, soigneusement disposé et tout rempli de linéaments délicats, de dessins variés, où le jet de la pensée, quand il sort plein de vie et d'ardeur d'une âme brûlante, dans le feu du discours ou de la composition, se répand et se fixe en se modelant, comme le métal en fusion devient instantanément une belle statue.

Ainsi la phrase oratoire doit être fondue tout d'une pièce, par un seul jet, afin de présenter une belle unité, une unité vivante. Mais pour cela il faut un beau moule, et le jeune orateur, qui doit d'ailleurs avoir reçu de la nature la puissance artistique, ne peut le former en lui qu'avec le secours des grands maîtres et par

leur imitation. Il n'y a ici d'exception que pour le génie ; mais le génie est rare.

Les meilleurs professeurs de rhétorique, ceux qui sont vraiment des artistes de la parole, et qui en veulent former à leur image, recommandent et emploient beaucoup cet exercice, qui coûte quelquefois à la paresse, mais qui dédommage amplement par ses fruits du travail qu'il exige. D'ailleurs il y a un moyen d'en adoucir la peine, c'est de lire et d'apprendre les pages choisies de nos grands auteurs en se promenant sous les ombrages d'un jardin ou au milieu d'une riche campagne, et quand la nature est dans tout son éclat. On les récite alors à haute voix au sein de cette belle nature, dont les impressions viennent se mêler délicieusement à celles de l'éloquence et de la poésie. Tout jeune homme qui a un peu de talent et de goût littéraire l'a éprouvé. Au printemps de la vie, on est singulièrement charmé par le printemps de la nature, et l'exubérance de la vie nouvelle dans une jeune âme qui s'essaie à penser, à peindre et à chanter, se marie admirablement, et par une sympathie instinctive, à cette magnificence de la vie du monde qui l'enveloppe, dont la vertu féconde excite son génie, en même temps qu'elle ravit ses sens par les émo-

tions les plus délicates, et enrichit son imagination de tableaux variés et de couleurs brillantes.

Ensuite, — et c'est un privilége de la jeunesse qui a ses avantages comme ses inconvénients, — on ne goûte jamais mieux, c'est-à-dire avec plus de délices et d'amour, la poésie, l'éloquence qu'à cet âge, à l'aurore de la vie de l'âme, avec les prémices de l'imagination et la virginité du cœur, et dans le premier éclat de l'idéal, apparaissant à l'intelligence comme un soleil levant qui commence à tout colorer, à tout illuminer de sa splendeur et de ses feux. La beauté intelligible et la beauté physique s'harmonient merveilleusement; elles se rehaussent l'une l'autre et se font ressortir; ou plutôt on ne sent, on ne comprend le beau sensible que par le reflet du beau moral, et que si la lumière de l'idée, qui jaillit de l'esprit, éclaire et transfigure les formes et la vie de la nature : comme la nature de son côté, en recevant avec amour le rayon de la pensée divine, le refrange magnifiquement dans ses prismes, et en multiplie les clartés en les reflétant.

Voilà ce que le jeune orateur, ou celui qui a la puissance de le devenir, sentira, éprouvera, chacun suivant sa nature et son caractère, en

faisant redire aux échos d'une belle nature les plus beaux accents de l'éloquence ou de la poésie humaine. En même temps qu'il les imprimera plus profondément dans sa mémoire, par le secours des lieux où il les apprend, qui ajouteront à ses souvenirs et les faciliteront plus tard, il s'inspirera sans s'en douter d'une double vie, de la vie la plus pure, la plus glorieuse de l'humanité, et de cette grande vie de la nature, qui est la pensée de Dieu répandue dans la création. Ces deux grandes vies, celle de l'homme et celle de la nature, qui descendent de la même source et y remontent, mêlées en lui sans se confondre, animant et nourrissant sa vie propre, la vie de son esprit et de son âme, feront sortir un jour de sa poitrine, de son cœur de poëte ou d'orateur, un fleuve d'éloquence ou de poésie qui jaillira jusqu'à l'immortalité.

CHAPITRE IV.

DES DISPOSITIONS PHYSIQUES DE L'ORATEUR, NATURELLES ET ACQUISES.

Il ne suffit pas à l'orateur d'avoir des idées et de savoir les exprimer convenablement, en donnant à sa phrase la tournure la plus élégante et en versant l'abondance du langage dans la forme d'une période nombreuse et sonore; il faut encore qu'il sache articuler la parole, prononcer et débiter le discours. Il lui faut la convenance de la voix et du geste, ou l'action oratoire : chose immense pour le succès de l'éloquence, dans laquelle la nature fait beaucoup comme partout, mais où l'art peut avoir une grande part. Il y a donc aussi là une prédisposition naturelle à développer, une habileté à acquérir.

§ 1. De la voix.

La voix, avec tous les organes qui servent à la produire et à la modifier, est l'instrument

principal de l'orateur, et sa qualité dépend d'abord essentiellement de la conformation de la poitrine, du larynx et de la bouche. L'art a peu de puissance pour améliorer cette conformation; mais il peut beaucoup pour faciliter et fortifier les mouvements organiques, en ce qui concerne la respiration, l'émission de la voix et la prononciation. Ces choses doivent être l'objet d'une étude spéciale.

Il est très-important, pour la parole comme pour le chant, de savoir émettre et ménager le souffle, de manière à filer des sons prolongés et à débiter une période complète sans perdre haleine, et sans couper une phrase commencée ou une tirade par une reprise d'air, nécessaire aux poumons qui défaillent, mais qui serait une sorte d'hiatus ou d'arrêt désagréable.

Il faut aussi se garder de parler trop vite, trop haut, ou avec une trop grande animation en commençant; car, si l'on force la voix au début, bientôt on s'essouffle, on s'égosille, ou l'on s'enroue, et alors on ne peut plus avancer sans des efforts répétés qui fatiguent les auditeurs et épuisent celui qui parle.

Toutes ces précautions, qui paraissent futiles, et qui ont cependant une grande importance dans la réalité, s'apprennent par le travail, pa

l'exercice, par l'expérience propre. Il est très-bon cependant d'être averti et guidé par l'expérience des autres, et c'est ce qui peut se faire avec utilité par des récitations fréquentes à haute voix sous la direction d'un maître de déclamation.

On n'insiste pas assez sur ces choses, si même on s'en occupe, dans les classes de rhétorique, dans les écoles de littérature, ni dans les séminaires, où cependant devraient se former les orateurs. Il n'y a guère aujourd'hui que les acteurs qui s'en inquiètent sérieusement, et c'est pourquoi nous avons si peu d'hommes, dans les professions libérales, qui sachent bien dire et même bien lire ou réciter un discours.

Les anciens avaient sur ce point un grand avantage. Ils donnaient beaucoup plus d'importance à l'action oratoire, comme nous le voyons dans les Traités de Cicéron et de Quintilien. C'était pour eux au moins la moitié de l'éloquence, et on dit que Démosthènes en faisait la qualité principale de l'orateur. Ils excédaient peut-être à cet égard, et cela provenait sans doute, de ce qu'ils avaient à parler devant la multitude, dont les sens doivent être frappés, les passions excitées, et sur

laquelle la force et l'éclat de la voix ont une immense influence. Pour nous, nous tombons dans l'excès contraire, et trop souvent nos orateurs, même les plus distingués par le style, ne savent point dire leurs discours. Nous sommes si peu habitués aux belles formes et à une action noble et imposante, que nous sommes tout émerveillés de les rencontrer. Il y a tel orateur de nos jours qui ne doit ses succès et sa réputation qu'à ces avantages. C'est aussi trop peu quand il n'y a que cela, quand la belle diction et une action élégante ou splendide couvrent des pensées ordinaires et un langage plus sonore que rempli. On le reconnaît facilement à la lecture de ces harangues qui ont produit tant d'effet quand elles furent prononcées, et où l'on ne retrouve presque plus rien de ce qu'on a éprouvé en les entendant, après qu'elles ont été fixées, toutes chaudes, pour ainsi dire, sur le papier par l'art du sténographe. C'est que le prestige de l'action oratoire n'y est plus.

Les modulations de la voix viennent surtout des mouvements du larynx, qui la produit et la modifie presque à l'infini par ses dilatations et ses contractions. Il y a donc avant tout la conformation du larynx, avec ses muscles, ses

cartilages, ses membranes et ses cordes, qui sont à la production de la voix ce que les circonvolutions du cerveau sont probablement à la formation de la pensée. Mais d'un côté comme de l'autre, les rapports des organes avec les effets produits nous échappent complétement, et bien que nous nous servions continuellement de l'instrument, nous n'apercevons en aucune manière le *comment* de ses opérations. Ce n'est que par l'usage, par des expériences souvent répétées que nous apprenons à les exercer avec plus de facilité, avec plus d'énergie, et notre habileté sous ce rapport est purement empirique.

Les recherches de l'anatomie la plus subtile n'ont rien découvert à cet égard. Nous constatons seulement que chaque voix a son timbre naturel, qui la fait voix de basse, voix de dessus, ou voix du milieu, chacune avec des nuances intermédiaires. La voix moyenne ou de *ténor* est la plus favorable au discours ; c'est celle qui se soutient le mieux, et qui porte le plus loin quand elle est bien articulée. Elle est aussi la plus agréable, la plus caressante, et elle a plus de ressources pour les inflexions, parce qu'étant au milieu de l'échelle, elle monte ou descend plus facilement et s'étend mieux des

deux côtés. Elle a donc à sa disposition un plus grand nombre d'inflexions, ce qui empêche la monotonie du débit et réveille l'attention de l'auditeur, si facile à endormir.

La voix de dessus, très-claire d'abord, tend toujours à devenir criarde. Elle s'aigrit pour ainsi dire à mesure qu'elle avance, et finit par se perdre dans le fausset et dans le nasillard. Il faut beaucoup de talent, une grande vivacité de pensée, de langage et de débit pour compenser ou racheter ce désavantage. Un des orateurs les plus distingués de nos jours en a fourni la preuve : il parvenait à se faire écouter plusieurs heures de suite en dépit de sa voix grêle et stridente ; c'était un vrai triomphe de l'esprit sur la matière.

La voix de basse monte avec peine et tend toujours à baisser. Grave et majestueuse au début, elle s'assourdit bientôt et devient monotone. Elle a des cordes magnifiques, mais si elle se fait entendre longtemps, elle produit souvent l'effet d'un bourdon, qui fatigue bientôt et endort par des sons qui se confondent. Que sera-ce donc si elle est grosse, violente, poussée avec éclat ! Alors elle déchire le tympan, si elle vibre dans un vaisseau trop petit, et si elle éclate dans une grande nef, où il y a presque toujours

de l'écho, les ondes sonores répercutées de tous côtés se mêlent les unes aux autres, si l'orateur parle vite, et il en résulte une confusion assourdissante, une sorte de chaos acoustique.

Il est donc avantageux pour l'orateur de posséder une voix du milieu, puisque par ses inflexions plus nombreuses elle a plus de moyens d'expression. On comprend que par des exercices multipliés, par des récitations fréquentes et intelligentes sous une habile direction, on puisse se rendre maître de ces inflexions, les produire à volonté, et monter et descendre dans la parole comme dans le chant, par degrés ou brusquement d'un ton à l'autre, même aux points les plus extrêmes, en raison du sentiment, de la pensée ou du mouvement de l'âme. Il y a entre les actes de la vie spirituelle et ceux des organes qui les servent une correspondance naturelle, une analogie innée, en vertu de la constitution de l'homme, qui est une âme unie à un corps ; et c'est pourquoi toutes les impressions, les agitations, les frémissements, les tressaillements du cœur, remué par les affections et les passions, comme aussi les actes les plus subtils, les opérations les plus déliées de l'intelligence, en un mot, toutes les modifications de la vie morale

doivent trouver un ton, un accent dans la voix, comme un signe dans le langage, une harmonie, un parallélisme dans la vie physique et dans ses moyens d'expression.

Dans tous les cas, et quel que soit le timbre de la voix, basse, ténor ou soprano, ce qui gagne le plus les auditeurs, ce qui saisit le mieux et garde le plus aisément leur attention, c'est ce qu'on peut appeler une *voix sympathique*. Il est assez difficile de dire en quoi elle consiste; mais ce qui la caractérise bien nettement, c'est le don de se faire écouter. C'est une certaine puissance d'attraction qui lui amène l'esprit de l'auditeur et le suspend à ses accents. C'est une vertu secrète qui est dans la parole et qui pénètre tout d'un coup, ou peu à peu, à travers l'oreille jusqu'à l'esprit ou au cœur de ceux qui l'entendent, les charme et les tient sous le charme, en sorte qu'ils sont disposés non-seulement à écouter, mais encore à admettre ce qui leur est dit, à le recevoir avec confiance. C'est une voix qui inspire de l'affection pour celui qui parle et qui vous met instinctivement de son côté, en sorte que sa parole trouve dans votre âme un écho qui y répète ce qu'il dit et le reproduit facilement dans l'entendement ou dans le cœur.

Une voix sympathique aide singulièrement à l'effet du discours, et c'est du reste le meilleur, le plus insinuant des exordes. Je connais un orateur qui, entre autres qualités, a celle-là pour lui, et qui, chaque fois qu'il monte en chaire, produit toujours une profonde impression par sa figure mortifiée et par les premiers sons de sa voix.

D'où provient surtout cette qualité, qui ne peut guère s'acquérir par l'art? D'abord certainement de la constitution naturelle de l'organe de la voix, comme pour le chant; mais ensuite l'âme y peut beaucoup par le sentiment et la pensée qui l'animent, et par les efforts qu'elle fait pour exprimer ce qu'elle sent et le communiquer aux autres. Il y a quelque chose de sympathique dans la manifestation vive et sincère d'une affection quelconque, et quand l'auditeur voit que l'orateur est vraiment ému, l'émotion le gagne comme par une sorte de contagion et il se met à sentir avec lui et comme lui : alors ce sont deux cordes qui vibrent à l'unisson. Ou encore, si on lui expose une vérité avec clarté, en bon ordre et avec ardeur, si celui qui parle fait voir qu'il comprend ou sent ce qu'il dit, l'auditeur, éclairé tout d'un coup et participant à la même lumière, y ac-

quiesce volontiers et reçoit la parole avec plaisir. Dans ces cas, la puissance de la conviction anime, vivifie, transfigure la voix, et la rend à la fois agréable et efficace par la vertu de l'expression, comme une belle âme, ou un esprit distingué, relève et embellit une figure commune ou même laide. La meilleure manière, pour l'orateur, de donner à sa voix la puissance sympathique, même quand il ne l'aurait pas naturellement, est donc d'exprimer vivement tout ce qu'il dit, et par conséquent de le bien sentir lui-même pour le faire sentir aux autres. C'est surtout d'avoir beaucoup de bienveillance, beaucoup de charité dans le cœur, et d'aimer à les appliquer et à les manifester. Rien ne donne plus de sympathie à la voix que la bonté de l'âme.

Ici les préceptes de l'art sont impuissants. On n'enseigne pas à être ému, à sentir vivement, à mettre de l'ardeur et de l'entrain dans la parole et dans l'action ; c'est le *pectus* qui fait tout cela, et c'est aussi le *pectus* qui fait l'orateur ; *pectus est quod disertum facit.* C'est pourquoi, tout en admettant ce que l'art et l'enseignement peuvent faire pour assouplir la voix, la discipliner, la rendre obéissante, facile, capable de passer par tous les degrés de l'inflexion

et de prendre tous les tons ; tout en recommandant à ceux qui veulent parler en public de se livrer préalablement à cette étude pour façonner leur instrument, comme un chanteur habile ou un acteur exercé, nous leur rappellerons, cependant, que l'instrument le mieux préparé reste impuissant, mort, sans une âme qui l'anime, et que même sans culture aucune, sans préparation, sans cette gymnastique, ou cette espèce d'*entraînement* des organes vocaux, tout homme qui sera poussé à parler par le sentiment, par la passion, par la conviction, trouvera naturellement le ton, les inflexions et toutes les modifications de la voix, qui répondront le mieux à ce qu'il veut dire. C'est la force de la nature qui éclate spontanément, et l'art peut quelquefois l'affaiblir ou la gâter. L'art est surtout utile à ceux qui récitent, aux orateurs *par mémoire* et aux acteurs, et de cette manière sans doute, on peut produire encore beaucoup d'effet par l'illusion du naturel. Mais après tout, ce n'est encore qu'une illusion, un semblant de la nature, donc quelque chose d'artificiel; et la nature elle-même vaudra toujours mieux.

C'est pourquoi le discours improvisé, s'il est ce qu'il doit être, est plus efficace, plus péné-

trant que le discours récité. Il sent moins l'art, et la voix, impressionnée et entraînée au moment même par ce que l'orateur éprouve, trouve naturellement le ton le plus convenable, les inflexions les plus vraies, et l'expression la mieux sentie.

§ 2. De la prononciation.

La prononciation est une chose très-importante pour se faire entendre, et par conséquent écouter. C'est elle qui détermine la voix, ou la voyelle, par la modification que lui imprime la consonne; elle en fait des syllabes qu'elle attache l'une à l'autre par l'articulation, ce qui donne les mots; et l'enchaînement des mots forme le langage qu'on appelle *articulé*.

L'homme, qui est organisé pour parler, parle naturellement la langue qu'il entend et comme il l'entend. Sa prononciation, tout instinctive et d'initiative, dépend de la conformation des organes de la voix et de la manière dont prononcent ceux qui l'entourent : la nature y a donc la plus grande part; mais l'art y peut aussi quelque chose, soit pour corriger ou diminuer des défauts organiques ou des habitudes vicieuses, soit pour développer et perfectionner

d'heureuses dispositions. Démosthènes, le plus grand orateur de l'antiquité, et dont le nom est resté comme le symbole de l'éloquence, en est un exemple remarquable. Tout le monde sait qu'il avait naturellement dans la prononciation un certain embarras, qui approchait du bégaiement, et qu'il est parvenu à surmonter en déclamant souvent au bord de la mer avec des cailloux dans la bouche. Les cailloux l'obligeaient à redoubler d'efforts pour vaincre les obstacles de l'organe rebelle, et le bruit des vagues, se brisant contre le rivage, le forçant de parler plus distinctement et plus haut pour s'entendre lui-même, l'habituait au tumulte encore plus assourdissant de la grande voix du peuple sur la place publique.

Les professeurs de déclamation insistent beaucoup sur la manière de prononcer, et ils ont raison. Pour former et rompre l'organe à une prononciation distincte et agréable, il faut s'exercer souvent sous une discipline habile, et qui donne l'exemple en même temps que le précepte.

Il y a d'abord l'émission de la voix, qu'il faut savoir élever et abaisser à travers tous les degrés de sa portée; puis augmenter ou diminuer, renforcer ou adoucir suivant les circonstances,

et toujours en produisant des sons justes et qui n'offensent point l'oreille.

Il y a ensuite l'articulation, qui doit être nette, claire, bien frappée, mais sans exagération; autrement elle devient lourde, dure, martellée et déchire l'oreille.

Puis il faut observer la prosodie du langage, marquer les longues et les brèves, comme dans le chant les rondes, les blanches, les noires et les croches; ce qui donne à la phrase de la variété, du mouvement et de la mesure. Une phrase parlée ou écrite peut à la rigueur être notée comme une phrase musicale, et quand cette notation est suivie par la voix de l'orateur, naturellement ou artificiellement, le discours devient plus expressif et plus agréable.

Il y a encore l'accentuation, qui marque le ton dominant de chaque phrase, et même dans chaque mot la syllabe sur laquelle il faut principalement appuyer. L'art y peut quelque chose, surtout pour la diction des mots; mais quant à l'accent de la phrase, il est surtout imprimé par la vibration de l'âme, émue par le désir, par le sentiment ou par la conviction.

Il y a enfin le mouvement du débit, qui, comme le rhythme de la musique, doit s'accommoder à la chose à exprimer, tantôt grave et

lent, solennel; tantôt léger, rapide, saccadé, se ralentissant ou s'accélérant, se renforçant ou s'atténuant suivant l'occasion, éclatant parfois avec véhémence et roulant comme un torrent, et parfois coulant avec la douceur, avec la limpidité d'un ruisseau, ou même se versant goutte à goutte, comme l'eau qui filtre dans le silence, et qui finit par remplir le vase où elle est reçue, ou user la pierre sur laquelle elle tombe.

Il existe dans la voix parlée une infinité de nuances, de délicatesses, comme dans la voix chantée, et l'orateur doit avoir le sentiment, l'instinct ou l'habitude de tous ces effets; ce qui suppose en lui un goût, un tact particulier, que l'art peut développer, mais qu'il ne produira jamais. Aussi faut-il prendre garde en ce point, comme en beaucoup d'autres, de ne pas gâter la nature par la science, tout en essayant de la perfectionner. Les leçons de l'école peuvent enseigner une manière, un certain savoir faire pour la déclamation; elles ne donneront jamais le feu sacré, qui vivifie la parole, ni le sentiment si vif, si délicat, si juste d'une âme émue ou passionnée, d'un esprit convaincu, qui saisissent au moment même la nuance d'expression et de voix la mieux appropriée.

En général, les maîtres de déclamation et de diction ressemblent un peu au professeur de philosophie de M. Jourdain, qui lui apprend à faire difficilement et mal ce qu'il faisait assez bien naturellement. Nous commençons tous par faire de la prose sans le savoir, et ce n'est pas la plus mauvaise. Il en est à peu près ainsi du débit du discours, et pour la prononciation, l'accentuation, et l'aménagement de la parole. Les meilleurs guides en ces choses, les prédispositions supposées, sont la nature et l'inspiration du moment, et l'exemple est l'enseignement le plus profitable. Celui qui a de la disposition pour l'éloquence, apprendra à parler en entendant bien parler. Ce sont surtout les orateurs qui forment les orateurs.

§ 3. L'action oratoire.

On comprend plus spécialement sous ce titre les mouvements de la physionomie, la tenue et les attitudes du corps et surtout le geste : trois choses qui accompagnent naturellement la parole et ajoutent singulièrement à son expression. Ici encore la nature fait beaucoup ; mais l'art a aussi sa puissance, surtout pour le gouvernement du corps et pour le geste.

On peut concevoir tout ce que la physionomie de l'orateur ajoute à son discours, par le besoin instinctif qu'on éprouve de le voir, même quand on l'entend suffisamment. Non-seulement toutes les oreilles, mais encore tous les yeux sont dirigés vers celui qui parle. C'est que le visage de l'homme, et surtout son œil, est le miroir de son âme ; c'est qu'il y a dans l'éclair des yeux un jet de lumière qui illumine la parole, et voilà pourquoi on ne peut trop regretter que Bourdaloue parlât les yeux fermés. Un des inconvénients de la parole récitée est d'éteindre, ou au moins d'affaiblir, d'obscurcir le flambeau du discours.

Puis les contractions et les dilatations rapides des muscles de la face, qui changent à tout instant les traits et renouvellent la physionomie, en formant sur le visage une espèce de tableau analogue au sentiment ou à la pensée de l'orateur ; ces signes de terreur ou de joie, de crainte ou d'espérance, de bouleversement du cœur ou de sérénité, d'orage ou de placidité, toutes ces choses qui sillonnent et agitent tour à tour la face, comme une mer émue par les vents, et qui donnent tant de mouvement, tant de vie à la physionomie, qu'elle devient presque une seconde parole qui double l'énergie du discours,

l'orateur doit employer tous ces moyens d'effet, si puissants sur les multitudes qu'elles frappent et entraînent. Mais c'est par l'impulsion de la nature qu'il les emploiera le mieux, et la meilleure méthode, la seule méthode qu'il lui convienne de suivre sous ce rapport, c'est de saisir vivement, de bien concevoir ce qu'il doit énoncer ou peindre, et de le parler avec toute la sincérité, avec toute l'ardeur de sa conviction ou de son émotion. Le visage fera son affaire tout seul; car, comme les mouvements variés de la physionomie se produisent spontanément en raison du sentiment éprouvé, quand on est réellement ému et sous l'impression de la passion, le visage s'émotionne naturellement avec la parole, comme la parole avec l'âme, et l'art servirait peu en cette circonstance.

N'oublions pas, en effet, que l'orateur n'est pas un acteur. Celui-ci joue un personnage fictif, en se mettant à la place d'un autre. Il faut qu'il entre, à force d'art, dans la situation qu'il représente, et ainsi, il ne peut s'impressionner, s'émouvoir, que par l'étude de son modèle et la méditation de son rôle. Il doit donc composer sa voix comme son visage, et il lui faut une grande habileté et une longue habitude pour imiter dans les inflexions de sa voix et par les

263654B

mouvements de sa physionomie tout ce que la nature donne à la passion véritable et spontanée. En un mot, l'acteur est obligé de se *grimer* au moral comme au physique, et c'est pourquoi, même quand il réussit le mieux, quand il a le plus l'air d'éprouver ce qu'il représente, comme le plus souvent il ne le ressent pas réellement, on n'en ressent quelque chose, et c'est le cas du meilleur acteur, que par une certaine illusion de l'imagination, son action, après tout, n'est jamais qu'une *grimace*. De là le vice et la défaveur de cette profession, qui exige cependant tant de talent et d'étude; il y a toujours quelque chose de peu honnête à dire ce qu'on ne pense pas, à manifester des sentiments qu'on n'a pas.

L'orateur, au contraire, par sa position, et à moins qu'il ne veuille se faire l'avocat du mensonge, est toujours dans le vrai. Il doit sentir et penser tout ce qu'il dit, et par conséquent, il peut laisser parler son visage et ses yeux naturellement. Dès que son âme sera émue, ardente, elle s'exprimera instantanément par sa figure comme par tout le reste de sa personne, et le jeu de sa physionomie produira d'autant plus d'effet qu'il sera plus naturel et plus spontané.

Il n'en est pas de même, au moins à un égal degré, de la pose, des mouvements du corps et du geste. Sans doute, le corps et les membres de celui qui parle, animés par l'âme qui s'exprime avec chaleur, représenteront, jusqu'à un certain point, naturellement, par leurs mouvements extérieurs les mouvements intérieurs de l'esprit. Mais ici la machinerie, si je puis parler ainsi, est plus compliquée, plus lourde, plus embarrassante, car la matière y domine; il n'est pas facile de mouvoir avec aisance, avec élégance, la masse entière du corps et surtout les bras, qui en sont les organes les plus mobiles et le plus en vue. Combien d'hommes parlent assez bien, et qui ne savent pas remuer convenablement les bras et les mains, ou dont les poses de la tête et les attitudes sont disgracieuses, ou en discordance avec ce qu'ils disent! C'est par cette partie de l'action que se trahit le plus l'inexpérience ou l'embarras des orateurs, et cependant, la gaucherie ou l'inconvenance du geste, la trivialité ou l'affectation des attitudes suffisent pour gâter l'effet du meilleur discours.

Il faut donc tâcher d'acquérir d'avance de bonnes habitudes à cet égard, afin que le corps, dressé de longue main à obéir à l'impulsion de

la parole, à se conformer à ses inspirations, opère spontanément et avec grâce les mouvements les plus expressifs, prenne comme de lui-même les attitudes les plus convenables, et que les membres ne s'agitent pas en vain ou à faux, ou ne restent pas collés et immobiles le long du corps, et les mains comme clouées à la chaire ou à la tribune. Qu'on évite surtout les gestes brusques et saccadés, qui, en revenant périodiquement de haut en bas et de bas en haut, donnent aux bras de celui qui parle l'apparence de deux hachoirs toujours en mouvement. En général, la sobriété du geste est préférable à la surabondance. Rien ne fatigue plus l'auditoire qu'une gesticulation toujours emportée; rien ne l'endort plus facilement, après la monotonie de la voix, qu'un geste toujours égal, qui marque exactement chaque portion des périodes, comme un pendule mesure le temps.

Cette partie de l'action oratoire, plus importante qu'on ne pense, que les anciens soignaient beaucoup et que les modernes négligent trop, peut s'apprendre par tous les exercices qui façonnent le corps, en lui donnant du maintien, de l'aisance, de la grâce dans sa contenance et dans ses mouvements, et surtout par

des études de déclamation bien dirigées, sous le rapport du geste, par un maître habile. Il faut y joindre l'exemple souvent étudié des orateurs les plus distingués par cette qualité, qui de nos jours est malheureusement très-rare.

Mais ce qui contribue plus que tout cela peut-être à former cette aptitude, c'est la fréquentation de la bonne compagnie, c'est-à-dire de la société la plus distinguée par l'élégance du langage et par les belles manières. Rien ne supplée, sous ce rapport, à l'avantage d'une éducation première au milieu du monde le plus poli. Dans ce milieu, l'enfant se façonne pour ainsi dire tout seul, par les impressions qu'il reçoit à tous les moments, et par l'imitation instinctive de tout ce qu'il voit et entend. C'est le privilége des personnes du grand monde et de ce qu'on appelait autrefois les hommes de cour. On y apprend à parler avec correction et avec grâce presque sans étude, par la seule force de l'habitude; et si les personnes de qualité joignaient à cette facilité d'élocution la science, qui ne s'acquiert que par l'étude, et la puissance de la réflexion, qui se forme surtout dans la solitude, ce qui ne va guère avec la vie du grand monde, elles parviendraient plus aisément que les autres aux succès oratoires.

Mais le fond leur manque le plus souvent, tandis que les hommes savants et réfléchis pèchent ordinairement par la forme.

En résumé, outre l'acquis de science et de connaissances indispensable à l'orateur, qui doit avant tout savoir ce qu'il dit, les prédispositions les plus nécessaires à l'art de la parole, et qui peuvent s'acquérir, sont :

L'habitude de décomposer et de recomposer la pensée, ou l'analyse et la synthèse ;

Savoir écrire d'une manière correcte, claire et élégante ;

Pouvoir manier la langue à volonté sans effort, et organiser soudainement la phrase, sans arrêt et d'une manière irréprochable ;

Une déclamation facile et intelligente ;

Une prononciation nette, distincte et accentuée;

La bonne tenue du corps;

Le geste aisé, expressif et gracieux ;

Et par-dessus tout cela la distinction naturelle, ou acquise, des manières et de la personne.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE V.

DIVISION DU SUJET.

Nous avons exposé toutes les dispositions, naturelles ou acquises, nécessaires ou au moins très-utiles à l'orateur. Nous allons maintenant le mettre à l'œuvre, et nous le considérerons à tous les degrés de son travail, et dans les procédés successifs qu'il doit employer pour le mener à bonne fin.

Il est bien entendu que nous n'avons point la prétention de poser des préceptes; nous ne voulons point faire une théorie ni un traité didactique; nous donnons quelques conseils d'après notre expérience : chacun en profitera comme il pourra, prenant ou laissant à sa convenance et suivant son génie ou ses besoins.

Chaque esprit, par cela qu'il est une per-

sonne, a son individualité, sa vie propre, qui ne peut pas être celle d'un autre, bien qu'il ressemble à tous ceux de son espèce. Si dans le monde physique il n'y a pas deux choses parfaitement semblables, à plus forte raison dans les créatures intelligentes et libres. Là, règne une variété plus merveilleuse encore, en raison de la liberté, qui se joue de manières si diverses au milieu des conditions générales du développement et sous l'empire des mêmes lois. C'est ce qui fait l'originalité des esprits, qui est dans l'ordre intellectuel ce que la responsabilité est dans l'ordre moral.

Mais tout en reconnaissant cette variété d'action qui provient de la nature, des dispositions et de la situation de chacun, cependant, comme, après tout, nous sommes du même genre et de la même race, et que notre organisation spirituelle et matérielle est au fond la même, nous devons tous, dans des circonstances semblables, agir d'une manière analogue quant au fond, diverse par la forme; et c'est pourquoi des indications générales, extraites d'une expérience longue et laborieuse, peuvent à un certain degré être utiles à tous ou au moins à plusieurs.

C'est ce qui nous encourage à exposer les

résultats de la nôtre, les donnant pour ce qu'ils sont, sans les imposer à personne, avec le désir bien sincère de rendre service à la jeunesse qui nous suit, et de lui épargner des écueils ou des mauvais pas dans une route difficile que nous avons souvent parcourue.

Parler en public, c'est adresser la parole à plusieurs personnes à la fois, à une assemblée d'hommes réunis fortuitement ou à dessein, dans un intérêt quelconque. Or, cela peut se faire en des circonstances très-différentes et pour des objets divers, et ainsi le discours doit s'accommoder dans le fond et par la forme à ces variétés. Il y a cependant des conditions communes qui doivent être accomplies partout, si l'on veut parler pertinemment et avec quelques chances de succès.

En effet, on ne parle en public que pour gagner l'assentiment des auditeurs, leur faire partager ses convictions ou au moins les disposer à sentir, à penser et à vouloir, comme on le désire, en vue d'une certaine fin.

Donc, en quelque lieu que l'on prenne la parole et quel que soit l'auditoire, il y a quelque chose à dire, indiqué par la circonstance; il y a la manière de le dire ou la méthode, le plan, d'après lesquels on exposera sa pensée; enfin il y a

la réalisation de ce plan par le discours, composé et prononcé au moment même, devant ceux qu'on veut persuader.

Ainsi dans le discours improvisé, il y a trois choses à considérer :

1° Le sujet étant donné par la circonstance, la préparation du plan ou l'organisation du discours, par laquelle on prend possession de son sujet;

2° Le transport, ou l'impression de ce plan, d'abord fixé par la plume sur le papier, dans la tête de l'orateur, où il doit être écrit d'une manière vivante;

3° Le discours lui-même ou la réalisation successive et complète, autant qu'il est possible, par la parole du plan préparé.

Quelquefois les deux premières opérations se confondent, dans les cas, par exemple, où il faut prendre la parole subitement et sans avoir le temps d'écrire son plan et de le méditer. Mais quand ce temps est donné, elles doivent être distinctes et réclament chacune leur moment.

Nous allons examiner successivement ces trois choses.

CHAPITRE VI.

PRÉPARATION DU PLAN.

La préparation du plan du discours suppose avant tout la connaissance des choses dont on doit parler ; mais une connaissance générale ne suffit pas : on peut avoir beaucoup de matériaux, de documents, de renseignements dans la mémoire et ne pas savoir les mettre en œuvre. Il arrive même quelquefois que ceux qui savent le plus, ou qui ont le plus de choses dans la tête, sont incapables de les bien rendre. La surabondance des connaissances et des mots accable l'esprit, l'étouffe, comme le cerveau est paralysé par un trop grand afflux de sang, ou la lampe éteinte par l'excès d'huile.

Il faut donc commencer par ordonner ce qu'on sait relativement au sujet qu'on veut traiter, et ainsi dans chaque discours on doit, en prenant pour centre ou pour idée principale le point à expliquer, subordonner à cette idée

toutes les autres, de manière à constituer une sorte d'organisme, qui ait son cœur, ses organes, ses membres principaux et tous les moyens de liaison et de circulation par où la lumière de l'idée dominante, émanant du foyer, se communique aux parties, même les plus extrêmes, jusqu'à la dernière pensée, jusqu'au dernier mot: comme dans le corps humain le sang qui sort du cœur se répand dans tous les tissus, et va animer et colorer la superficie de la peau.

Par là seulement il y aura de la vie dans le discours, parce qu'il y régnera une véritable unité, c'est-à-dire une unité naturelle, qui provient d'un développement intérieur, d'une évolution interne, et non pas d'un rassemblement factice de membres épars, ou d'une juxtaposition arbitraire.

C'est ce qui fait la différence entre une parole vivante et une parole morte. Celle-ci, qui peut avoir encore un certain éclat par la pompe du style ou l'élégance de la phrase, après avoir charmé momentanément l'oreille, laisse l'esprit vide et le cœur froid. L'orateur n'étant pas maître de son sujet, qu'il n'a pas pénétré, qu'il ne s'est pas approprié par la méditation, réfléchit ou répercute comme un miroir les idées

d'autrui, sans y rien ajouter de sa chaleur et de sa vie. C'est une lumière pâle et empruntée, qui éclaire vaguement et indistinctement comme celle de la lune, mais sans échauffer ni féconder : il y a toujours quelque chose de froid et de mat dans son éclat.

Les orateurs de cette espèce, même quand ils improvisent, parlent de mémoire, plus qu'avec intelligence ou sentiment. Ils reproduisent plus ou moins facilement des lambeaux de ce qu'ils ont lu ou entendu ; et ils ont juste assez d'esprit pour opérer cette reproduction avec une certaine facilité, qui devient de la faconde ou du bavardage. Ils ne savent point au fond ce dont ils parlent ; ils ne comprennent pas eux-mêmes tout ce qu'ils disent, loin de se faire comprendre des autres. Ils ne sont point entrés dans leur sujet ; mais ils ont rempli leur entendement d'une multitude de choses qui s'y rapportent, et qui s'en échappent successivement comme d'un réservoir par un trop plein, ou par un robinet qu'ils ouvrent et ferment à volonté. Une pareille éloquence n'est que de l'eau claire, ou plutôt de l'eau trouble, ne charriant dans son cours que des mots et des fantômes de pensées, et versant l'affadissement et l'ennui dans ceux qui l'entendent, et qui en ont

des nausées. Mieux vaudrait cent fois le silence, qui au moins laisse le désir d'écouter; tandis que ces parleurs filandreux, qui donnent des phrases pour des pensées et des exclamations pour des sentiments, ôtent jusqu'à l'envie d'entendre, et inspirent le dégoût de la parole.

On ne peut éviter cet inconvénient que par un plan bien conçu, profondément médité et sérieusement élaboré. Celui qui ne sait pas composer un pareil plan, ne parlera jamais d'une manière vivante et efficace. Il pourra devenir un rhéteur, il ne sera jamais un orateur.

Voyons donc comment il faut s'y prendre pour poser ce fondement de l'œuvre oratoire, qui est au discours ce que le dessin de l'architecte est à l'édifice.

Le plan du discours est l'ordre des choses qu'on doit exposer. Il faut donc commencer par recueillir ces choses, faits ou idées, les examiner chacune à part, dans leur rapport avec le sujet ou la fin du discours, et dans leurs relations mutuelles en vue de cette fin. Puis après avoir discerné celles qui vont au sujet, et éliminé celles qui n'y conviennent pas, il faut les grouper autour de l'idée principale, de manière à les disposer hiérarchiquement, selon leur importance, en vue du but qu'on se pro-

pose. Mais, ce qui vaut mieux encore que cette composition ou cette synthèse, il faut tâcher, quand cela est possible et qu'on s'est bien assimilé tous ses matériaux, de tirer par la déduction ou par l'analyse tout le développement d'une seule idée, qui devient non-seulement le centre, mais encore le principe de tout le reste. C'est la meilleure manière d'expliquer ou de développer, parce que les existences se produisent ainsi dans la nature, et que le discours, pour avoir toute sa valeur, toute son efficacité, doit l'imiter dans son procédé vital, et même le perfectionner en l'idéalisant.

En effet, la raison qui pense et exprime sa pensée remplit une fonction naturelle, comme la plante qui germe, fleurit et fructifie. Elle opère seulement à une puissance plus élevée; mais elle suit dans ses opérations les mêmes lois que tous les êtres vivants, et les méthodes d'analyse et de synthèse, de déduction et d'induction, qui lui sont essentielles, ont leurs types et leurs symboles dans les actes vitaux des êtres organiques, qui procèdent tous aussi par voie d'expansion et de contraction, de développement et d'enveloppement, de diastole et de systole.

Le plan le plus parfait est donc celui qui or-

ganise un discours, comme la nature constitue un être vivant. C'est la seule manière de donner au produit de la parole une vraie unité, une unité naturelle, et par conséquent la vraie force et la véritable beauté, qui consistent dans l'unité de la vie.

C'est là le mieux sans doute ; mais on ne peut souvent qu'approcher de ce mieux à cause de la nature du sujet, et des circonstances où il faut parler. De là quelques différences dans l'élaboration du plan, que nous devons signaler.

Nous prévenons d'abord que nous n'entendons point nous occuper de cette éloquence populaire, qui éclate parfois comme la foudre au milieu de l'anarchie des sociétés, dans les émeutes, dans les insurrections, dans les révolutions. Celle-là n'a point le temps de faire son plan ; elle parle suivant la circonstance, et comme au gré des vents qui la poussent ; elle participe au désordre qui l'excite, et c'est ce qui fait le plus souvent sa puissance, qui est grande pour détruire. Elle agit à la manière des ouragans, bouleversant tout sur son passage par la fureur aveugle des passions qu'elle soulève, des volontés sans raison qu'elle entraîne, sans éclairer par la lumière des idées, sans

charmer par la beauté du style. Cette éloquence instinctive, mais peu intelligente, est à celle dont nous traitons ici ce que la force de la nature, déchaînée dans les tremblements de terre ou dans les grands cataclysmes, est à la Providence qui, par des lois régulières, produit, développe et conserve les existences. C'est la force de la vapeur, qui crève la chaudière, et porte le désastre et la mort partout où elle se répand, tandis que, au contraire, contenue puissamment dans ses limites et dirigée avec intelligence, elle fonctionne régulièrement sous l'empire d'une main habile, et travaille en ordre et pacifiquement pour le bien-être des hommes.

Nous n'avons donc aucun conseil à donner aux orateurs d'émeutes ou de clubs, ni même à ceux qui peuvent être appelés à les combattre ou à les maintenir. Il est difficile de se préparer convenablement en de telles conjonctures, et d'ailleurs elles amènent tant d'imprévu, que la préparation serait la plupart du temps déconcertée. Il faut faire comme on peut, suivant le moment, et c'est ordinairement le plus passionné, le plus violent et celui qui crie le plus fort qui l'emporte. Du reste, il y a presque toujours dans ces situations une sorte de fatalité

qui domine; la force des choses écrase la force des hommes. C'est la roche détachée de la montagne qui se précipite; c'est le torrent qui grossit en roulant ses flots; c'est la lave du volcan qui déborde; vouloir les arrêter, c'est folie. On ne peut que chercher à se garantir. Le mal s'épuisera par son propre cours, et l'ordre reviendra après l'orage.

Mais dans l'état régulier de la société, et c'est pour celui-là que nous parlons, il y a, par le fait même de l'organisation sociale et en raison des formes de cette organisation, des circonstances habituelles où l'on peut être appelé à parler en public, à cause de la position qu'on occupe ou des fonctions qu'on exerce. Ainsi, il y aura toujours des conseils, où sont traités les affaires et les intérêts publics de l'État ou de la commune, et dans lesquels les résolutions délibératives ou consultatives se prennent à la majorité des voix, de quelque manière que ces assemblées soient constituées et quel que soit leur pouvoir, ce dont nous n'avons pas à nous occuper ici. Il y aura toujours un conseil d'État, des conseils généraux et municipaux, des assemblées législatives, des parlements, des commissions de toute sorte.

En second lieu, il y aura toujours des tribu-

naux pour rendre la justice, et où les intérêts privés, en collision avec les intérêts publics ou entre eux, devront être débattus devant des juges, qu'il faut tâcher de convaincre et de persuader.

Il y aura toujours un enseignement public pour éclairer et former les populations; soit par la parole des hommes de la science, qui doivent instruire le peuple à divers degrés, et lui apprendre ce qui est nécessaire pour bien diriger la vie publique et privée dans l'ordre temporel; soit par la parole des ministres de la religion qui, enseignant au nom de Dieu, doivent rappeler incessamment aux hommes leur fin dernière et le meilleur moyen d'y arriver, en subordonnant leurs intérêts terrestres et passagers à leur bonheur céleste et éternel.

Voilà donc quatre grandes institutions, où des hommes sont appelés journellement à parler en public, pour y traiter les intérêts les plus graves de la société, des familles et des individus, ou pour y exposer des vérités plus ou moins élevées, souvent difficiles à comprendre ou à accepter, et dont la connaissance, ou la conviction, importe grandement au salut des sociétés et des particuliers. Il n'est donc pas indifférent que les hommes de ces professions, destinés à discuter chaque jour les intérêts publics ou privés,

ou à démontrer les vérités fondamentales de la science et de la religion, sachent le faire avec méthode, avec clarté, avec force, avec grâce, en un mot, avec tous les moyens de persuasion, pour ne pas rester au-dessous de leur mission, et surtout pour répandre et faire prévaloir dans les esprits, avec le bon sens et la saine raison, la vérité, la justice et le bien, sans lesquels rien ne se fonde et ne se conserve chez les nations. On comprend par là quelle importance les hommes de la parole peuvent acquérir pour le bien ou pour le mal dans les sociétés, puisqu'ils sont appelés à préparer, à former, à entraîner presque toutes les résolutions des peuples ou des particuliers, qui changent leur présent et décident de leur avenir.

Ce que nous avons à dire s'applique donc à quatre sortes d'orateurs : l'orateur politique, l'orateur du barreau, magistrat ou avocat, l'orateur de l'enseignement ou le professeur, l'orateur de la chaire chrétienne ou le prédicateur. En ces quatre lieux : la tribune politique, le sanctuaire de la justice, l'académie et l'église, la parole improvisée s'exerce journellement, et elle peut avoir l'influence la plus salutaire si elle est puissante, vivante et habile, c'est-à-dire vraiment éloquente.

CHAPITRE VII.

DU DISCOURS POLITIQUE ET DES PLAIDOIRIES.

Je dirai peu de chose du discours politique et des plaidoiries, parce que je n'en ai pas eu l'usage et que je ne veux parler que d'expérience. Je laisse aux hommes du métier le soin de donner à leurs collègues les plus excellents conseils, ceux de la pratique. Il faudrait pour cela entrer dans des détails que l'exercice des fonctions publiques, de la magistrature ou du barreau, peut seul faire bien connaître. Je me bornerai donc sur ces parties de l'éloquence à quelques observations générales qui ressortent de la théorie de l'art de parler, appliquée aux fonctions de l'homme politique et de l'avocat.

L'orateur politique peut avoir deux sortes de questions à traiter : des questions de principes ou des questions de fait.

Dans le second cas, qui est le plus fréquent,

au moins chez les peuples bien constitués et dont la législation et le gouvernement sont appuyés sur des antécédents lointains et fixés par l'expérience, le plan du discours est facile à faire. En face de principes reconnus par tous, il s'agit tout simplement d'exposer l'affaire avec les circonstances qui la déterminent, et les raisons qui motivent la solution demandée aux suffrages de l'assemblée. La loi ou la coutume invoquée fait la majeure; le cas actuel, ramené à la loi ou aux antécédents par l'explication, constitue la mineure, et la conclusion suit. Pour entraîner le consentement de la majorité, on y ajoutera le tableau des avantages de la mesure proposée et les inconvénients du parti contraire, ou de tout autre parti.

Pour bien traiter de pareils sujets, il ne faut que du bon sens, une certaine habitude des affaires, et la conception nette de ce qu'on veut dire et faire prévaloir. Il faut bien savoir ce qu'on veut, et savoir le dire. C'est à mon sens la meilleure éloquence politique, c'est-à-dire la parole des affaires, qui les expose clairement, succinctement, avec connaissance de cause, ne disant que ce qu'il faut dire, avec tact et sobriété, et laissant de côté la pompe des mots et les grandes phrases, même les phrases de sen-

timent, sauf parfois dans l'exorde et la péroraison, suivant la circonstance. C'est ainsi qu'on parle en général dans le Parlement d'Angleterre; et de cette manière les discours y servent à quelque chose; ils aboutissent à une décision et font avancer ou terminer les affaires. Heureux les peuples qui n'ont pas d'autre éloquence politique! Malheureusement pour nous, ce n'est pas celle-là qui a dominé dans nos assemblées parlementaires.

Chez nous, depuis que le gouvernement représentatif y a été établi, les discours politiques ont presque toujours porté sur les questions de principes. Point de constitution bien établie et respectée par tous; point de législation fixe et expliquée par un long usage; point d'antécédents reconnus et avoués : toutes choses qui affermissent la position de l'orateur, parce qu'il a derrière lui des antécédents où il s'appuie, des exemples qui l'autorisent. On a presque toujours employé, ou plutôt perdu le temps et la parole à poser des principes, ou à tâcher de faire prévaloir ce qu'on donnait pour des principes. La constitution elle-même, et par conséquent l'organisation de la société et du gouvernement, a toujours été en litige; et toutes nos assemblées, de quelque nom qu'on

les ait décorées, ont été à peu près, directement ou indirectement, à l'état de *constituante*.

Or, c'est la pire des situations pour l'orateur, pour les assemblées et pour le pays, et l'expérience l'a montré, malgré quelques beaux discours et la réputation de plusieurs orateurs, dont la France se glorifie.

Dans ces cas, en effet, l'orateur est très-embarrassé pour traiter des questions neuves et sans antécédents, sauf des exemples étrangers, qui ne s'appliquent jamais exactement d'une nation à l'autre. Sa pensée, non éclairée, non soutenue par l'expérience, reste vague, flotte dans une espèce de chaos, et comme cependant il faut se baser sur quelque chose pour démontrer, il est obligé de recourir à des théories philosophiques, à des idées abstraites toujours contestables, très-souvent obscures, incomprises par la plupart de ses auditeurs et combattues par les partisans de systèmes opposés. Une fois lancée dans les idées des philosophes, il n'y a plus de bornes ni de règle à la discussion. Les opinions les plus contradictoires sont en présence; elles se heurtent, et ce n'est pas toujours la lumière qui jaillit de leur choc. Au contraire, trop souvent, plus la délibération se prolonge et plus l'obs-

curité s'épaissit. Le Parlement devient une académie de philosophes, une arène de sophistes et de rhéteurs, et comme il faut en finir, soit par la nécessité des circonstances, soit à cause de l'ennui des discours et de la satiété des harangues, on clôt la discussion, sans que la question ait été éclaircie, et chacun vote, au moins le plus grand nombre, non en raison de la conviction qu'il a acquise, mais selon le mot d'ordre du parti auquel il appartient.

On dit que dans une assemblée il faut en agir ainsi pour terminer les affaires, et je le crois, puisque autrement la délibération n'aurait point de fin. Mais on m'accordera aussi, que voter de confiance avec les chefs de son parti, et parce qu'ils ont tracé la route à suivre, est une manière peu intelligente de servir le pays et de remplir son mandat.

Malheureusement, les décisions ainsi formées ne mènent à rien de durable, et c'est là ce qui est funeste aux assemblées comme au pays. Elles ne fondent rien, parce qu'elles ne sont pas prises au sérieux par les peuples qui se divisent, comme les Parlements, en majorité et en minorité, lesquelles triomphent tour à tour. Il arrive qu'on défait sous un ministère ce qu'on

a fait sous un autre; et comme la bataille recommence toujours et que les partis, se disputant sans cesse le pouvoir, s'y succèdent plus ou moins rapidement, en peu de temps toutes les contradictions paraissent et disparaissent, chacune ayant régné à son tour assez pour détruire sa rivale.

De là dans l'opinion publique un grand discrédit de lois toujours faites et toujours à refaire, et qui ainsi ne prennent racine ni dans l'esprit ni dans le respect des citoyens. La législation devient une espèce de chaos, où rien ne peut se constituer solidement, parce qu'il s'y trouve toujours des éléments rebelles, pour combattre et désorganiser ce qui s'y produit.

Puis, et c'est encore une calamité pour le pays, comme le plus souvent les partis se balancent et que la majorité dépend de quelques voix, pour arriver à une solution toujours risquée, on est obligé dans les cas importants de fusionner les partis, de les coaliser d'une manière quelconque par l'appât d'un intérêt particulier, ce qui ne peut se faire que par des concessions réciproques : et alors, quand on paraît d'accord sur l'ensemble dans la discussion des articles, chacun, voulant prendre ses garanties, exige qu'on introduise dans un endroit ou dans

un autre quelque disposition pour lui, laquelle est presque toujours en opposition avec l'esprit général du projet. Or, pour peu qu'il y ait trois ou quatre partis dans une Chambre, et c'est un bonheur quand il n'y en a pas davantage, on comprend ce que peut être une loi ainsi faite : une sorte de syncrétisme composé des opinions les plus opposées, un être monstrueux, dont les membres associés forcément se font une guerre intestine, et qui par conséquent n'est pas viable, après avoir été mis si péniblement au monde. Aussi de telles lois ne sont pas applicables, et après un essai malheureux, si elles ne sont pas abolies prochainement par le parti qui gouverne à son tour, elles tombent en désuétude, ou ne marchant qu'à force d'exceptions ou d'expédients, elles restent comme un embarras, comme un obstacle dans les rouages de la machine politique, qu'elles menacent sans cesse de briser ou de détraquer.

Quoi qu'on ait dit et fait de nos jours, il n'y a rien de plus déplorable pour un peuple qu'une assemblée constituante ; car c'est une réunion de philosophes ou d'hommes qui croient l'être, qui s'entendent peu eux-mêmes et qui certainement ne s'entendent point entre eux. Alors la destinée d'une nation, son gouvernement, son

administration, son état et sa fortune, son bonheur ou son malheur, sa gloire ou sa honte, sont remis aux hasards et aux contradictions des systèmes, des spéculations et des utopies.

Or, qu'on me cite un seul philosophe qui ait dit la vérité, et toute la vérité, sur les principes métaphysiques, moraux et politiques, qui doivent servir de bases à l'organisation sociale. Est-ce que dans cette matière si grave, plus encore que dans les autres, ils n'ont pas justifié de tout temps ce mot de Cicéron : Il n'y a point d'absurdité qui n'ait été soutenue par un philosophe ? Si donc vous en mettez plusieurs ensemble pour élaborer une constitution, comment espérer qu'ils s'accordent? Ils ne pourront s'accorder que d'une manière, celle que nous venons de dire tout à l'heure, par des concessions mutuelles, arrachées par des intérêts et non par des convictions; et la force des choses les obligera à produire une œuvre ridicule et impossible, qui répugnera au bon sens et à la conscience des peuples.

Mais alors, dira-t-on, comment faire la constitution d'un peuple ? A cela je réponds : on ne fait pas la constitution d'un peuple; elle se fait toute seule, ou plutôt c'est la Providence qui

se charge de la faire avec l'aide des siècles, et qui l'écrit de son doigt dans l'histoire d'une nation. Ainsi s'est formée la constitution anglaise, et c'est pourquoi elle dure.

Ou si par malheur, après une révolution qui a détruit tous les antécédents, qui a tout ébranlé, déraciné dans un pays, on est obligé de le constituer de nouveau, il faut faire alors comme les anciens, qui avaient plus de bon sens que nous sous ce rapport, il faut en charger un seul homme, qui ait assez d'intelligence et d'autorité pour accomplir cette grande œuvre, et qui devienne en ce moment la personnification du peuple entier; il faut en charger un Lycurgue, un Solon ou un Pythagore; car rien ne demande plus de sagesse, plus de raison, plus de courage qu'une telle entreprise, et les hommes de génie n'y suffisent pas toujours, si les circonstances ne leur viennent en aide. Au reste, c'est toujours là qu'il faut en venir après les révolutions et tous leurs essais de constitutions parlementaires. Les sept ou huit constitutions de la première République ont fini par celle de l'Empire, qui est sortie tout armée du cerveau d'un nouveau Jupiter, et la Constituante de 1848, avec son nouveau produit si laborieusement enfanté et qui n'était

pas plus viable que les autres, s'est évanouie en un jour devant la constitution du nouvel Empire, qui n'est au fond que celle de l'ancien. Par cette voie nous sommes arrivés, sinon à la liberté dont on nous a tant parlé sans jamais nous la faire voir, au moins au bon sens et à l'ordre, à la paix de la vie sociale.

Je dirai donc en un mot, pour terminer ce qui concerne l'éloquence politique : si vous avez à parler sur une affaire où il y ait des principes admis et des antécédents autorisés, étudiez-la soigneusement dans ses rapports avec les uns et les autres pour avoir des bases et des exemples. Puis, scrutez-la dans tous ses éléments actuels, dans toutes ses ramifications et conséquences. Alors vous ferez aisément votre plan, qui sera déterminé par la nature des choses, et quand vous l'aurez bien conçu et médité, vous parlerez facilement, simplement et avec fruit.

Mais s'il vous faut traiter des origines de la société, des droits de l'homme et de ceux des peuples, du droit naturel et du droit social, et autres questions de ce genre, je n'ai qu'un conseil à vous donner : commencez par lire sur ces questions tous les systèmes des philosophes et des jurisconsultes, et après cela vous y

verrez si peu clair et vous aurez tant de peine à vous faire une conviction raisonnable, que, si vous êtes sincère et honnête, c'est-à-dire ne voulant dire et soutenir que ce que vous savez ou croyez, vous renoncerez à la parole et prendrez le parti de vous taire, pour ne pas accroître les ténèbres et augmenter le chaos.

Quant au barreau, si l'on en excepte les mercuriales et les harangues de rentrée, qui sont didactiques ou politiques, et qui appartiennent par conséquent à d'autres genres, les discours ou les plaidoiries soit des avocats, soit du parquet, sont toujours des discours d'affaires, et ainsi le plan en est facile, parce qu'il est naturellement indiqué par les faits et par le développement de la chose en litige. D'ailleurs, en ce genre d'éloquence, on parle toujours les pièces en main, et en vérité, il faut être bien maladroit, ou avoir une bien mauvaise cause à défendre, pour ne pas se tenir aisément dans le courant du sujet, où tout vous ramène et vous guide. C'est le plus facile des discours, parce qu'il exige le moins d'invention, et qu'en comparant même assez superficiellement les faits de la cause avec les articles de la loi, les raisons pour et contre se présentent d'elles-mêmes, suivant le parti qu'on veut prendre, et

il ne s'agit le plus souvent que de les énumérer avec l'explication de chacune.

Cependant, là comme ailleurs, les bons discours sont rares, parce que le talent est rare partout. Seulement il est plus facile d'être convenablement médiocre dans une œuvre de parole, qui comporte beaucoup de détails, qui marche toujours avec les faits, et qui est constamment soutenue par des notes et des pièces à l'appui.

La préparation du plan en ces sortes de compositions coûte donc peu de peine. La nature du sujet en fait à peu près tous les frais, et il reste peu de chose à l'invention et à l'imagination. D'ailleurs, comme nous n'avons jamais plaidé, nous ne pourrions rien dire d'expérience, et les spéculations sont peu utiles en ces sortes de choses.

Le plus difficile pour l'orateur du barreau n'est pas de développer sa matière et de trouver de quoi dire, mais au contraire de la restreindre, de la concentrer et de ne dire que ce qu'il faut. Les avocats sont la plupart du temps prolixes et surabondants, et il faut le dire à leur décharge, ils y sont entraînés par la nature de leur sujet et par la manière inévitable de le traiter. Ayant toujours des faits à exposer, des

textes à commenter et des raisons contradictoires à discuter, ils se perdent facilement en des détails, auxquels ils sont obligés de donner une grande importance, et la discussion plus ou moins subtile des articles de la loi, des faits et des objections mènent bien loin. Il faut un esprit très-net et un talent distingué pour ne pas s'abandonner au flot de cette trop facile éloquence, qui tourne si aisément à la faconde. Ici surtout la mesure et la sobriété sont louables, et il faut s'attacher non pas à dire beaucoup, mais à ne pas dire trop.

CHAPITRE VIII.

DU DISCOURS DANS LA CHAIRE CHRÉTIENNE ET DANS L'ENSEIGNEMENT.

Nous réunissons dans une même considération, pour ce qui concerne la préparation du plan, les discours de la chaire et ceux de l'enseignement. Bien qu'il y ait une différence notable entre ces deux manières de parler, en raison de la situation des orateurs et des sujets qu'ils traitent, différence que nous ferons remarquer en passant, cependant il y a entre elles une grande analogie, surtout en ce qui touche le plan; l'une et l'autre ayant pour fin dernière d'instruire les auditeurs, c'est-à-dire de leur faire comprendre et admettre une vérité, de les en convaincre ou persuader, et de leur montrer les meilleurs moyens de l'appliquer ou de la mettre en pratique.

Cette assimilation, qui peut paraître paradoxale à première vue, est néanmoins fondée en nature, et l'on s'en aperçoit si l'on considère ces

diverses sortes de discours au fond, dans le but qu'ils se proposent, et non pas seulement dans la forme oratoire et dans la lettre.

En effet, que veut le prédicateur avant tout? A quoi doit-il tendre par tous les moyens? Que lui imposent la nature et la gravité de son ministère? C'est évidemment l'instruction religieuse et morale de ceux qui l'écoutent, afin de les porter, par la connaissance et la conviction de la parole divine, à l'observer dans leur conduite, et à en appliquer à leurs actions les préceptes, les conseils et les inspirations. Donc, qu'il expose le dogme, la morale, ou ce qui se rapporte au culte et à la discipline, il prend toujours pour point de départ et pour base une vérité soit dogmatique, soit pratique, qu'il doit expliquer, analyser, développer, confirmer et mettre en lumière. Il faut qu'il fasse de la lumière avec et autour de cette vérité pour qu'elle entre dans l'esprit de l'auditeur, y produise la vue claire, la conviction, excite ou augmente sa foi; puis par cette foi, cette conviction et cette illumination, le porte à s'y attacher à l'embrasser par sa volonté, et à la réaliser dans sa vie.

Quels que soient après cela l'ornementation et la pompe de son style, l'éclat et la variété des

images, le mouvement et le pathétique des phrases, de l'accent et de l'action ; qu'il excite vivement l'imagination, émeuve la sensibilité, remue les passions, et fasse vibrer les cordes du cœur, tout cela est bien, mais comme accessoire, et en tant que ces moyens concourront à la fin dernière, qui est toujours la transmission de la vérité. Toutes ces choses, sans la principale, perdent leur véritable efficacité, ou du moins si elles produisent quelque effet, il ne sera ni profond ni durable, parce qu'il n'y a pas de fond au discours, et que l'orateur qui a beaucoup travaillé au dehors et orné avec soin tout ce qui paraît, n'a rien posé au dedans et n'y laisse rien.

En un mot, il n'y a pas d'idée dans cette parole, il n'y a que des phrases, des images et des mouvements. Je sais bien qu'avec cela on entraîne quelquefois les hommes, on les enflamme momentanément; mais c'est un entraînement aveugle, qui mène souvent à mal, ou au moins à une exagération qui ne se soutient pas. C'est une ardeur passagère qui se refroidit bientôt au milieu des obstacles, et s'éteint aisément dans les embarras qu'elle a suscités par l'imprudence et la précipitation.

L'idée ou l'absence d'idée; instruire sérieu-

sement ou parler seulement à l'imagination; convaincre l'esprit et persuader la volonté, ou entraîner le cœur par les excitations de la sensibilité : voilà ce qui distingue les orateurs sacrés comme tous les autres. Mais pour instruire et convaincre les auditeurs, il faut être instruit et convaincu soi-même; pour faire passer la vérité dans leur esprit, il faut la posséder dans le sien, et cela ne peut se faire pour soi et pour les autres, indépendamment de l'illumination de la foi surnaturelle, qui est le don de Dieu, que par une méditation sérieuse de la parole sainte, et le travail énergique et persévérant de la pensée, appliquée à la vérité qu'on veut exposer, au point de doctrine qu'on doit enseigner.

Il en est de même dans tous les genres d'enseignement scientifique ou littéraire.

Cela est évident pour la philosophie : celui qui l'enseigne a toujours une doctrine à expliquer; qu'il traite des facultés de l'âme, des opérations de la pensée et de ses méthodes; des devoirs et des droits; de la justice, du bien et même du beau; de l'Être, des êtres et de leurs lois; du fini et de l'infini; du contingent et du nécessaire, du relatif et de l'absolu, il a toujours devant lui une idée à exposer, à développer, à

éclaircir, et la connaissance de cette idée qu'il cherche à former dans ses disciples doit servir à les rendre meilleurs en même temps que plus éclairés ; sinon, la philosophie n'est plus digne de son nom ; elle ne serait plus l'amour ni la recherche de la sagesse.

Dans l'enseignement des sciences naturelles, si le professeur se borne à faire des expériences, à décrire des faits et des phénomènes, il pourra sans doute amuser et intéresser ses auditeurs, surtout la jeunesse ; mais alors il n'est qu'un peintre, un expérimentateur ou un empiriste : il fait de la physique amusante, et son cours est une espèce de spectacle ou de séance récréative. Pour être vraiment professeur, il doit instruire, et il n'instruira qu'avec des idées, c'est-à-dire en expliquant les lois qui régissent les faits, et en les rattachant, autant qu'il est possible, à l'ensemble du système admirable de la création. Il doit conduire ses disciples sur les hauteurs qui dominent les faits, dans les profondeurs d'où sortent les phénomènes ; et il n'y aura de la science dans son enseignement, que s'il le réduit à quelques points de doctrine dont l'enchaînement constitue justement la science, dont il est le maître. Il pourra alors les poursuivre dans leurs conséquences, et en con-

firmer la théorie par des applications aux arts mécaniques et industriels, ou à toute autre utilité humaine.

L'enseignement des lettres et des arts est dans la même condition : il doit toujours être dirigé par l'exposition des principes, des règles et des méthodes. Il ne suffit pas de s'extasier sur les grands modèles et de s'enthousiasmer pour les chefs-d'œuvre : c'est quelque chose, sans doute, quand l'enthousiasme est sincère et l'admiration bien sentie ; mais l'enseignement doit être didactique : il faut qu'il apprenne à faire en révélant le secret de la facture ; il doit indiquer les procédés et diriger le travail. Il faut apprendre aux élèves à reconnaître, à goûter ce qui est beau, et à le reproduire ; et pour cela, il faut pouvoir dire en quoi consiste le beau en général et dans chaque art, et comment on parvient à le discerner dans la nature, à le conserver ou l'imaginer dans son esprit en l'idéalisant, et à faire passer l'idéal dans le réel par les ressources de l'art.

Bien qu'ici les faits et les exemples aient plus d'influence, parce que le sentiment et l'imagination ont une plus grande part dans l'œuvre, cependant il faut aussi des idées, surtout pour la littérature, la poésie et les arts

de la parole. Ce qui distingue le plus les artistes et les écoles, c'est justement la prédominance de l'idée ou celle de la forme. Les plus belles formes du monde, sans idée, restent toujours superficielles, froides, mortes. L'idée seule donne la vie à toutes les productions de l'homme, comme les idées divines vivifient les productions de la nature; car partout l'esprit anime et la lettre seule tue. Donc celui qui enseigne la littérature et les arts doit avoir une doctrine, une certaine science de son art, dont il expose les principes, les règles et les procédés, en les appliquant à la pratique et les justifiant par des exemples.

Nous passerions en revue toutes les espèces d'enseignement l'une après l'autre, que nous trouverions partout la même fin et les mêmes conditions que dans le discours de la chaire ou de l'enseignement religieux, à savoir: exposition claire d'une vérité pour instruire l'auditeur, le convaincre et le porter à agir d'après sa conviction.

Voyons donc maintenant, d'une manière générale, comment il faut s'y prendre pour préparer le plan d'un discours, et faire ce que nous venons de dire, soit comme prédicateur, soit comme professeur. Ici, nous parlerons d'expé-

rience, et c'est ce qui nous donne quelque confiance, parce que nous allons exposer simplement ce que nous avons fait pendant près de quarante ans dans l'enseignement de la philosophie, et ce que nous faisons encore et désirons faire, tant qu'il nous restera un peu d'ardeur et de force, dans la chaire catholique.

CHAPITRE IX.

DÉTERMINATION DU SUJET ET CONCEPTION DE L'IDÉE DU DISCOURS.

Celui qui veut parler en public doit, avant tout, voir nettement sur quoi il doit parler, et bien concevoir ce qu'il doit dire. La détermination précise du sujet et l'idée du discours : tels sont les deux premiers moments de la préparation.

Il n'est pas si facile qu'on le croit de savoir sur quoi l'on doit parler ; au moins, beaucoup d'orateurs semblent l'ignorer ou l'oublier dans le courant de leur discours ; car il leur arrive parfois de parler de toutes choses, excepté de celles qui se rapporteraient le mieux à la circonstance.

Cette détermination exacte du sujet est encore plus nécessaire quand on improvise ; car là il y a beaucoup plus de chances de divaguer. La parole n'étant point maintenue par la mémoire ni par des notes, l'esprit est plus exposé aux influences du moment, et il ne faut que le

manque ou l'inexactitude d'un mot, l'entraînement d'une pensée étrangère, une distraction, pour le faire dévier de son sujet, et se jeter dans un chemin de traverse qui l'éloigne du but. Ajoutez à cela la nécessité de continuer, quand une fois on a commencé à parler, parce qu'on ne peut s'arrêter sans embarras ni reculer sans honte.

Donc, pour mener et maintenir ferme la marche du discours, il faut bien savoir d'où l'on part et où il faut aller, et ne jamais perdre de vue le point de départ ni le terme. Mais pour cela on doit avoir mesuré la voie d'avance, et planté les jalons principaux. Autrement, on risque de s'égarer en chemin, et alors, ou l'on n'arrive pas, même après beaucoup de fatigues, ce qui produit des discours interminables qui ne mènent à rien; ou, si l'on arrive enfin au terme, c'est après une infinité de détours et de circuits qui ont lassé l'auditeur autant que l'orateur, sans fruit ni plaisir pour personne.

La détermination du sujet ne doit pas seulement fixer le point sur lequel on doit parler, mais encore le rayonnement de ce point, et la circonférence qu'il produira. Le cercle, évidemment, peut s'étendre plus ou moins loin; et comme tout se tient dans le monde des idées

encore plus que dans le monde des corps, et qu'en définitive tout est dans tout, on peut parler de tout à propos de chaque chose, et c'est ce qui arrive trop souvent à ceux qui improvisent.

Alors le discours mène l'esprit et non l'esprit le discours. C'est une barque qui s'en va à la dérive faute d'être gouvernée, et celui qui est dedans, incapable de la conduire, s'abandonne au courant du fleuve, au risque de chavirer contre le premier écueil, et ne sachant pas où il abordera.

Il est donc sage de ne pas commencer à parler sans avoir, au moins par une vue rapide d'ensemble, si l'on n'a pas le temps de préparer un plan, arrêté la ligne principale du discours et ébauché dans son esprit une esquisse qui en fixe les traits les plus saillants. Ici, les préceptes ne servent pas à grand'chose : il faut du bon sens, du tact et une intelligence nette et vive, afin de saisir justement le point en question et s'y tenir, et pour cela rien n'est plus utile que de le formuler aussitôt par un mot, par une proposition, qui réduisent le sujet à son expression la plus simple et en déterminent les proportions.

Une question bien posée est à demi résolue.

De même un sujet bien arrêté se laisse traiter plus aisément et facilite singulièrement le discours. Du reste, la position, les circonstances, la nature du sujet, y font beaucoup. Il y a des cas où le sujet se détermine tout seul par la nécessité de la situation et la force des choses. Cela devient plus embarrassant quand l'orateur en reste le maître, comme dans l'enseignement, où il peut distribuer sa matière à son gré et faire la part de chaque leçon. Dans tous les cas, et de quelque manière qu'il s'y prenne, il faut que chaque discours ait son unité et constitue un ensemble, afin que l'auditeur embrasse dans son entendement ce qui lui a été dit, le conçoive à sa manière et puisse le reproduire au besoin.

Mais la vue générale du sujet et la formule qui le précise ne suffisent pas; il faut encore en avoir l'*idée*, l'idée vivante, l'idée mère, qui est la source de la vie du discours, et sans laquelle la parole ne sera qu'une lettre morte.

Qu'est-ce que cette idée mère, et comment l'obtenir?

Dans le monde physique tout ce qui a vie sort d'un germe, et ce germe contenu préalablement dans une autre existence déjà vivante

y prend vie lui-même, et pour son compte, par la fécondation. Fécondé, il sort de son centre; *punctum saliens*, il rayonne et tend à se développer en raison de la vie primordiale qu'il porte en lui et de la nourriture qu'il reçoit, et par son évolution graduelle, il forme son organisme et constitue son existence, son individualité, son corps.

Il en va de même dans le monde intellectuel et pour tout ce qui se produit dans notre esprit, et par notre esprit au dehors de lui par le langage et le discours. Il y a dans notre entendement des germes d'existences intelligibles, et quand ils sont excités par l'esprit qui leur est analogue, ils prennent vie, se développent, s'organisent d'abord au sein même de l'entendement, qui en est la matrice, et ensuite passant dans le monde extérieur par la parole qui leur donne un corps, ils s'y incarnent pour ainsi dire, et forment aussi des productions vivantes, et qui ont plus ou moins de vie en raison du germe fécondé, de l'entendement qui l'enfante, et de l'esprit qui le vivifie.

A tout discours, s'il est vivant, il y a une idée mère ou un germe fécond, et toutes les parties du discours sont comme les organes principaux et les membres d'un corps animé. Les proposi-

tions, les phrases et les mots ressemblent à ces organes secondaires qui lient les principaux, comme les nerfs, les muscles, les vaisseaux, les membranes et la peau, et les attachant l'un à l'autre, les rendent solidaires pour la vie et pour la mort. Puis au milieu de cette masse animée et organisée, il y a l'esprit de vie, qui est dans le sang, qui se répand partout avec le sang, depuis le cœur, centre de la vie, jusqu'à l'épiderme. Ainsi dans l'éloquence, il y a l'esprit de la parole, l'âme de l'orateur inspirée par le sujet, son intelligence éclairée par la lumière spirituelle, qui circule à travers tout le corps du discours et y verse la clarté, la chaleur et la vie. Un discours sans une idée mère est un ruisseau sans source, une plante sans racine, un corps sans âme ; ce sont des phrases vides, des sons qui frappent l'air, une cymbale retentissante.

Toutefois, qu'on ne s'y trompe pas, si nous disons qu'il faut au discours une *idée mère*, nous ne prétendons point que cette idée soit une idée nouvelle, qui n'ait encore été conçue ni développée par personne. S'il en était ainsi, il n'y aurait plus d'orateur possible, puisque déjà du temps de Salomon il n'y avait plus rien de nouveau sous le soleil, et que le cycle du temps

ramène toujours les mêmes choses sous d'autres formes.

Il n'est donc pas probable qu'il y ait, de nos jours, beaucoup plus d'idées vraiment nouvelles qu'à l'époque du roi d'Israël ; mais les idées, comme toutes les existences de ce monde, se renouvellent en chaque siècle et pour chaque génération. Elles se reproduisent sous des formes diverses, et avec les modifications des circonstances ; *non nova, sed nove*, dit saint Vincent de Lérins. Les mêmes choses se manifestent différemment, et par là elles s'approprient aux besoins des hommes, qui varient avec les temps et les lieux.

C'est pourquoi l'orateur peut et même doit dire des choses anciennes, quant au fond ; mais il les dira d'une autre manière, qui réponde aux dispositions des hommes de son époque, et il y ajoutera l'originalité de sa conception propre et de son expression.

Pour cela il faut que, dans toute la rigueur du mot, il *conçoive* bien son sujet, pour en avoir l'*idée ;* il faut que cette idée naisse en lui, s'y développe et s'y organise d'une manière vivante ; et comme il n'y a pas de conception sans fécondation, il faut que cette fécondation spirituelle lui vienne du dehors,

soit spontanément ou au moins d'une manière invisible, comme dans les inspirations et les illuminations du génie; soit, ce qui arrive le plus souvent, par la considération attentive de son sujet, ou par la méditation des pensées d'autrui.

Dans tous les cas, quel que soit le mode de la fécondation de l'entendement, et par quelque côté que la lumière lui arrive, — et la lumière est la vie de l'esprit, — il faut absolument qu'il conçoive l'idée de ce qu'il dira, s'il doit dire quelque chose qui ait de la vitalité, et qui soit, non pas nouveau, mais original, c'est-à-dire engendré, né dans son esprit et qui en porte le caractère. Alors ses pensées lui seront propres, en vertu de leur production, et bien qu'elles ressemblent à d'autres; comme les enfants appartiennent à leur mère, quoiqu'ils soient semblables à tous les membres de l'humanité. Mais ils possèdent chacun, par leur individualité même, quelque chose de nouveau pour la famille et la génération où ils vont vivre. C'est tout ce que nous voulons dire, quand nous exigeons de celui qui doit parler en public qu'il ait au moins une idée à exposer, une idée, fruit des entrailles de son esprit, et qu'il produise vivante dans le monde intellec-

tuel par la parole, comme dans l'ordre physique une mère met son enfant au monde. Cela signifie tout simplement, et dans le langage du sens commun, que orateur doit avoir bien conçu ce qu'il veut dire.

CHAPITRE X.

CONCEPTION DU SUJET. — MÉTHODE DIRECTE.

Comment arriver à bien concevoir son sujet?

Il y a deux voies ou méthodes; l'une directe, qui est toujours la meilleure quand on peut la prendre; l'autre indirecte, plus longue et moins sûre, mais aussi plus accessible aux novices, plus à la portée des esprits ordinaires, et qui sert à les former. On peut aussi se servir des deux, soit en revenant par la seconde, quand on a déjà suivi la première, soit en commençant par la plus facile, pour parvenir à la plus ardue.

La voie principale, ou la méthode par excellence, consiste à se mettre directement en rapport avec l'objet dont on doit parler, de manière à le considérer face à face et à le pénétrer du regard le plus vif de l'esprit, en même temps que l'esprit est pénétré lui-même de la lumière, que l'objet rayonne ou réfléchit.

Dans ce croisement de rayons et par leur pé-

nétration réciproque, se forme dans l'entendement une conception (un concept) représentant l'objet qui l'engendre, et qui tient de l'entendement où elle s'opère et qui la porte.

Dans ce cas, il y a fécondation de l'esprit ou du sujet par l'objet, et le produit est l'*idée* de l'objet, engendrée et vivifiée dans l'entendement par sa vertu. Cette idée est toujours en raison des deux facteurs qui concourent à la former, de leur rapport, et de la manière dont leur pénétration s'opère.

Si l'esprit est simple, droit, pur, avide de connaître et cherchant la vérité avec ardeur; quand il se met en aspect avec l'objet directement, pleinement, le regarde avec amour, en même temps qu'il s'expose et s'ouvre à sa lumière, avec le désir d'en être pénétré et de le pénétrer, de s'y unir de toutes ses forces et par toute sa capacité; si, en outre, il a assez d'énergie et de constance pour se tenir dans cet aspect sans distraction, et que, recueillant toutes ses facultés, ralliant tous ses rayons et les faisant converger vers ce point unique, il s'absorbe tout entier dans cette union qui le féconde, alors la conception spirituelle s'accomplit régulièrement, avec plénitude. La vie de l'objet passe dans le sujet avec sa lumière, et

du germe intellectuel vivifié sort l'idée, d'abord faible et obscure, comme tout ce qui vient de naître, mais se développant plus tard par le travail de l'esprit et par la nourriture. Elle s'organisera peu à peu, s'étendra, se complétera, et quand elle sera assez fortement constituée pour sortir de l'entendement, elle demandera à naître par la parole, pour y déployer à la lumière de ce monde les trésors de vérité et de vie qu'elle porte en elle.

Mais si l'objet n'est considéré par l'esprit que latéralement, obliquement, sous un aspect accidentel ou restreint, l'union n'étant point pleine et profonde, il en résultera une conception analogue au rapport qui la produit, et par conséquent une idée de l'objet qui pourra avoir encore de la vérité, de la vitalité, mais qui ne le représentera que par un côté, partiellement, et ainsi donnera lieu à une connaissance étroite et insuffisante.

On voit qu'il en est dans le monde intellectuel comme dans le monde physique. La connaissance se constitue par les mêmes lois que l'existence, et la connaissance des choses métaphysiques se forme comme celle des objets sensibles, bien que les unes et les autres diffèrent essentiellement par leur nature et par leurs

formes. Les lois de la transmission de la vie sont aussi celles de la pensée, qui conçoit et engendre à sa manière ; et cela est ainsi, parce qu'elles sont l'application à la production de tous les êtres vivants de l'éternelle loi de la génération divine, par laquelle l'Être des êtres, Principe de la vie, qui est la vie même, engendre en lui son image ou son verbe, par la connaissance qu'il a éternellement de lui-même, et par l'amour de sa propre perfection, qu'il contemple.

Ainsi de l'esprit humain, qui est fait à l'image de Dieu, et qui en produit la ressemblance dans toutes ses opérations. Sa connaissance est aussi une espèce de génération. Il ne connaît les choses sensibles que par les images qu'elles produisent dans son entendement, et il faut, pour que cette image se forme, que l'entendement soit pénétré par les impressions des objets à travers les sens et leurs organes. De là les *espèces* (*species*), les *images*, les *idées*, ou pour parler plus philosophiquement les *concepts* ou conceptions des choses extérieures, qui non-seulement sont les premiers matériaux de la connaissance, mais encore les principes plus ou moins féconds de la science de la nature, en raison de la manière dont elles ont été faites

dans l'esprit. C'est ce qui explique en partie la puissance des premières impressions, la vertu du premier aspect ou de la conjonction primitive du sujet avec l'objet.

Cependant il existe des choses intelligibles, spirituelles, comme il y a des objets sensibles, matériels. Nous vivons par notre esprit et le commerce de notre esprit avec celui de nos semblables dans un monde moral, qui se réalise et se perpétue par le langage et dans la langue, comme les existences physiques se fixent au sol et s'y développent. La langue parlée par une société humaine, et qui devient le dépôt, le magasin des pensées, des idées et de la science de cette société et de ceux qui la composent, forme un véritable monde des esprits, une sphère d'existences intellectuelles, qui a sa vie, sa lumière et ses lois.

Or, c'est avec ces existences subtiles, aériennes pour ainsi dire, et qui sont comme condensées dans les mots, ainsi que la vapeur de l'atmosphère dans les nuages, c'est avec ces choses métaphysiques que notre esprit doit souvent entrer en rapport, pour en être fécondé, sans autre intermédiaire que les signes qui les expriment, et afin d'en concevoir l'idée, que la science doit développer par l'analyse, et que le

professeur exposera par le discours, pour en démontrer la vérité à ceux qui l'ignorent. On comprend combien il est difficile d'entrer en commerce par la vue de l'esprit avec des choses si délicates, si fugitives, et qu'on ne peut saisir que par l'enveloppe nuageuse, et toujours plus ou moins changeante, des expressions de nos langues; on comprend qu'il est plus difficile encore de persister longtemps dans cette contemplation, et que l'intelligence est bientôt fatiguée de s'unir à des objets si peu saisissables et qui lui échappent par tous les côtés. Il n'y a véritablement que les esprits d'élite qui savent regarder les choses intelligibles directement, fixement et avec persévérance. C'est pourquoi elles ont plus de fécondité, parce que, entrant avec les objets de la pensée dans un rapport intime, dans une pénétration profonde, elles reçoivent la vie des choses avec le rayonnement de leur lumière.

Ce sont aussi les esprits de cette trempe qui conçoivent des idées et pensent pour le reste des hommes, dont ils sont les flambeaux et les guides dans le monde intellectuel; et parce que leur parole, qui manifeste leurs conceptions et leurs pensées, s'emploie dans l'enseignement à reproduire, c'est-à-dire à engendrer dans l'en-

tendement de leurs semblables les idées que la lumière des choses a produites en eux, on les appelle des *hommes de génie,* c'est-à-dire *générateurs* par l'intelligence, ou transmetteurs par la parole de la lumière et de la vie de l'esprit.

Cette considération nous amène à la seconde voie ou méthode, par laquelle les esprits plus faibles, ou ceux qui ont du talent sans avoir du génie, peuvent parvenir aussi à concevoir en eux l'*idée* du sujet, sur lequel ils doivent parler.

CHAPITRE XI.

CONCEPTION DU SUJET. — MÉTHODE INDIRECTE.

Ceux qui sont appelés à traiter un sujet qui ne l'a point encore été, sont obligés de tirer tout ce qu'ils diront de la considération du sujet et de leur propre fonds. Alors, suivant leur génie et leur pénétration, et en raison de la manière dont ils se mettent en rapport avec les choses, leur discours aura plus ou moins de vérité, d'exactitude et de profondeur. Ils auront nécessairement de l'originalité, puisqu'ils arrivent les premiers, et en général, la première vue qui n'est influencée par aucun préjugé, par aucune prévention, mais qui résulte de l'impression naturelle de l'objet sur l'âme, produit des idées nettes et profondes, qui restent dans le domaine de la science ou de l'art comme un fonds commun, comme une sorte de patrimoine pour ceux qui viendront après. Plus tard, quand la voie est

frayée et que beaucoup l'ont parcourue, en laissant des traces sur leurs pas, quand on a écrit ou parlé sur un sujet en divers temps et chez plusieurs peuples, il est difficile d'être original, dans le sens strict, en cette matière, c'est-à-dire d'avoir des pensées nouvelles, et que personne n'ait mises au jour. Mais on peut, et même on doit avoir cette autre espèce d'originalité, qui consiste à n'émettre que des idées, qu'on a faites siennes par une conception propre, et qu'on anime ainsi de la vie de son esprit. Cela s'appelle *prendre son bien où on le trouve*, et Molière, imitant Plaute et Térence, La Fontaine, empruntant à Ésope et à Phèdre, ne s'en faisaient pas faute. Cette condition est indispensable pour donner de la vie au discours, et c'est ce qui distingue essentiellement l'orateur, qui tire de son fonds même en empruntant, de l'acteur ou du lecteur qui récite seulement ou déclame les productions des autres.

Le problème dans ce cas est donc celui-ci :

Quand on doit parler sur un sujet déjà traité par plusieurs auteurs, recueillir avec soin leurs pensées les plus vraies et les plus saillantes, les analyser et les trier avec discernement ou par une critique pénétrante : puis les fondre

dans son propre moule par une puissante synthèse, qui, excluant tout ce qui est hétérogène, rassemble et compacte ce qui est homogène ou assimilable, et en forme, en pétrisse, pour ainsi dire, une idée complexe, laquelle prendra de la consistance, de l'unité et de la couleur dans l'entendement et par le feu du travail de l'esprit.

Si l'on peut comparer les choses spirituelles aux choses matérielles, et on le peut toujours, puisqu'elles sont régies par les mêmes lois, et de là leur analogie, nous dirons qu'il en va en quelque sorte de la formation de l'idée par cette voie comme de la confection des produits de l'art céramique, composés d'éléments divers, terres, sels, métaux, alcalis, acides et autres, lesquels, convenablement séparés, triés, purifiés, sont d'abord amalgamés dans une même composition, puis pétris, façonnés, moulés ou tournés et enfin soumis à l'action du feu, qui les consomme dans l'unité, et donne à l'ensemble de la solidité et de l'éclat.

Ainsi l'orateur, qui parle après beaucoup d'autres et qui doit traiter le même sujet, doit d'abord tâcher de connaître tout ce qui a été écrit sur ce sujet, pour en extraire les pensées qui peuvent lui servir ; puis il doit rassembler

et fondre dans sa propre pensée les lumières émises par d'autres esprits, et rallier, concentrer dans un même point les rayons de ces foyers divers.

Il ne peut pas ne pas faire ce travail, s'il veut traiter son sujet avec plénitude et profondeur ; en un mot, s'il prend au sérieux sa tâche, qui est de chercher la vérité et de la manifester. Comme tout véritable artiste, il a le pressentiment de l'idéal, et il est toujours poussé par l'instinct divin de son intelligence à y élever ses conceptions et ses pensées, pour produire en lui, et ensuite hors de lui par le discours ou tout autre moyen d'expression, quelque chose qui s'en rapproche indéfiniment, sans jamais y atteindre. Car les *idées* proprement dites étant les conceptions mêmes de Dieu, les exemplaires éternels sur lesquels les choses créées ont été formées avec toutes leurs puissances, leur actualité et leur perfectionnement possibles, l'esprit humain, fait à l'image du Créateur, mais toujours borné, quelles que soient sa force et sa lumière, ne peut jamais que les entrevoir ou les contempler ici-bas d'une manière limitée, et sera toujours incapable de les concevoir et de les reproduire dans leur immensité, dans leur infinité.

Cependant ici il faut prendre garde de ne pas se laisser entraîner par des considérations trop hautes et dans un champ trop vaste : tout tient à tout, et dans les idées divines plus qu'ailleurs, puisque c'est le règne de la souveraine unité, de l'universalité. Le philosophe, qui médite et qui écrit, peut s'envoler sur les ailes de la contemplation ; et son essor ne sera jamais trop haut ni trop énergique, si son intelligence est éclairée de la vraie lumière et dirigée dans une bonne voie ; mais l'orateur a devant lui un public qui ordinairement n'est pas à son niveau et qu'il faut prendre à son degré. Puis il parle dans une circonstance donnée, et pour produire un effet du moment, parvenir à une certaine fin. Le sujet se trouve donc restreint par ces conditions, et la manière de le traiter doit s'y subordonner ; le discours doit s'y accommoder. Il ne s'agit pas pour l'orateur de dire tout ce qu'on pourrait dire, mais seulement ce qui est nécessaire ou utile dans le cas présent, pour éclairer son auditoire et le persuader. Il doit donc circonscrire sa matière pour la mieux ordonner à la fin qu'il se propose, et sa parole doit avoir l'étendue, l'élévation et la discrétion convenables à la circonstance.

C'est dans cette vue que l'orateur doit pré-

parer ses matériaux et faire, pour ainsi dire, les provisions de son discours.

Il doit d'abord, avons-nous dit, recueillir les éléments qui entreront dans sa composition. Il fera donc comme l'abeille, qui butine sur les fleurs, et il fera vraiment comme elle ; car, par un admirable instinct qui la conduit sûrement, elle ne prend dans le calice des fleurs que ce qui lui sert à former la cire et le miel, les parties les plus aromatiques et les plus onctueuses. Mais, remarquez-le bien, elle se nourrit d'abord elle-même de ces extraits ; elle les digère , les transforme, et ne les fait cire et miel que par une opération d'intus-susception et d'assimilation.

Ainsi doit faire l'orateur. Il a devant lui le champ de la science et de la littérature, champ rempli de fleurs et de fruits de toute espèce, de toute couleur, de toute saveur. Il butinera aussi dans ce champ, mais avec discernement, et, choisissant ce qui convient à son œuvre, il en extraira, par une lecture réfléchie et par le goût de son esprit, préoccupé de son sujet et qui saisit rapidement ce qui s'y rapporte, tout ce qui peut servir à le nourrir, à le remplir et même à le parfumer ; en un mot, les éléments substantiels et aroma-

tiques de son miel, ou de son idée, mais toujours à la condition d'ingérer et de digérer comme l'abeille, pour qu'il y ait transformation et appropriation, et par conséquent une production vivante.

Voici comment il pourra s'y prendre, ou du moins voici comment nous avons opéré nous-même en pareilles circonstances, et avec profit. Qu'on nous pardonne ces détails d'intérieur, ou du ménage oratoire; nous les croyons plus utiles pour apprendre à faire que l'enseignement didactique : ce sont les procédés du métier et les secrets de l'atelier. D'ailleurs, nous n'écrivons pas pour les maîtres, mais pour les novices; et ceux-là seront plus aidés par des conseils pratiques et des résultats d'expérience, que par des règles générales et des spéculations.

Avant tout, il faut déterminer bien nettement sur quoi on veut parler. Beaucoup d'orateurs restent trop dans le vague à cet égard; et c'est un vice originel qui se fera sentir dans tout leur travail, et plus tard dans leur auditoire. Rien n'est pire que le vague dans le discours : il produit l'obscurité, la diffusion, la fadeur et l'ennui. L'auditeur ne s'attache point à un homme qui lui parle sans savoir ce qu'il veut dire, et

qui, se proposant de le conduire, semble ignorer où il doit aller.

Le sujet du discours une fois bien arrêté, le point à traiter bien fixé, on sait où demander du secours. On s'informe des auteurs les plus distingués qui ont écrit sur ce point; on rassemble leurs ouvrages et l'on se met à les lire avec attention, en s'arrêtant surtout aux chapitres et aux passages qui concernent spécialement la matière.

Lisez toujours la plume ou le crayon à la main. Marquez les endroits qui vous frappent le plus, ceux où vous apercevez le germe d'une idée ou quelque chose qui vous soit nouveau; puis, quand vous avez achevé de lire, prenez une note, mais une note substantielle, qui ne soit pas une simple transcription ou un extrait, une note qui enlève du livre la pensée que vous avez comprise, et que déjà vous vous êtes assimilée.

Surtout que ces notes soient courtes et claires; mettez-les à la suite les unes des autres, en sorte que vous puissiez plus tard les parcourir rapidement d'une seule vue.

Défiez-vous des lectures prolongées, d'où vous n'extrayez rien. Notre esprit est naturellement si paresseux, le travail de la pensée lui

est si pénible, qu'il se laisse volontiers aller au plaisir de lire les pensées des autres, pour n'avoir pas la peine d'en former lui-même, et alors le temps se passe en des lectures interminables, dont la recherche des matériaux est le prétexte, et qui n'aboutissent à rien. L'esprit s'affadit et s'encombre ; il est comme surchargé par une nourriture indigeste, qui ne lui donne ni force ni lumière.

Ne quittez pas un livre sans lui avoir enlevé tout ce qui se rapporte le plus prochainement à votre sujet. Alors seulement, passez à un autre et écrémez-le, si je puis m'exprimer ainsi, de la même manière.

Répétez ce travail sur plusieurs, jusqu'à ce que vous vous aperceviez que les mêmes choses reviennent, ou à peu près, et qu'il n'y a plus rien à gagner dans le butinage, ou bien si vous sentez que votre entendement est suffisamment garni, et que votre esprit a besoin de digérer la nourriture qu'il a reçue.

Reposez-vous quelque temps, pour que la digestion intellectuelle se fasse. Puis, quand ces aliments divers commenceront à se transformer, à se pénétrer, viendra le travail sécrétoire, qui extraira de la masse alimentaire des sucs différents, les distribuera dans toutes les

parties, et contribuera à former l'unité de la vie par la diversité de ses produits.

Il en est de l'esprit comme du corps : après la nourriture et le repos, il a besoin d'agir et de transmettre. Quand il a réparé ses forces, il faut qu'il les exerce ; quand il a reçu, il faut qu'il donne ; après s'être concentré, il a besoin de se dilater ; il faut qu'il rende ce qu'il a absorbé, et la plénitude contenue lui est aussi douloureuse que le vide. Ce sont les deux mouvements de la vie, l'attraction et l'expansion.

Aussitôt que cette plénitude se fait sentir, le moment d'agir ou de penser par vous-même est arrivé.

On reprend ses notes et on les relit avec soin en face du sujet à traiter. On barre celles qui s'en éloignent trop ou qui ne semblent pas assez substantielles, et, par cette élimination, on concentre peu à peu, on presse les pensées qui ont le plus d'analogie entre elles. On les travaille plus ou moins longtemps dans son entendement, comme dans un creuset, par le feu intérieur de la réflexion, et le plus souvent elles finissent par s'amalgamer, par se fondre, au point de former une masse homogène qui se réduit par le martellement persévérant de la

pensée, comme les molécules des métaux en fusion, en une unité dense et solide.

Dès qu'on acquiert la conscience de cette unité, on entrevoit l'idée essentielle de la composition, et en elle les idées principales qui en feront la division et qui apparaissent déjà comme les premiers linéaments de l'organisation du discours.

Dans ce cas, l'idée se forme par une synthèse, ou par une sorte de coagulation spirituelle qui a de la vie, parce qu'il y a eu réellement une pénétration de pensées diverses dans un même esprit, qui ne les a assimilées entre elles qu'en se les assimilant d'abord à lui-même. Elles prennent la vie dans sa propre vie qui les unifie, et, bien qu'en cette circonstance l'idée soit composée d'éléments multiples, cependant, comme ces éléments ont été transformés en sa pensée, ils s'y harmonient et constituent un produit nouveau qui reçoit de l'entendement, où il se forme, quelque chose de propre et d'original.

Cependant, quelquefois les choses se passent autrement, et cela arrive surtout dans les esprits les plus actifs et les plus féconds. La lecture des pensées des autres, et la méditation qu'elle excite, devient en eux, non plus la cause effi-

ciente mais seulement la cause occasionnelle de l'idée cherchée, laquelle naît par une illumination soudaine, au milieu du travail de leur pensée sur les idées d'autrui; comme l'étincelle jaillit du caillou frappé par le fer.

C'est une voie mixte entre la méthode directe, qui est celle de la nature, et la méthode indirecte, que nous venons de décrire. Elle tient de la première, parce qu'il y a en elle une sorte de génération de l'idée, qui se produit instantanément; mais c'est une génération moins vivante, et pour ainsi dire de seconde main; car elle n'est pas formée dans l'esprit par l'action de la chose elle-même, mais par son image ou son reflet dans une expression humaine. Elle tient de la seconde, parce que la naissance de l'idée est provoquée par la lecture et la réflexion.

L'idée qui en sort, toujours inférieure à celle engendrée par l'objet même, est plus naturelle et ainsi plus vivante que l'idée produite par la synthèse. Elle est plus simple, plus une et plus originale ; elle est plus intime à l'esprit, qui l'a conçue d'un seul coup et dont elle sort pleine de vie, comme Minerve, dit la fable, sortit tout armée du cerveau de Jupiter, fendu par la hache de Vulcain. Ainsi de l'entende-

ment de l'orateur, ouvert soudainement par une pensée qui le frappe, et d'où sort tout organisée l'idée de son sujet, qui devient la Minerve ou la sagesse de son discours. Dans ce cas, le plan de sa composition se fait de lui-même. L'idée mère domine tout aussitôt; elle prend sa place par droit de naissance, et toutes les autres viennent se grouper autour d'elle et s'y subordonner naturellement, pour coopérer à sa manifestation et à sa gloire, comme les abeilles se rangent autour de leur reine, afin de travailler sous sa direction à l'œuvre commune, ou, comme dans les révolutions et les crises qui doivent les terminer, les peuples se rallient instinctivement à l'homme providentiel, suscité par Dieu, pour rétablir l'ordre, la justice et la paix.

CHAPITRE XII.

INCUBATION ET ORGANOGÉNÉSIE DE L'IDÉE.

L'idée est formée, soit par la fécondation de l'entendement par l'objet qui y engendre son image et y dépose sa vie, soit par la synthèse d'éléments divers, transformés et unifiés par l'intus-susception et la réflexion de l'esprit, soit enfin par le procédé mixte, qui tient de l'une et de l'autre, et que nous avons décrit tout à l'heure.

Cependant, dans ces trois cas, au premier moment de la conception, il n'y a encore qu'un produit informe, vague, qui nage, pour ainsi dire, dans les eaux de l'entendement, et sur lequel plane l'esprit de vie qui vient de l'animer, mais qui doit encore le développer, l'organiser, le constituer en existence déterminée, et lui donner une individualité par la parole et dans le discours.

C'est le germe fécondé dans le sein maternel, mais qui ne peut encore en sortir sans danger, parce qu'il n'est pas constitué assez fortement pour prendre place et vivre dans le monde où il doit s'établir. Il y a donc une époque d'incubation et d'organogénésie indispensable, sous peine d'avortement et de perte de la vie.

Ainsi de l'orateur, qui a conçu son idée et qui la porte dans les entrailles de son entendement. Il ne doit point la mettre au jour avant qu'elle n'y puisse paraître avec les conditions de la viabilité, c'est-à-dire avant d'être organisée dans toutes ses parties, pour fonctionner convenablement dans le monde où elle va descendre ; sinon, il y aura un discours avorté et une parole sans vie.

Quelquefois, l'idée conçue se développe et se forme rapidement, et alors le plan du discours se fait soudainement, et on le jette sur le papier, tout chaud pour ainsi dire de l'ardeur de la conception qui vient de s'opérer, comme le métal en fusion est versé dans le moule et en remplit d'un jet tous les linéaments. C'est le cas le plus favorable à l'éloquence, si toutefois l'idée a été bien conçue, et si elle est pleine de lumière.

Mais, en général, il ne faut point se hâter de

faire son plan. Dans la nature, la vie a toujours besoin d'un temps marqué pour s'organiser, et il n'y a que les êtres éphémères qui se forment vite, parce qu'ils passent vite. Tout ce qui doit durer s'accroît lentement, et la solidité et la force des existences est en raison directe de la longueur de l'accroissement et de la maturation du produit.

Quand donc vous avez conçu une idée, à moins qu'elle ne vous soit parfaitement claire tout d'abord, ne vous pressez pas de la jeter en moule. Portez-la quelque temps dans votre esprit, comme la mère porte son fruit, et dans cette période de gestation, par cela même que le germe vit dans votre entendement et de sa vie, il tendra de lui-même à se développer et à se compléter. Par l'incubation spirituelle de la méditation, il passera de l'état d'œuf à celui d'embryon et de fœtus, et quand il sera mûr pour paraître au jour, il fera effort pour rompre les entraves de sa prison et descendre dans la région de la lumière : ce sera le moment d'écrire.

On ne peut pas plus expliquer à fond l'organogénésie des idées que celle des corps. Le travail de la nature est mystérieux d'un côté comme de l'autre ; seulement, comme dans la

sphère intellectuelle, et pour la production des pensées, la liberté et la conscience interviennent, nous y voyons un peu plus clair, et notre activité y prend plus de part.

L'entendement, en effet, est une matrice spirituelle, qui se sent, se connaît, et connaît jusqu'à un certain point tout ce qui se passe en elle. Nous ne pouvons pas concevoir une idée sans en avoir la conscience ; car le propre d'une conception spirituelle est de former en nous une connaissance ; et ainsi nous ne sommes point livrés, sous ce rapport, comme dans la conception physique, à l'action des forces aveugles de la nature.

La mère des Machabées disait à ses enfants : Je ne sais pas comment vous avez été formés dans mon sein, ni comment la vie que vous avez reçue s'y est coagulée. L'entendement, qui est la mère de ses idées, puisqu'elles y sont engendrées et y vivent, a le privilége, non-seulement de sentir, mais de voir cette formation ; car sans cela il ne serait point l'entendement. Il assiste au développement de ses idées et il y coopère d'une manière active et intelligente, par les opérations de la pensée, par la réflexion, par la méditation, par le travail de l'esprit. C'est la différence de la

nature physique et de la nature morale, de la vie du corps et de celle de l'âme, de l'activité de la matière animée et de celle de l'intelligence.

La pensée s'applique à la considération fréquente de l'idée conçue, elle la tourne et la retourne dans tous les sens, la regarde sous toutes les faces, la place dans toutes sortes de rapports; puis, elle la pénètre de sa lumière, scrute son fond et l'examine successivement dans ses parties principales, qui commencent à saillir, à se distinguer, à se déterminer, ainsi qu'on voit dans l'embryon les premiers rudiments du cœur et de la tête, puis des autres organes apparaître l'un après l'autre comme des points vitaux, ou comme des linéaments confus d'abord et qui se dessinent peu à peu.

De même l'idée, dans les moments successifs de sa formation, apparaît chaque jour plus développée à l'esprit qui la porte, et qui s'assure de ses progrès par une méditation persévérante.

Il y a souvent de bonnes idées qui meurent dans l'entendement des hommes, comme des enfants dans le sein de leur mère, soit par le manque de nourriture, soit à cause de la faiblesse de l'esprit, qui, par légèreté, paresse ou

entraînement, ne réagit pas assez par la réflexion sur ce qu'il a conçu. On remarque même que ceux qui conçoivent le plus vite et le plus facilement, enfantent en général par la pensée et la parole des produits faibles et peu durables, soit qu'ils ne se donnent pas le temps de mûrir ce qu'ils ont conçu, entraînés à mettre au jour prématurément par la vivacité de leurs sentiments et de leur imagination, soit à cause de l'impressionnabilité et de l'activité de leur esprit, qui, cédant toujours à de nouvelles impressions, s'épuisant en réactions trop promptes, n'a pas la force de méditer avec patience, et laisse échapper de son entendement des productions à moitié formées, des pensées à peine ébauchées et qui ne naissent pas viables. Nous pouvons donc beaucoup pour favoriser la maturation de nos idées, et les mener heureusement à terme.

Toutefois, nous devons le reconnaître et l'avouer humblement, tout en faisant la part de la raison et de la liberté, incontestable ici comme ailleurs et peut-être encore plus qu'ailleurs, il y a beaucoup d'involontaire dans tout ce travail, et le mérite propre de l'homme y est peu de chose en comparaison des dons immenses et gratuits qu'il reçoit. Qui donne au génie,

ou même au talent, cet entendement remarquable, par lequel il conçoit promptement et nettement les choses : capacité ou matrice féconde des idées, qui réagit à la moindre impression des objets, et en reproduit si merveilleusement les types ?

Qui leur donne cette intelligence puissante, dont le regard pénétrant va au fond des idées, en saisit tous les rapports, en discerne toutes les nuances ; cette imagination ardente, qui revêt des couleurs les plus brillantes tout ce qui est conçu ; cette mémoire sûre, qui en conserve fidèlement tous les traits et les reproduit à volonté, séparément ou par vue d'ensemble, pour les besoins du travail de la pensée et de la méditation ?

Qui leur donne cette vigueur de l'attention, cette prise si forte de l'esprit, qui saisit et maintient avec énergie et persévérance devant l'œil de l'intelligence ce qu'elle doit considérer et approfondir ; cette patience de l'observation, qui est aussi une sorte de génie, surtout dans l'étude de la nature ?

Toutes ces riches facultés peuvent se développer par l'exercice, se perfectionner par l'art ; mais ni l'un ni l'autre ne les procurent.

Puis comme dans l'ordre intellectuel ou de

la science, ainsi que dans le monde physique, nous ne voyons rien sans la lumière qui éclaire les objets, d'où vient à ces esprits d'élite la lumière intelligible, qui les illumine plus abondamment que les autres, et leur fait apercevoir dans les choses et dans leurs idées ce que les autres n'y voient pas ; en sorte que, suivant l'expression magnifique du prophète royal, ils voient la lumière dans la lumière ? D'où viennent les hautes inspirations, les illuminations soudaines du génie, qui produisent en lui de grandes idées, des idées nouvelles, si profondément, si fortement conçues, et qui deviennent par leur rayonnement des foyers de clarté, des flambeaux pour l'humanité ? Pourquoi, en face de la nature et de la société, sont-ils tellement impressionnés, pénétrés, qu'ils voient et comprennent ce qui est ténèbres et néant pour d'autres ?

C'est demander pourquoi une terre est plus fertile qu'une autre, pourquoi sous tel climat le soleil est plus ardent et sa lumière plus pure. Dieu dispense ses trésors et ses grâces comme il lui plaît, dans le monde moral comme dans le monde physique. Dans cette dispensation aux peuples et aux individus, en général ou en particulier, il a toujours en vue la manifestation

de sa vérité, de sa puissance et de sa miséricorde, et là où il allume le plus de lumière et de feu, là où il fait jaillir la vie avec plus d'abondance, là où la grandeur de ses dons éclate le plus merveilleusement, c'est qu'il y a choisi des organes de sa volonté, des témoins de sa vérité, des hérauts de sa science, des représentants de sa gloire, et des bienfaiteurs de l'humanité.

Là se trouve le secret de ces merveilles de puissance, de vertu, de génie, qui apparaissent de temps à autre parmi les hommes. C'est Dieu qui se fait connaître par ses envoyés, qui agit par ses instruments; et la gloire et le bonheur des uns et des autres, s'ils sont intelligents et libres, c'est de concourir par toutes leurs forces et de toute leur volonté au grand avénement du règne de Dieu sur la terre, et à la réalisation, aussi pleine qu'il est possible, de ses idées éternelles.

Il en est donc, sous ce rapport, des œuvres de l'esprit de l'homme dans la science, comme des actes de sa volonté dans la pratique du bien. Il ne peut pas faire une bonne action sans la vouloir, et il ne peut la vouloir que par l'exercice de sa liberté ; mais l'inspiration du bien, ce qui le porte à le choisir et lui donne la force de l'ac-

complir ne viennent pas de lui, mais de la grâce. C'est pourquoi il est dit que de nous-mêmes nous ne pouvons former une bonne résolution, ni faire une bonne action, et cependant nous voulons, nous agissons librement, puisque nous sommes responsables !

De même, dans la conception et l'expression de nos idées nous ne pouvons rien tout seuls. Il faut la vie de notre entendement toujours renouvelée ; il faut la vie ou l'impression des choses, qui le pénètrent plus ou moins profondément ; il faut la lumière qui féconde, qui fait tout naître et croître ; il faut enfin la vie qui entoure les esprits comme les corps, atmosphère morale qui excite, nourrit et développe tout ce qui s'y meut. Et au milieu de tout cela et avec tout cela il faut la coopération énergique de l'esprit qui sent, conçoit et pense, et sans laquelle rien d'humain ne peut se faire.

Ainsi donc dans l'ordre spéculatif et pour les productions de l'esprit, comme dans l'ordre moral et pour l'accomplissement de nos actions, tout en maintenant notre liberté, tout en exerçant l'activité de notre intelligence, qui ont leur droit, leur part et leur rôle, comptons avant tout sur celui qui a en lui la vie, qui est la vie même, qui illumine les esprits et les

féconde, comme il pénètre les volontés et les dirige, et dont la vertu, en se communiquant aux hommes, devient la source des dons parfaits, des conceptions lumineuses, des grandes idées, comme des bonnes inspirations, des saintes résolutions et des actions vertueuses.

CHAPITRE XIII.

RÉDACTION DU PLAN.

Chaque chose dans la nature arrive en son temps et au terme marqué. Le fruit laisse échapper la graine, quand elle est mûre et propre à la reproduction, et la mère met son enfant au monde, quand son heure est venue et que le nouvel être est suffisamment organisé pour vivre.

Ainsi du produit spirituel que l'orateur porte dans son entendement. Il y a un moment où l'idée tend à sortir de sa retraite obscure, pour descendre dans le monde de la lumière, paraître au grand jour et s'y déployer.

Seulement, il y a cette différence, que cette production étant intellectuelle, dépend jusqu'à un certain point de la liberté de l'esprit; que par conséquent le moment de l'enfantement n'y est pas fatal ou nécessaire, comme dans l'ordre physique, et qu'ainsi la volonté de

l'auteur peut le retarder ou le hâter à son gré, et l'un ou l'autre souvent au détriment du fruit et de son développement.

L'émission hâtive, c'est-à-dire quand on veut réduire en plan une idée qui n'est pas mûre et dont l'organisation est encore vague, peut amener un avortement, ou tout au moins un enfantement malheureux, dont le produit n'est pas viable, ou ne vivra que dans de mauvaises conditions. C'est ce qui arrive souvent aux jeunes auteurs trop pressés de produire.

Mais, d'un autre côté, trop de retard dans la composition du plan, quand l'idée est à point et demande à se faire jour, est aussi préjudiciable à l'œuvre, qui peut s'étioler, dépérir et même être étouffée dans l'entendement faute de l'air et de la lumière qui lui deviennent indispensables pour vivre, et que le passage au grand jour peut seul lui procurer.

Il y a des hommes qui ont toutes les peines du monde à accoucher de leurs pensées, soit par un manque de vigueur, pour les pousser au dehors et les revêtir de la nouvelle forme qui leur convient, soit par une paresse naturelle qui ne peut se résoudre à faire des efforts incessants; semblables à ces femmes d'une complexion molle et d'un tempérament relâché

qui ne savent point s'aider dans ces dernières extrémités, et auxquelles il faut arracher avec le fer le produit de leurs entrailles, au risque de tuer la mère et l'enfant.

Cette lenteur, ou plutôt cette incapacité de produire quand le temps est venu, est un signe de faiblesse d'esprit, d'une sorte d'impuissance. Elle indique dans tous les cas un vice notable dans la constitution intellectuelle, et ceux qui en sont affligés, écriront peu, écriront difficilement, et ils ne pourront jamais parler d'abondance en public; ils ne seront jamais orateurs.

Cependant, même en celui qui est capable de le devenir, il y a quelquefois de l'inertie et de la paresse. Nous avons naturellement horreur du travail, et le travail de la pensée est le plus difficile et le plus pénible de tous; en sorte que, souvent sans autre raison que d'éviter le mal qu'il faut se donner, on garde longtemps dans sa tête une idée mûre et qui ne demande qu'à sortir. On ne peut se décider à prendre la plume pour rédiger son plan; on remet d'un jour à l'autre, sous le vain prétexte qu'on n'a pas assez lu, assez réfléchi, que le moment n'est pas encore arrivé, et que l'œuvre gagnera par des études prolongées. Alors, par ce retard

intempestif, le fruit languit dans l'entendement faute de nourriture; il s'atrophie peu à peu, perd de sa vitalité et meurt avant de naître. Beaucoup d'excellentes idées périssent ainsi dans leur germe, ou sont étouffées dans leur développement par la paresse ou la faiblesse des esprits qui les ont conçues, et qui sont restés impuissants à les mettre au jour. Le don de Dieu est perdu par la faute de l'homme.

Cela arrive surtout à des hommes, distingués d'ailleurs et doués de rares qualités, mais qui craignent les obligations du devoir et la pression des circonstances où ils peuvent s'engager. Sous le prétexte de conserver leur liberté, et effectivement pour satisfaire leur paresse, ils fuient la nécessité du travail, avec ses exigences et ses fatigues, et ils se privent par là du stimulant le plus actif de la vie intellectuelle. Livrés à eux-mêmes, et redoutant toute influence étrangère comme un joug, ils passent leur vie à concevoir sans jamais enfanter; à lire sans jamais produire; à réfléchir, ou plutôt à ruminer sans jamais écrire ni parler en public. C'eût été un bonheur pour ces hommes que d'être obligés de travailler pour vivre; car leur esprit eût trouvé dans l'aiguillon du besoin un ressort qui lui a manqué, et la nécessité de sub-

sister par son travail, ou la faim, eût fait en eux ce que l'amour de la vérité ou de la gloire n'a pu produire.

La meilleure condition pour celui qui a reçu le don de la parole, et qui peut faire un orateur, est donc d'être forcé de le devenir. Le travail de la parole et celui de la pensée qu'il suppose, coûtent tant de peines et sont si difficiles, que, sauf quelques hommes d'élite, poussés par leur génie ou par l'ambition, il ne faut rien moins qu'une nécessité physique ou morale pour y contraindre.

Mais si l'on est professeur, et qu'il faille faire son cours à un jour, à une heure marqués; prêtre, et obligé de monter en chaire à tel moment; avocat, et devant plaider au temps fixé par les juges; membre d'un conseil ou d'une assemblée délibérante, et qu'on ait pris l'engagement de parler dans telle affaire, il faut bien se trouver prêt, sous peine de manquer à son devoir, ou de compromettre sa position, sa réputation. Alors on fait des efforts, on secoue sa paresse, on s'évertue soit pour étudier sérieusement la matière, ce qu'on ne fait jamais mieux que s'il faut écrire ou parler, soit pour la bien comprendre et la concevoir clairement, soit enfin pour l'exposer convena-

blement, et de manière à convaincre et persuader.

Sous ce rapport encore nous pouvons dire avec l'Évangile : *Beati pauperes*. La pauvreté ou le besoin est l'aiguillon le plus vif de l'esprit et de la volonté. Il faut se remuer et s'ingénier afin de trouver des ressources, et dans la jeunesse surtout, qui est le temps le plus favorable pour s'instruire et pour acquérir, c'est un grand bonheur que d'être arraché par la nécessité à l'entraînement du plaisir, aux dissipations du monde, ou à l'inertie de la paresse. Il ne faut rien moins que cette espèce de violence, et la crainte qu'elle inspire, pour ramener à la réflexion, à la méditation et à l'exercice persévérant de la pensée une âme attirée au dehors par tous ses sens, altérée de jouissances, et entraînée par la surabondance de la vie, qui déborde à cet âge, dans le monde extérieur, pour y chercher la nourriture et le bonheur qu'elle n'y trouvera pas. Notre jeunesse tout entière s'est passée dans cet état violent, dans cette lutte incessante entre l'instinct de la nature et l'obligation du travail. C'est pourquoi nous savons ce qu'il en coûte pour triompher et ce qui y aide le mieux.

Comment faut-il faire son plan ?

Pour faire un bon plan, il faut prendre la

plume. L'écriture est une filière, un laminoir, qui étend merveilleusement les idées, et exploite toute leur ductilité.

Dans une circonstance imprévue on peut sans doute, avec quelques moments de réflexion, dresser soudainement le plan de son discours, et parler convenablement, éloquemment. Ce qui suppose d'ailleurs qu'on connaît bien la matière, et qu'on a dans l'entendement des séries de pensées formées par des études et des méditations antérieures; car on n'improvise jamais les pensées, au moins pour tout un discours.

Mais, si vous avez le temps de vous préparer, ne prenez jamais la parole sans avoir mis sur le papier le cadre de ce que vous avez à dire, l'enchaînement de vos idées, et cela pour deux raisons; la première et la plus grave, c'est qu'on possède mieux son sujet, et alors on parle plus pertinemment et sans risque de divaguer. La seconde, c'est qu'en écrivant une pensée, on l'analyse. La division du sujet s'éclaircit, se fixe, et il arrive sous la plume, par le seul fait de l'énonciation successive, une foule de choses qu'on n'apercevait point auparavant.

Parler, c'est penser tout haut; c'est plus encore: c'est penser avec ordre et plus distinctement, en sorte qu'en parlant son idée, non-seulement

on la fait comprendre aux autres, mais encore on la comprend mieux soi-même, en l'exposant à ses propres yeux, et en la déployant par le langage.

L'écriture ajoute encore à la parole. Elle lui donne plus de netteté, plus de fixité, plus de rigueur, et parce qu'il faut examiner de plus près ce qu'on veut écrire, et avec plus d'insistance, on en fait jaillir des rapports cachés, on pénètre à des profondeurs plus grandes, où se découvrent de riches filons ou des veines abondantes.

Nous pouvons affirmer qu'on n'a jamais toute la conscience de sa pensée qu'après l'avoir écrite. Tant qu'elle reste enfermée dans l'intérieur de l'esprit, elle conserve une certaine obscurité. On ne la voit pas dans son déploiement complet; on ne peut la considérer par tous les côtés, sous toutes ses faces, dans tous ses rapports.

D'un autre côté, tant qu'elle vole dans l'air avec la parole, elle a quelque chose de vague, de fluide, d'inexact. Le dessin en est mal arrêté, les contours incertains, l'expression plus ou moins hasardée, et il y a toujours quelque chose à ajouter ou à retrancher. Ce n'est jamais qu'une ébauche. Le style seul donne à la pensée

son expression juste, sa forme achevée, sa manifestation complète.

Cependant, gardez-vous de chercher à mettre du style dans la rédaction d'un plan : il doit être comme le dessin du peintre, l'esquisse qui détermine par quelques traits, intelligibles seulement à celui qui les trace, ce qui doit entrer dans la composition du tableau, et la place de chaque chose. La lumière et les ombres, le coloris et l'expression viendront plus tard.

Ou bien, pour employer une autre image, le plan est un squelette, charpente aride du corps, qui a quelque chose de repoussant pour qui ne sait pas l'anatomie, mais qui est pleine d'intérêt, de sens et d'indications pour celui qui l'a étudiée et qui a disséqué ; car il n'y a pas une arête, une proéminence, une dépression qui ne signale tout ce que cette construction doit supporter, et ainsi c'est tout le corps en abrégé, c'est l'organisme entier en raccourci.

Donc aussitôt que vous sentez que votre idée est mûre, que vous la possédez dans son centre et dans son rayonnement, dans ses linéaments principaux, prenez la plume et jetez sur le papier ce que vous voyez, ce que vous concevez dans votre esprit. Si vous êtes jeune ou

novice, laissez courir la plume et avec elle le flot de la pensée. Il y a toujours de la vie dans ce premier jet, et il faut bien se garder d'en briser l'élan et d'en refroidir l'ardeur. Laissez couler la lave du volcan; elle se figera et se cristallisera d'elle-même.

Faites votre plan du premier jet, si vous y êtes poussé, et suivez votre inspiration jusqu'au bout. Puis laissez reposer pendant quelques jours, ou au moins plusieurs heures. Alors relisez attentivement ce que vous avez écrit et donnez à votre plan une nouvelle façon, c'est-à-dire récrivez-le d'un bout à l'autre, n'y laissant que le nécessaire, l'essentiel. Élaguez impitoyablement tout ce qui est accessoire ou surabondant, et tracez, burinez avec soin les traits principaux qui déterminent la configuration du discours et renferment dans leurs lignes les parties qui le composeront. Tâchez seulement que les traits principaux soient bien arrêtés, vivement accusés et fortement reliés entre eux, afin que la division du discours soit claire, et l'enchaînement des pensées serré.

CHAPITRE XIV.

QUALITÉS DU PLAN.

De la nature du plan dérivent ses qualités essentielles. Puisqu'il est le dessin de l'édifice du discours, il doit être nettement tracé, convenablement distribué dans ses parties, et en de bonnes proportions, de manière à ce que d'un coup d'œil l'architecte, ou tout homme intelligent, qui connaît ce genre de travail, aperçoive le but de la construction ou l'idée à réaliser, et les moyens principaux d'y arriver. Le plan est manqué, s'il ne suggère tout aussitôt ces choses à l'homme entendu qui le considère.

1° Le tracé dépend de l'esprit qui conçoit et pense, et de la main qui crayonne. Un dessin sera toujours en raison de la manière de sentir, de concevoir et de reproduire ce qu'on voit dans la nature ou ce qu'on imagine, et quelle que soit la dextérité de la main, si l'âme ne

l'anime, si l'intelligence ne la dirige, elle ne composera que des images sans vie et des copies, exactes peut-être, mais sans expression. Dans un simple trait, dans un coup de pinceau, une âme tout entière peut se révéler, témoin ce grand artiste qui en reconnut un autre à une seule ligne tracée par lui.

Quels conseils pouvons-nous donner à cet égard? Tous les préceptes du monde n'apprennent ni à sentir ni à concevoir. Nous avons dit à peu près tout ce qu'on peut dire en parlant de la conception et de la formation de l'idée. Mais ce qu'on peut recommander à l'orateur novice, c'est de ne s'attaquer dans la construction de son plan qu'aux grands traits du sujet; c'est de tracer hardiment les lignes principales du discours, en négligeant les lignes secondaires; c'est de dessiner largement, à coups de hachures pour ainsi dire, et de ne pas se mettre à pointiller, à se perdre dans les détails, quand il faut marquer les grandes voies.

Ce qu'on peut encore lui recommander, c'est de ne rien laisser d'obscur, d'hésitant ni de vague dans l'ébauche, et de ne point mettre un seul trait dans son esquisse qui n'indique quelque chose d'important.

Il apprendra, par l'exercice et la direction

d'un maître habile, à donner de ces coups de crayon puissants, qui expriment tant de choses avec si peu de matière ; ce qui rend l'improvisation facile et féconde, parce que chaque point du plan devient vivant, et en le pressant au passage, le discours en fait jaillir la lumière de la pensée et l'abondance de l'expression.

Les esquisses des grands maîtres, aux yeux des artistes, sont quelquefois plus précieuses que leurs tableaux, parce qu'elles montrent plus à nu la pensée de l'auteur, et les moyens qu'il a employés pour la rendre. Ainsi le jeune écrivain étudiera avec fruit les plans des grands orateurs, pour apprendre à modeler comme eux, et ce qui lui sera encore plus profitable, il les lèvera lui-même dans leurs discours, et par la méditation profonde de leurs chefs-d'œuvre et le travail intelligent que ce relevé exige, il pénétrera plus avant dans leur pensée intime et pourra mieux apprécier les rapports de cette haute pensée à sa magnifique expression.

2° La bonne distribution du plan dépend aussi de la manière de concevoir son sujet et du but qu'on se propose dans le discours. Ici encore les préceptes généraux ont peu de portée dans la pratique. C'est du bon sens, de la sagacité et du tact qu'il faut avoir : du bon sens pour

voir les choses droitement, dans leur vrai jour, ou par le côté le plus favorable, afin de ne dire que ce qui convient à la circonstance : de la sagacité pour fouiller son sujet, le pénétrer, l'analyser, le disséquer et l'étaler sur le papier d'abord et par le discours ensuite : du tact pour parler à propos, laisser dans l'ombre ce qui ne peut paraître sans inconvénient, et faire ressortir ou mettre en lumière ce qui est avantageux ; n'être ni trop long ni trop court ; mettre chaque chose à sa place, et faire tout cela promptement, avec netteté, clarté, simplicité, en sorte que, dans le nœud de l'exposition du sujet, on aperçoive, on entrevoie au moins tous les plis et replis de la pensée principale, qui va se dénouer et se déployer par le discours.

Un plan mal conçu et mal divisé, qui n'établit pas tout d'abord l'auditeur au beau milieu du sujet et en possession de la matière, est un embarras plus qu'un secours. C'est un échafaudage ruineux qui ne mène à rien. Il ne fait qu'alourdir et déparer l'édifice, au lieu d'aider à l'élever.

3° La proportion et l'harmonie des parties contribuent à la beauté du discours. Le beau partout résulte de la variété dans l'unité et de l'u-

nité dans la variété. C'est la nécessité de l'unité qui assigne à chaque partie son rang, sa place et sa mesure.

Souvent l'exorde est trop long et la péroraison interminable. Il ne reste rien ou peu de chose au milieu. C'est un monstre avec une grosse tête, une immense queue et un corps grêle.

D'autres fois c'est un membre du discours qui s'allonge au point de faire perdre de vue le corps de l'œuvre, et il en résulte une difformité choquante, comme chez un homme qui a de grands bras ou de longues jambes sur un corps chétif.

Il faut que l'idée principale ressorte au fond de chaque partie ; que l'auditeur y soit toujours ramené par le développement des pensées accessoires, si nombreuses qu'elles soient, parce que ces dernières n'ont de vitalité régulière que par l'influx continuel de la première. Que si elles s'accroissent ou se gonflent outre mesure dans leur exposition, ce sera aux dépens de l'idée mère, et elles produiront une difformité, une sorte de maladie dans le discours, comme les excroissances monstrueuses qui dévorent les êtres animés, quand un organe se développe irrégulièrement ou avec excès par

l'afflux anormal du sang, dont le reste du corps est privé.

C'est surtout quand on doit improviser qu'il faut mettre le plus de soin à diviser clairement, et à proportionner exactement toutes les parties de son plan ; car un des inconvénients de l'improvisation, et le plus grand peut-être, c'est la diffusion, le délayement, la divagation, quand on se laisse aller à l'inspiration du moment, à l'entraînement du discours, dont on n'est pas toujours le maître au milieu de l'abondance de la parole et des excitations de l'imagination.

On obviera à ce danger, autant qu'il est possible, en arrêtant fortement à l'avance la proportion des parties, et cela d'une manière si nette et si tranchée, qu'on ne la perde jamais de vue en parlant, et qu'ainsi on y soit sans cesse ramené, et qu'on y ramène l'auditeur à travers les digressions, les épisodes et les développements soudains qui peuvent se présenter, et qu'il ne faut pas toujours exclure ; quelquefois même au milieu des émotions de la sensibilité ou des emportements de la passion, où le courant de l'improvisation peut jeter l'orateur.

Que le plan du discours soit donc fermement tracé, distribué exactement et bien proportionné

dans ses membres, et ce sera un immense secours pour l'orateur que la soudaineté et l'aventureux de l'improvisation agite et trouble toujours plus ou moins. Alors il s'abandonnera avec plus de confiance à l'inspiration, au flot de la parole, s'il sent sous ses pieds un terrain solide qu'il connaît, dont il sait les avantages et les inconvénients, et s'il a toujours présents à l'esprit le but qu'il doit atteindre et le chemin qui y mène.

CHAPITRE XV.

DERNIÈRE PRÉPARATION AVANT DE PRENDRE LA PAROLE.

Le plan du discours, si bien composé qu'il soit, n'est cependant qu'une lettre aride, ou, comme nous avons dit, une espèce de squelette, auquel il faut donner de la chair et de la vie par la parole. C'est le discours en puissance et qui doit passer en acte. Or avant le passage de la puissance à l'acte, ou du plan au discours, et pour opérer ce passage toujours difficile au moment même où il va s'accomplir, il y a une dernière préparation, une préparation immédiate qui a son importance et qui peut contribuer grandement au succès. C'est le soldat qui apprête ses armes et son courage avant le combat; c'est le général qui prend ses dernières dispositions, après avoir arrêté l'ordre de la bataille, et pour que cet ordre soit bien exécuté.

Ainsi de l'orateur en ce moment suprême. Après avoir fixé ses idées sur le papier par une

esquisse bien déterminée, ce qui est son plan de campagne, il doit, quelque temps avant d'entrer dans l'arène ou sur le champ de bataille, se recueillir une dernière fois pour ramasser, toutes ses forces, exciter toutes les puissances de son âme, de son esprit et de son corps, en face de l'œuvre qu'il entreprend, et les tenir en arrêt et toutes prêtes à s'élancer vers le but qui leur est montré.

C'est le suprême effort de la préparation; et par conséquent un moment de crise qui agite singulièrement celui qui va parler, et lui est extrêmement pénible.

Nous allons le dépeindre en indiquant ce qu'on peut faire alors pour employer au succès du discours tous les moyens de l'orateur, à savoir ses facultés morales, intellectuelles et physiques. Car le véritable orateur parle par toute sa personne, par toutes les puissances de son être, et ainsi, à ce moment qui précède le discours, il doit rallier, disposer et concentrer tous ses moyens.

CHAPITRE XVI.

DERNIÈRE PRÉPARATION INTELLECTUELLE.

Le plan est écrit, mais il est sur le papier, hors de l'esprit; et bien qu'il en soit sorti, la liaison des idées est quelque chose de si subtil, qu'elle échappe aisément, surtout au milieu du monde où l'orateur doit paraître, et qui peut lui donner mille distractions.

Il doit donc au dernier moment, c'est-à-dire une heure, une demi-heure, un quart d'heure avant de parler, repasser son plan dans le silence, en revoir toutes les parties avec leur enchaînement, en fixer d'une manière définitive les idées principales et leur ordre, en un mot inscrire ou graver profondément dans son imagination ce qui est écrit sur le papier, en sorte qu'il puisse lire en lui-même, dans son entendement, sûrement et sans effort, les indications de ce qu'il doit dire.

C'est comme une contre-épreuve dans son esprit

ce qu'il a écrit au dehors, afin que sans notes il retrouve toute la distribution de ses idées sur la table vivante de son imagination. Pour cela il la résume encore, il la concentre en quelques mots qui lui servent à la fois de drapeaux et de jalons; de drapeaux autour desquels se groupent des pensées accessoires ou partielles, qui forment comme une compagnie autour de leur chef; de jalons qui marquent la route à suivre pour arriver sûrement au terme.

Alors, par un effort suprême de la pensée, il rattache tous ces signes l'un à l'autre pour les embrasser d'un coup d'œil dans leur place respective et dans leurs rapports mutuels, et tous relativement à la fin que son discours doit atteindre. Semblable à un général qui, au moment du combat, placé sur une hauteur, jette un dernier regard sur l'ordonnance de son armée, et voit chaque corps, chaque régiment à la place qu'il a désignée. Alors, après s'en être emparé par la force du regard, il la tient pour ainsi dire sous sa main et peut la lancer dans l'action selon le plan qu'il a conçu,

On comprend que pour en arriver là, il faut non-seulement que, le plan ait été bien conçu et bien distribué, mais qu'il soit encore nettement écrit sur le papier, en sorte qu'on puisse en ce

moment de presse le revoir d'un coup d'œil dans son ensemble et dans ses parties.

En général, les plans les plus courts sont les meilleurs, s'ils sont bien remplis et chargés d'idées; et quand il est possible de tout réduire à une seule idée, dont on tient toutes les dérivations, c'est le plus commode et le plus sûr.

C'est pourquoi on peut quelquefois parler admirablement sans tant de préparations, et de manière à produire un grand effet. Il ne faut qu'une idée, dont on soit bien convaincu et dont on voie clairement les conséquences et les applications, ou bien un sentiment vif qui agite le cœur, pour que la lumière de l'idée ou l'émotion du sentiment éclatent et se répandent subitement par la parole, comme les eaux d'un réservoir par l'ouverture qui leur est donnée. Mais le réservoir était plein et l'abondance de l'écoulement suppose un travail plus ou moins long pour le remplir. Ainsi des improvisations les plus soudaines et les plus riches; c'est toujours un réservoir d'idées et de sentiments, préparés et accumulés par le temps, qui se fait jour par le discours.

Dans tous les cas, ce qui importe le plus, c'est de voir toutes les idées en une, afin de posséder

et de maintenir l'unité de son sujet, au milieu de la variété des développements et de la multiplicité des tableaux; ce qui fait la belle ordonnance du discours.

Puis, quand on est sûr de l'idée principale, il faut inspecter rapidement les divisions, les sous-divisions. Il faut aller de l'une à l'autre par la réflexion, pour éprouver ce qu'elles pourront donner au moment décisif, et les pénétrer par un dernier regard de l'esprit, qui n'a jamais plus de vigueur et de pénétration qu'en ce moment suprême. C'est encore le général qui passe dans les rangs avant que le signal soit donné, et qui s'assure, par la contenance de ses troupes, qu'elles vont bien faire, en même temps qu'il excite leur valeur par des paroles chaleureuses, et verse dans leur cœur un surcroît de force et d'audace.

Puis, il a des corps d'élite sur lesquels il compte encore plus que sur les autres; ceux-là doivent donner au moment le plus critique du combat. Il les tient en réserve pour décider la victoire, et sait d'avance toute la puissance qu'il en pourra tirer.

Ainsi, dans le nombre des pensées qui composent un discours, et dans leur ordonnance, il y en a quelques-unes plus propres que les au-

tres à frapper l'imagination et à remuer les âmes. C'est un tableau qui peut émouvoir, un récit qui doit vivement intéresser, une preuve qui convaincra, un motif qui entraînera les volontés, etc., etc. L'orateur reconnaît et met en réserve ces ressources dans sa préparation dernière. Il les dispose convenablement pour les faire arriver à propos dans tel endroit du discours; et sans les approfondir entièrement avant le temps, il les tient sous son œil, sachant qu'il y a là des veines d'eau vive qu'il fera jaillir, quand il le voudra, par un dernier coup de sonde. C'est là ce qui détermine ordinairement le succès du discours, comme une charge faite à propos décide du gain de la bataille.

Seulement, qu'on y prenne garde, il ne faut pas confondre ces réserves d'idées, ces ressources bien ménagées avec ce qu'on appelle les *traits* d'éloquence ou les phrases à effet. Ces derniers moyens, qui jettent quelquefois un grand éclat dans le discours par une apparence d'originalité, par des aperçus excentriques, par des rapports tirés de loin, par des rapprochements inattendus, par des oppositions brusquées, et surtout par l'étrangeté du langage, risquent presque toujours de sacrifier le fond à la forme et de mettre le cliquetis des mots et

l'exagération de l'action oratoire à la place de la profondeur des idées et de la chaleur du sentiment. On vise à l'effet, c'est-à-dire à étonner l'auditeur et à s'en faire admirer. Pour cela, on prend volontiers les moyens les plus propres à l'éblouir ou à l'étourdir, et c'est presque toujours aux dépens de la vérité du sujet et de la dignité de l'orateur.

Puis, comme on n'improvise point les phrases à effet, parce que l'effet dépend d'une certaine combinaison de mots très-difficile à arranger, et qu'un seul mot en défaut ferait tout manquer, il faut composer ces phrases d'avance. Il faut les apprendre par cœur et les savoir littéralement; il faut enfin les faire arriver dans la suite du discours et leur préparer leur entrée, pour qu'elles paraissent avec tout leur éclat et produisent l'effet voulu.

On les amène donc plus ou moins longtemps à l'avance et avec plus ou moins d'efforts et d'artifices, en sorte qu'une partie du développement est employée à leur frayer le passage, à disposer leur entrée en scène; ce qui amène nécessairement du remplissage, du vide, de la longueur en plusieurs endroits. Aussi, ces traits brillants, qui jettent beaucoup d'étincelles et peu de lumière et de chaleur, s'achètent le plus

souvent au prix de la vérité et de l'intérêt du discours. C'est un feu d'artifice qui vous éblouit et vous charme un instant, pour vous replonger dans l'obscurité.

Ce n'est point là une éloquence sincère et efficace ; c'est la parodie de l'éloquence, et, j'oserai le dire, la parade de la parole, une sorte de charlatanisme dans l'art oratoire, Malheur à l'orateur qui emploie de pareilles ressources ! Il s'épuisera bientôt par les artifices de son esprit à chercher des effets nouveaux, et sa parole, qui vise au sublime, à l'extraordinaire, deviendra parfois ridicule et presque toujours impuissante.

Il ne faut pas non plus se confier aux notes qu'on peut avoir sous la main pour aider au développement, et s'empêcher de rester court. Sans doute elles peuvent être utiles, surtout dans les sujets où l'on parle d'affaires, comme au barreau, dans les conseils ou dans les assemblées délibérantes. Elles sont même quelquefois nécessaires pour rappeler des faits ou présenter des chiffres. C'est la partie matérielle, le bagage de l'éloquence, et elle doit l'alléger et s'en débarrasser le plus qu'il est possible.

Du reste, elles ne servent de rien, là où il semble qu'il faudrait le plus de secours. Dans

les moments les plus vifs de l'improvisation, quand la lumière abonde et que le feu sacré échauffe, quand l'esprit est entraîné par le flot des pensées et que la parole, docile à son impulsion, se prête merveilleusement à ses mouvements et lui prodigue ses trésors d'expression, tout doit venir du dedans. Le regard est tout intérieur, absorbé par le sujet et par les idées; on ne distingue rien au dehors, et on ne peut plus même lire les notes sur le papier. On en voit les caractères sans les comprendre, et elles deviennent un embarras au lieu d'un aide.

Rien ne refroidit plus le mouvement oratoire que de consulter ces malheureuses notes. Rien n'est plus contraire au prestige de l'éloquence. Elles rabattent à terre l'orateur et l'auditoire.

Tachez donc, quand vous devez parler, de porter tout avec vous-même, comme le philosophe Bias; et après vous être préparé consciencieusement, le mieux qu'il vous a été possible, plein de votre sujet, laissez-vous entraîner par le courant des idées, par le flot de la parole, et surtout par l'esprit d'en haut qui illumine et inspire. Celui qui ne peut parler qu'avec des notes ne sait point parler, et ne sait pas

même ce que c'est que parler ; comme le savant qui ne l'est qu'avec des livres, n'est pas véritablement savant et ne sait pas même ce que c'est que savoir.

Défiez-vous enfin des méthodes mnémoniques ou de mémoire artificielle, qui doivent servir à localiser et à lier dans votre imagination les diverses parties du discours. Cicéron et Quintilien les recommandent, je crois, dans une certaine mesure ; soit, mais que la mesure en soit aussi petite que possible. Car c'est mettre le mécanisme de la forme à la place de l'organisation des pensées ; c'est substituer des liaisons arbitraires, conventionnelles, à l'association naturelle des idées ; c'est tout au moins introduire dans l'entendement un bagage de signes, de formes ou d'images qui servent comme d'échafaudage au discours, et qui, par conséquent, contribuent à l'appesantir, à l'obscurcir et à l'entraver dans sa marche.

Si votre discours est l'expression d'une idée vivante, il se développera naturellement, comme poussent les plantes, comme les animaux s'accroissent, par l'impulsion continue d'une force vitale, par l'effet incessant de l'organisme, par l'effusion de la vie. Il doit sortir de la profondeur de l'âme, comme le ruisseau de sa source;

ex abundantia cordis os loquitur, la bouche parle de l'abondance du cœur.

Mais pour cela il faut avoir du cœur, il faut qu'il y ait dans ce cœur une abondance de sentiments, qui se manifeste par une abondance d'idées, laquelle à son tour produira l'abondance de la parole. La bouche parle facilement quand le cœur est plein; mais s'il est vide, la tête prend sa place, et c'est elle qui a recours aux moyens artificiels, à défaut de l'inspiration qui lui manque. C'est la ressource des rhéteurs.

CHAPITRE XVII.

DERNIÈRE PRÉPARATION MORALE.

Quand enfin on possède son plan, et qu'on l'a gravé dans son entendement, comme nous venons de le dire, il faut tâcher de rester calme et recueilli.

Cela n'est pas toujours facile, à cause du lieu et des circonstances où l'on doit parler, par exemple au barreau, sur la place publique ou dans une assemblée délibérante. Là, on n'est pas le maître de choisir son moment et il faut être prêt à l'occasion. On est exposé à attendre longtemps que son tour vienne, et jusque-là il y a des distractions inévitables, dont il faut se défendre. Si la volonté n'y cède point, l'esprit reste maître chez lui, et il peut conserver son recueillement même au milieu des impressions les plus diverses, qui effleurent ses sens, sans le troubler au dedans, s'il n'y réagit pas.

Mais si l'on peut rester dans la solitude, jusqu'au moment de parler, comme il arrive le plus souvent aux prédicateurs et aux professeurs, il est bon d'éviter toute excitation du dehors, qui pourrait changer le cours des pensées et pousser l'attention dans une autre voie. On doit alors se réfugier au fond de soi comme dans un sanctuaire, où Dieu a daigné se manifester, puisqu'on ne prend la parole que pour annoncer la vérité, et que la vérité c'est Dieu même.

Je ne parle point ici de ces hommes qui discourent dans l'intérêt des passions ou des partis, et qui n'ont pas pour but de faire connaître ou triompher le vrai, mais seulement d'obtenir un succès, un avantage quelconque, qui serve leur ambition, leur orgueil ou leur avarice. Ceux-là ne seront jamais des orateurs, dans le sens propre du mot; *vir bonus dicendi peritus;* car on ne doit user de la parole que dans l'intérêt de la verité : l'employer à une autre fin, c'est en faire marchandise ou métier.

Si, dans la position que nous dépeignons, l'âme de celui qui va parler peut être diversement affectée, en raison des caractères, des prédispositions et de l'état du moment, quelquefois, après avoir achevé sa préparation suprême, elle

sent qu'elle possède son sujet, qu'elle en est la maîtresse autant qu'il est possible, et elle éprouve alors une certaine sécurité, qui n'est pas sans douceur. Elle peut dans cet état ne penser plus à rien, et rester dans une sorte de passivité, qui la repose avant de passer à l'action. Il m'est arrivé quelquefois de m'endormir, en attendant le moment de monter en chaire, assez au moins pour perdre connaissance, et me réveiller rafraîchi.

D'autres fois, et c'est le plus souvent, on est inquiet et agité. La poitrine est oppressée par un lourd fardeau, qui gêne la respiration, brise les membres, et accable toutes les facultés de l'esprit et du corps. Cet état est extrêmement pénible, surtout quand on doit parler dans une circonstance grave, en un jour solennel, et dans la chaire chrétienne. Là, on a la conscience qu'on a une mission divine à remplir, on craint d'y être infidèle ou insuffisant; on est sous le poids de la responsabilité devant Dieu. C'est vraiment un état d'angoisse où se mêlent plusieurs sentiments, et qu'il ne sera pas inutile d'analyser, afin de discerner ce qu'il peut avoir de légitime, d'utile à l'orateur, et par contre ce qui n'est pas bien et ce qui peut lui nuire.

Reconnaissons d'abord que cette frayeur ressentie par celui qui va parler est salutaire, au moins dans une certaine mesure. Il est évident que si elle va jusqu'à paralyser l'orateur, ou diminuer l'usage de ses moyens, elle est inopportune et funeste. Mais ceux qu'elle peut ainsi abattre, ne seront jamais capables de parler en public, comme nous l'avons déjà fait remarquer de deux écrivains célèbres, admirables par le style et impuissants pour la parole.

Malheur à celui qui n'a pas peur avant de parler en public! Cela prouve qu'il ne sent pas l'importance de la fonction qu'il va remplir; qu'il ne comprend pas ce que c'est que la vérité, dont il doit être l'apôtre, ou qu'il s'en inquiète peu; cela prouve encore qu'il n'est pas animé de ce feu sacré qui descend du ciel dans les âmes et qui veut y brûler.

J'en excepte les prophètes, les apôtres de Jésus-Christ, tous ceux qui parlent par une inspiration surnaturelle, et auxquels il a été dit de ne point préparer ce qu'ils diront, quand ils paraîtront devant les puissants et les juges du monde, parce que tout ce qu'ils devront dire leur sera donné au moment même.

Ce n'est pas pour ces hommes-là que nous

écrivons. Dieu, dont ils sont les instruments, et qui les remplit de son esprit, les fait agir et parler comme il lui plaît, et les ressources de l'expérience humaine leur sont parfaitement inutiles. Ceux-là n'ont pas peur, parce que celui qui est la lumière et la vérité est avec eux et parle par eux. Les autres n'ont pas peur, parce qu'ils ont peu de lumières et beaucoup de confiance en eux-mêmes. Ils n'ont pas la conscience de la sainteté de la parole et de leur ministère, et ils vont de l'avant, comme des enfants qui, ne sachant ce qu'ils font, jouent avec une arme terrible et avec le danger.

Les plus vaillants soldats sont toujours émus au premier coup de canon, et j'ai entendu dire qu'un des généraux les plus célèbres de l'Empire, qu'on avait surnommé le brave des braves, était chaque fois obligé de descendre de cheval à ce moment solennel. Puis il s'élançait au combat comme un lion.

Les fanfarons, au contraire, sont pleins d'assurance avant la bataille, et faiblissent pendant l'action.

Ainsi de ces beaux parleurs, qui se croient en mesure d'aborder tous les sujets, d'affronter tous les auditoires, et qui, dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux, ne songent pas même

à se préparer sérieusement. Après quelques phrases débitées avec assurance, ils hésitent, s'embarrassent, restent courts, ou s'ils ont assez d'audace pour pousser en avant au milieu de la confusion de leurs pensées et de la divagation de leur discours, ils bavardent sans se comprendre, et noient leurs auditeurs dans les flots de leur intarissable faconde.

Il est donc salutaire d'avoir peur avant de prendre la parole, d'abord pour ne pas s'y exposer légèrement et s'épargner de la confusion; puis surtout, si l'on est obligé de parler, pour considérer mûrement ce qu'on doit dire, étudier sérieusement son sujet, le pénétrer, s'en rendre le maître, et se mettre ainsi en mesure de parler utilement au public.

Cette peur est encore salutaire, en ce qu'elle fait sentir à l'orateur le besoin d'un secours supérieur qui lui donne lumière, force et vie. Les hommes qui ont l'expérience du discours en public, et qui ont été quelquefois éloquents, savent tout ce qu'ils doivent à l'inspiration du moment et à cette puissance mystérieuse qui la donne. C'est justement parce qu'on a reçu quelquefois cette vertu d'en haut, qui nous rend supérieurs à nous-mêmes, qu'on craint d'être réduit à ses propres forces dans cette situation

critique, et ainsi de rester au-dessous de la tâche qu'on doit accomplir.

Il y a encore à cette frayeur qui agite l'âme de celui qui va parler une autre cause d'un ordre moins élevé, et qui malheureusement domine la plupart du temps : c'est l'amour-propre, la vanité, qui craint de tomber au-dessous de soi-même et de l'attente des hommes; c'est le désir du succès et de la louange. La parole en public met singulièrement en évidence; elle expose à tous les jugements des hommes. Il n'y a pas de mal sans doute à rechercher l'estime de ses semblables, et l'amour d'une bonne réputation est un motif d'action honorable et qui peut produire de bons effets. Mais, poussé à l'excès, il devient l'amour de la gloire, la passion de paraître avec éclat et de faire parler de soi, et alors, comme toutes les passions, il est prêt à sacrifier la vérité, la justice et le bien à sa jouissance ou à son triomphe.

Que l'orateur s'inquiète de plaire à ses auditeurs et de les satisfaire, rien de mieux : cette envie le portera à faire de nobles efforts et à déployer tous ses moyens; mais qu'en parlant, cette fin le préoccupe par-dessus tout et que le soin de sa gloire l'inquiète plus que la vérité

qu'il doit annoncer, que l'âme de ses auditeurs qu'il doit éclairer ou édifier, c'est une prévarication ; c'est un abus du talent et du ministère qui lui a été confié par la Providence, et tôt ou tard il lui portera malheur. Cette préoccupation excessive de lui-même et de son succès l'agite, le trouble et le rend malheureux : trop souvent elle le pousse à des choses exagérées pour faire de l'effet. Elle lui ôte, avec la simplicité, le sens droit, le tact, le bon goût, et il devient déplaisant à force de vouloir plaire.

Loin de nous cependant la pensée d'interdire à l'orateur l'amour de la gloire, surtout aux orateurs du monde ! L'homme encore jeune a besoin de cet aiguillon, qui produit quelquefois des merveilles de travail et de talent, et on peut affirmer qu'en général il faut être bien avancé dans la sagesse et dans la perfection pour s'en passer entièrement. Là même où il devrait le moins se faire sentir, il excite encore trop souvent, et le ministre de la parole sacrée, qui doit s'inspirer de l'esprit d'en haut et rapporter uniquement à Dieu tout ce qu'il peut faire, a bien de la peine à rester insensible à la louange des hommes, la cherchant trop souvent, et se faisant ainsi lui-même, presqu'à son insu, la fin de sa parole et de son succès. Dans ce cas, les

mouvements de la nature et de la grâce se confondent dans son cœur, et il est difficile de les discerner et de les séparer. C'est pourquoi tant de personnes s'y trompent, et la piété elle-même a ses illusions.

S'il est bon d'avoir peur avant de parler, il serait cependant nuisible d'avoir trop peur : d'abord, parce qu'une grande frayeur trouble la parole ; et en second lieu, parce que, si elle ne vient pas d'un caractère timide, elle naît souvent d'un amour-propre excessif, d'une trop forte attache à la louange, ou de la passion de la gloire, qui l'emporte sur l'amour de la vérité.

Voilà ce qu'il faut tâcher de combattre et de diminuer en soi. Le véritable orateur doit n'avoir en vue que le vrai ; il doit s'effacer devant la vérité et la faire paraître seule, ce qui arrive naturellement, spontanément, quand il en est profondément pénétré, quand il s'identifie avec elle par son cœur et par son esprit. Alors il devient grand, puissant, éclatant comme elle. Ce n'est plus lui qui vit, c'est la vérité qui vit, qui agit en lui ; sa parole est vraiment inspirée ; l'homme disparaît dans la vertu de Dieu qui se manifeste par son organe, et c'est sa plus belle, sa vraie gloire. Alors aussi se pro-

luisent les miracles de l'éloquence, qui changent les volontés et convertissent les âmes.

C'est à ce but que doit tendre l'orateur chrétien. Il doit travailler à se diminuer, à s'anéantir pour ainsi dire dans son discours, pour laisser parler et opérer Celui dont il est le ministre, et c'est ce qui a lieu le plus souvent quand il croit n'avoir rien fait, comme aussi par contre il lui arrive quelquefois de ne rien faire, par un désir trop ardent et surtout trop naturel de faire beaucoup.

O vous qui avez pris le Seigneur pour héritage, et qui préférez à toutes les gloires et à toutes les œuvres de la terre la lumière et le service du Ciel; vous surtout qui avez la vocation de l'apôtre, et qui brûlez du désir d'annoncer aux hommes la parole de Dieu, rappelez-vous que, là plus que partout ailleurs, la vertu est dans le désintéressement et la puissance dans l'abnégation de soi-même. Efforcez-vous de ne voir qu'une chose dans le triomphe de la parole, s'il vous est donné : la gloire de Dieu. Ne cherchez qu'une chose, si vous avez reçu le don de toucher les âmes : les ramener à Dieu. Pour cela, combattez, étouffez dans votre cœur les mouvements naturels de l'orgueil, qui depuis le péché tend à tout rapporter à lui,

même les dons les plus évidents et les plus précieux, et, toutes les fois que vous aurez à porter au peuple la parole du Ciel, demandez instamment à Dieu la grâce de vous oublier et de ne penser qu'à lui.

CHAPITRE XVIII.

PRÉPARATION PHYSIQUE.

Le corps a aussi besoin d'être préparé d'une certaine manière avant le discours. Il doit être soumis à une sorte d'*entraînement,* comme on dit de nos jours, et l'orateur qui connaît les difficultés et les ressources de son art se gardera bien de prendre la parole, à moins d'y être contraint par les circonstances, sans se disposer aussi de ce côté.

Qu'on n'oublie pas que le corps est pour sa part dans dans tout ce que nous faisons, même dans les pensées les plus abstraites et les sentiments les plus délicats. Nous ne sommes point des anges, et l'âme humaine ne peut agir ici-bas sans la coopération de l'organisme auquel elle est unie, et qui est une partie essentielle de sa personnalité. Le moi, en effet, s'applique aux fonctions du corps, comme à celles de l'esprit. L'homme dit : je marche, je mange,

je digère, comme il dit : je pense, je veux, j'aime; et, bien que les organes aient une part inférieure dans les actes humains, cependant cette part est assez considérable pour qu'ils les servent ou les entravent d'une manière notable. Il faut donc que le corps soit bien disposé pour que les fonctions intellectuelles et morales s'accomplissent convenablement, et qu'elles ne rencontrent pas un obstacle là où elles doivent trouver un secours.

Il faut d'abord que l'état général de la santé soit bon, ou au moins passable, afin que la pensée ait des instruments prêts à recevoir son impulsion, et que la volonté puisse aisément les mettre en mouvement.

On parle difficilement quand on souffre. La vie est alors arrêtée et comme absorbée par l'organisme, ce qui la détourne de l'acte intellectuel, ou du moins en affaiblit l'action de ce côté. Sans doute, par un effort de volonté, excité par les circonstances, on peut violenter le corps rebelle ou inerte, et le lancer dans l'action; mais ce n'est jamais sans une grande fatigue, sans l'épuisement des forces, et plus tard, par ses indispositions et son dépérissement, il fera porter la peine de cette exaltation inopportune, et retombera d'autant plus bas qu'on l'aura surex-

cité davantage. Or, l'orateur doit ménager ce serviteur, qui lui est indispensable, comme un écuyer habile traite un cheval généreux, qu'il pourrait ruiner d'un seul coup en le forçant.

L'orateur doit être fortement constitué. Il doit avoir un cerveau sain, un bon estomac et surtout une poitrine solide ; car rien ne fatigue et n'épuise comme la parole, quand elle se prolonge. Je dis la parole oratoire, qui met à la fois en exercice toutes les parties de la personne morale et physique, à savoir: la tête, dont l'improvisation tend jusqu'à l'excès tous les ressorts; les poumons, qui aspirent et respirent avec véhémence et souvent par saccades, en raison du mouvement du discours ; le larynx, qui se contracte et se dilate avec précipitation ; le système nerveux, qui s'exalte au plus haut degré de sensibilité; le système musculaire, vivement agité par l'action oratoire depuis la plante des pieds jusqu'au bout des doigts, et enfin le sang qui s'enflamme, bouillonne, fait battre le cœur et les artères à coups précipités et va répandre le feu dans tout l'organisme, en sorte que les humeurs se vaporisent et ruissellent en gouttes de sueur à la surface de la peau. Qu'on juge, d'après cela, si, pour soutenir une telle fatigue, il faut de la santé et de la vigueur.

Cependant il y a une illusion dont il faut se défendre, c'est de se croire malade quand il s'agit de parler en public, et de prendre pour une impuissance l'indisposition, parfois très-vive, qu'on éprouve devant la nécessité de la parole, soit à cause de la paresse que le travail et la fatigue épouvantent, soit par l'émotion extrême qu'on ressent à la pensée de paraître en public, laquelle produit sur le corps, et particulièrement sur les entrailles, un effet débilitant qui retentit partout. Alors on a les jambes et les bras comme brisés; on peut à peine se traîner et même se soutenir. La respiration est oppressée; on a un poids sur la poitrine, et l'on éprouve, d'une manière parfois très-gênante, ce que ressentait le brave des braves au premier coup de canon.

Je me rappelle m'être trouvé maintes fois dans cet état au moment de monter en chaire, et quand j'attendais qu'on vînt me chercher. Si j'avais pu m'enfuir sans honte, je me serais certainement sauvé, et j'enviais le sort de ces pauvres gens qui ne pensent à rien ou à pas grand'chose, et qui ne connaissent point ces angoisses ni ces déchirements.

Ceux qui n'ont pas la force de surmonter ces tentations et ces découragements ne sauront

jamais parler. Ils n'auront pas même le courage de s'exposer à de telles épreuves, et, je dois le dire, c'est quelquefois un tel supplice, qu'on se compare involontairement à un condamné traîné à l'échafaud. Ceux qui ont connu cet état, et qui en ont triomphé, savent que je n'exagère pas.

Chose étrange et qui fait ressortir les contradictions de l'homme actuel, dont le péché a bouleversé la constitution, en mettant en lutte dans la même personne les divers éléments qui devaient s'harmoniser dans l'unité de la vie! On veut et on ne veut pas tout ensemble; le corps est en guerre avec l'esprit, et leurs lois se heurtent et se combattent. L'âme éclairée par la vérité, touchée par la charité, entraînée par l'esprit de Dieu, ou par l'amour de la gloire, veut annoncer ce qu'elle voit, ce qu'elle sait, ce qu'elle croit, ce qu'elle sent, même en face des contradictions et au prix des plus grandes fatigues, et quelquefois des plus vives douleurs. Le corps, comme un animal indompté, refuse tant qu'il peut, et on ne peut le faire marcher qu'à coups d'éperons. Il regimbe de toutes ses forces, il saisit toutes les occasions de se dérober, ou de secouer le frein qui le gouverne et le contraint d'avancer. Un homme de cœur se-

rait désolé plus tard d'avoir reculé au moment de paraître en public, si son devoir l'y oblige, comme un soldat d'avoir faibli au commencement du combat, et cependant dans le premier cas, je l'assure, et peut-être dans le second, je ne le sais pas, cent fois on quitterait la partie avant de l'engager, si on l'osait.

A cette crainte je ne connais qu'un remède efficace, celui que nous avons indiqué plus haut: c'est de ne monter à la tribune ou dans la chaire que par la seule impulsion de la conscience, pour accomplir un devoir, et de laisser de côté tout ce qui est personnel, gloire, réputation, opinion publique, tout ce qui se rapporte à soi. On s'avance alors comme une victime du devoir, qui se résigne au sacrifice, et ne cherche que la gloire de celui auquel le sacrifice est offert. On ne réussit jamais mieux que dans ces conditions, et tout le monde y gagne : l'orateur du calme, de la dignité, de la simplicité; l'auditoire une parole plus pure, plus élevée, plus pénétrante, parce qu'elle est plus désintéressée et presque surhumaine.

Quelques personnes croient se donner du courage par des boissons excitantes ou par une nourriture copieuse. C'est un triste courage que

celui-là! Qu'il soit bon à la guerre, où la force physique domine, je le comprends, et c'est une ressource à ne pas négliger avant la bataille; mais s'il s'agit du combat de la parole, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus intelligent, de plus moral au monde, il faut un autre esprit que l'esprit-de-vin ou l'alcool pour exciter les facultés et échauffer le cœur. Les orateurs qui ont recours à de tels moyens pour être capables de remuer leurs auditeurs ne dépasseront jamais la sphère de l'imagination et des sens, et s'ils ont en effet quelque éloquence, ce sera celle des clubs, des cabarets, des carrefours, qui a aussi sa puissance, mais dans l'intérêt des mauvaises passions.

Enfin, il y a sous le rapport physique quelques précautions à prendre, relativement à tel ou tel organe, qui, à cause de sa faiblesse habituelle ou de sa trop grande irritabilité, a besoin d'être disposé ou prémuni. Ici, chacun doit s'arranger en raison de son tempérament, de sa constitution et de ses habitudes.

Il y en a qui ne peuvent parler à jeun, et cela se comprend, puisqu'il faut être soutenu pour une si grande fatigue. La voix est affaiblie, brisée par l'inanition ou le vide de l'estomac.

D'autres, au contraire, ne peuvent parler après avoir mangé, et cela se conçoit encore, parce que le travail de la pensée, qui attire le sang à la tête, en prive l'estomac, dont la digestion s'arrête; ce qui le fait réagir violemment contre le cerveau et donne des vertiges.

Là, comme dans toutes les choses de ce monde, le bien est au milieu. Il faut être nourri, mais modérément, et ne prendre la parole qu'avant le travail de la digestion, ou quand il est assez avancé pour ne plus être troublé.

Chacun doit se faire son hygiène sous ce rapport, et personne ne peut mieux savoir ce qui lui convient que l'orateur lui-même. Il fera donc, comme les anciens athlètes, qui se soumettaient à un régime très-sévère, pour jouir de toutes leurs forces au moment de la lutte; et s'ils avaient ce courage, eux qui ne se livraient qu'à des combats du corps, et pour des couronnes si périssables, que ne doivent pas faire les athlètes de la parole, ces hommes que Dieu appelle aux luttes de l'intelligence, à l'annonce et à la défense de la vérité, de la justice, du bien, les choses les plus nobles du Ciel et de la terre, et à la participation de leur gloire immortelle?

CHAPITRE XIX.

LE DISCOURS.

Nous venons de dire comment l'orateur doit se préparer à la grande œuvre de la parole par l'esprit, dans son cœur et même dans son corps. Voyons-le maintenant sur le terrain, au moment où il va tirer le glaive de la parole pour établir la vérité ou combattre l'erreur. C'est le moment solennel du combat.

Pour être plus clair, nous diviserons cette considération en six points, dans lesquels nous distribuerons ce que nous avons à dire de plus utile à cet égard. Nous ne prétendons pas établir par là un ordre rigoureux : c'est un cadre pour réunir et enchaîner nos observations, nos pensées, et les résultats de notre expérience ; car, nous le répétons, nous n'avons point prétendu écrire un traité sur l'art oratoire ; nous voulons seulement raconter aux autres ce

que nous avons fait, et comment nous l'avons fait.

Nous parlerons successivement : 1° du commencement du discours ou de l'exorde ; 2° de l'entrée dans le sujet ou du départ ; 3° de la réalisation du plan, ou de l'exposition et du progrès des idées ; 4° du moment suprême du discours ; 5° de la fin ou de la péroraison ; 6° enfin de l'action oratoire.

CHAPITRE XX.

LE COMMENCEMENT OU L'EXORDE.

J'appelle le commencement tout ce que l'orateur dit depuis le moment où il ouvre la bouche jusqu'à celui où non-seulement il indique l'objet de son discours, mais où il entre dans son sujet et le développe.

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement », dit l'Intimé dans la comédie des *Plaideurs*. Cela est vrai pour celui qui récite un discours écrit; cela n'est pas vrai pour celui qui improvise. C'est son commencement qu'il sait le plus mal, parce qu'il n'est pas encore en train, et qu'il faut s'y mettre.

Je sais bien qu'on peut écrire son exorde et l'apprendre par cœur. Cela se fait utilement en certains cas, et par des personnes qui ont l'habitude de mêler le récit à l'improvisation, et de passer alternativement de passages appris par cœur à des développements faits au moment

même. Il y a des orateurs qui s'en tirent assez bien de cette manière, et ils trouvent moyen de produire de l'effet, surtout avec des tirades préparées à l'avance. Je ne les en blâme pas. L'art de parler est si difficile, qu'il faut faire en chaque circonstance comme on peut, et tout est bien si l'on réussit. D'ailleurs, comme en toute pratique, l'art doit s'accommoder aux moyens de chacun. A cause de la diversité des esprits, ce qui va à l'un ne convient pas à l'autre; en sorte qu'en cette matière il n'y a pas de règles absolues.

Cependant je crois pouvoir affirmer que le véritable orateur, c'est-à-dire celui qui parle et ne récite pas, n'emploie pas volontiers ce procédé, et n'y réussit guère quand il essaie de le mettre en usage. C'est tout au plus s'il peut préparer complétement sa première phrase, et s'il veut apprendre un exorde entier, ordinairement il s'embrouille, s'embarrasse et fait plus mal que s'il avait parlé. Il lui faut jusque dans son exorde la liberté de son allure. Seulement il doit avoir bien présent à l'esprit l'énoncé exact de son sujet et la formule aussi rigoureuse, aussi simple que possible, de l'idée qu'il exposera. Là ne doit se trouver ni vague, ni obscurité, mais une intuition claire et une

expression bien arrêtée. C'est là qu'échouent la plupart de ceux qui prétendent improviser, parce que, faute de réflexion et de méditation, ils ne savent nettement ni l'objet de leur discours, ni la manière de le traiter. Ils l'aperçoivent en gros ou à peu près, et alors ils disent des lieux communs, des généralités vides, et tournent constamment autour de leur sujet sans y pénétrer.

Ceux qui parlent sont, en commençant, dans une position tout autre que ceux qui récitent. Ils sont ordinairement faibles et un peu obscurs au début, tandis que les autres paraissent forts et brillants. Mais il en est ainsi de tout ce qui a vie dans la nature. La vie débute toujours par un point obscur, à peine perceptible, et elle va des ténèbres à la lumière. Selon la Genèse, toutes les choses ont été créées du soir au matin. Puis la vie s'accroît et s'organise peu à peu, et enfin elle s'épanouit dans toute sa magnificence. Ainsi du discours parlé, qui est quelque chose de vivant, et qui naît, grandit et s'organise devant les auditeurs.

C'est pourquoi il doit commencer doucement, modestement, et sans annoncer avec pompe ce qui va suivre. Le grain de sénevé, qui est la plus petite des semences, produit un grand

arbre où viennent se reposer les oiseaux du Ciel.

Rien ne doit être plus simple que l'exorde d'un discours improvisé. Il doit servir surtout à bien poser le sujet, et à faire pressentir et entrevoir l'idée qui va être développée.

Sans doute, si les circonstances le demandent, on peut y introduire aussi des précautions oratoires, des insinuations, des louanges, et un esprit délicat et délié trouve toujours moyen de placer ces choses. Mais, en général, elles le gênent, parce qu'elles sont en dehors de son idée et peuvent l'en distraire ; et comme sa phrase n'est point faite, il risque d'être entraîné hors du sujet en commençant et de manquer son plan.

Par la même raison, sa voix sera modérée, même un peu faible au début, et il pourra arriver, au moins dans un vaste auditoire, qu'on n'entende pas ses premières phrases, ou qu'on les entende mal. C'est un inconvénient sans doute, mais il est inévitable et il a ses avantages.

Il est inévitable, ou du moins difficile à éviter, parce que celui qui improvise, portant toutes ses idées dans sa tête, et n'étant jamais entièrement sûr de son expression, arrive tou-

jours à la chaire ou à la tribune avec une émotion profonde. Or, il est impossible de crier dans cet état, et c'est tout au plus si l'on trouve de la voix; la bouche est sèche, la langue s'attache au palais, *vox faucibus hæret*, et l'on a peine à articuler.

En outre, si l'orateur force sa voix en commençant, elle sera bientôt enrouée, brisée, épuisée, et elle lui manquera au bout d'un quart d'heure. Il ne faut parler ni trop haut ni trop vite au début; autrement les contractions et les dilatations violentes et hâtées du larynx le forcent et le faussent. On doit ménager sa voix à l'origine, pour qu'elle dure et se soutienne jusqu'au bout. Quand on la renforce et l'anime graduellement, elle ne tombe pas; elle reste claire, forte et agréable jusqu'à la fin du discours. Or, c'est là un point bien important pour celui qui parle et pour ceux qui écoutent : pour le premier, parce qu'il conserve sain et puissant l'instrument sans lequel il ne peut rien faire; pour les seconds, parce que rien ne les fatigue plus que des sons rauques, bruyants et mal articulés.

Cet inconvénient a encore l'avantage d'établir le silence dans l'auditoire, surtout s'il est considérable et distribué sur un vaste espace;

comme dans une église. Au commencement d'un sermon, il y a toujours du bruit : des personnes qui se placent, des chaises qui se retournent, des toux, des mouchoirs et des chuchottements ; tumulte plus ou moins prolongé, et qui est inévitable dans une grande réunion d'hommes qui prennent position. Si vous commencez très-haut et fort, de manière à dominer le bruit, il continuera plus longtemps parce qu'on vous entendra. Mais si vous parlez bas, doucement, et que l'assistance vous voie parler sans vous entendre, elle s'empressera de se tenir tranquille pour écouter, et toutes les oreilles se dirigeront plus vivement vers la chaire. En général, les hommes n'estiment que ce qu'ils n'ont point ou ce qu'ils craignent de perdre, et la parole leur devient plus précieuse, s'ils ont peur de ne pouvoir l'entendre.

Par la même raison encore, la tenue de celui qui improvise est humble et même un peu abattue en paraissant dans la chaire ou à la tribune ; car il y monte presque toujours comme à un lieu de supplice, tant il est plein d'angoisses, tant le fardeau de la parole lui est lourd ! Toutefois il doit prendre garde de ne pas trop laisser paraître son émotion, et surtout de ne point se poser en victime.

Du reste, s'il est vraiment orateur, sa contenance va bientôt changer, comme son intérieur. Il n'aura pas prononcé quelques mots, que tout son trouble disparaîtra. L'esprit prendra le dessus et dominera le corps. Une fois en face de son idée et aux prises avec elle, il oubliera tout le reste; il ne verra plus que sa pensée à manifester, le sentiment de son cœur à communiquer; sa voix, presque tremblante et brisée tout à l'heure, prendra de l'assurance, de l'autorité, de l'éclat, et s'il est bien inspiré ce jour-là, si la lumière d'en haut rayonne dans son intelligence et échauffe son âme, ses yeux lanceront des éclairs, sa bouche les éclats du tonnerre; son visage deviendra brillant comme le soleil, et la faiblesse de l'humanité sera transfigurée. C'est le Thabor de l'éloquence.

CHAPITRE XXI.

ENTRÉE EN MATIÈRE.

Après l'exorde, qui doit poser clairement et brièvement le sujet du discours et sa division s'il y a lieu, il faut entrer en matière et aborder le développement.

C'est peut-être la partie la plus difficile de l'improvisation, celle où elle présente le plus d'inconvénients. Il s'agit de sortir du port, et pour cela il n'y a qu'une passe étroite, qu'on peut facilement manquer. Il faut pour la traverser un vent favorable qui mène à la haute mer. Beaucoup échouent dans le passage, ils ne savent point entrer dans le plein de leur sujet.

Quand on écrit, on a le temps de réfléchir, et ainsi on peut disposer à son aise la suite de ses pensées. Cependant tout le monde sait quelle peine on a souvent à faire cet arrangement, et dans quelle perplexité on se trouve pour saisir justement le fil du développement et

distinguer au milieu de plusieurs idées celle qui domine les autres et doit leur ouvrir le chemin, comme un principe a ses conséquences, comme une cause a ses effets. On consume quelquefois des heures à chercher le bout de la chaîne pour la dérouler convenablement, et trop souvent, comme pour démêler un écheveau de fil, on s'y prend maladroitement et on embrouille au lieu de dévider. C'est une des choses les plus pénibles pour ceux qui veulent écrire, surtout dans la jeunesse, qui s'impatiente, que l'imagination emporte, et où l'on prend aisément ce qui brille ou ce qui produit de l'effet, pour le principal et l'essentiel. Il faut une sagacité rare, ou beaucoup de réflexion et de maturité, pour saisir du premier coup le véritable enchaînement des idées, et mettre chaque chose à sa place sans tâtonnement et sans essai malheureux.

Que sera-ce donc s'il faut se décider sur-le-champ, sans hésiter, sans pouvoir essayer, devant un auditoire, qui a les yeux braqués sur vous, les oreilles dressées, et qui attend avidement les paroles qui vont sortir de vos lèvres? Le moindre retard est impossible, et il faut absolument s'élancer dans l'arène, quelquefois à demi nu ou mal armé. Le moment est venu; il

faut commencer à parler, même quand on ne sait pas exactement ce qu'on va dire, et si ce qu'on va dire d'abord mènera justement à la passe qui seule mène à la pleine mer. Il y a là pour l'orateur un instant critique et qui décidera de son discours.

Sans doute il a préparé la suite de ses pensées, et il possède son plan. Mais ce plan ne comprend que les idées principales, jalonnées de loin en loin; et pour arriver du point de départ au premier jalon, qui détermine tous les autres, il y a un élan et une direction à prendre, et c'est la difficulté.

Le mieux c'est d'aller résolument et droitement au cœur du sujet, à l'idée principale, et de l'éventrer pour ainsi dire, afin d'en tirer les entrailles et de les dérouler. Mais on n'en a pas toujours le courage ou la force; puis on craint de manquer de matière en brusquant le développement, et de rester à sec et court après quelque temps, sans pouvoir remplir son temps ni fournir sa carrière. C'est une illusion ordinaire à ceux qui commencent. Ils ont toujours peur de n'avoir pas assez de matière, et soit dans leur plan, soit dans leur discours, ils entassent toutes sortes de choses et finissent par être longs, diffus et confus. On ne manque

jamais de matière, quand on est dans la vraie ligne du développement. Mais il faut frapper le rocher avec la verge de Moïse, et surtout comme Dieu l'a ordonné, pour qu'il en jaillisse des eaux intarissables. Quand le mineur a touché la bonne veine, la richesse abonde.

Malheureusement il n'en va pas toujours de la sorte. Trop souvent on prend la première voie qui s'offre pour gagner l'idée principale, et ce n'est pas toujours la plus directe ni la plus claire. Une fois engagé dans cette route et l'œil tendu vers le point où il faut arriver, on fait non pas force de rames, mais force phrases pour aborder l'idée, et l'on n'y parvient qu'avec des circuits et des détours. L'auditeur qui vous suit ne voit pas trop où vous le menez, et si cet état dure quelque temps, le malaise de celui qui parle gagne ceux qui l'écoutent, et le froid se glisse avec l'inquiétude dans l'auditoire.

Avez-vous considéré quelquefois du rivage une voile blanche qui veut quitter la rade, et cherche le vent pour gagner la mer? Elle louvoie de tous les côtés pour le trouver; et quand elle n'y peut réussir, elle s'agite sur elle-même et se balance sans avancer, jusqu'à ce qu'enfin le souffle favorable vienne la gonfler; et alors elle glisse rapidement sur les flots,

entre dans la pleine mer et disparaît bientôt à l'horizon.

Ainsi de l'orateur qui ne trouve pas du premier coup sa direction. Impatient de partir, parce qu'il y aurait de la honte à rester en place, il ouvre sa voile au premier vent qui souffle, et bientôt elle retombe avec le vent trompeur. Il essaie d'un autre côté sans plus de bonheur, et il risque de ne pas avancer ou de faire fausse route. Il se prend alors à la première image qui se présente et elle l'emporte loin de son sujet. Il veut y revenir, et ne sait plus par où l'atteindre. Il l'aperçoit de loin, qui fuit devant lui, comme Ithaque aux yeux d'Ulysse, et comme lui aussi il peut faire une longue odyssée avant d'y aborder. Peut-être n'y arrivera-t-il jamais, et c'est encore plus triste.

Il y en a qui parlent toute une heure en vue de leur sujet, et qui ne réussissent pas à y entrer. Ils y parviennent d'autres fois quand il en faut sortir, c'est-à-dire quand le temps est écoulé. De là des oraisons interminables qui fatiguent l'auditeur sans l'instruire ni le toucher; l'orateur s'y épuise en pure perte, et ses sueurs sont infécondes. Il s'est jeté dans un marais; plus il s'agite, plus il s'embourbe : il patauge à droite et à gauche pour retrouver son chemin

et reprendre la terre ferme, et s'il y arrive, c'est tout couvert de la boue qu'il a traversée.

Horace dit : *Qui bene cœpit, facti dimidium habet*, celui qui a bien commencé a fait la moitié de l'ouvrage. Cela s'applique parfaitement à l'orateur qui est bien entré en matière et qui, après avoir posé nettement son sujet, l'aborde directement et prend avec intelligence le fil des idées. Alors il n'a plus qu'à laisser couler sa barque; le courant le portera au terme, et les coups de rame qu'il donnera et le vent qui enflera sa voile le feront avancer de conserve. Mais s'il est hors du courant, et surtout contre le courant, si le vent lui manque ou lui est contraire, plus il ramera et moins il avancera. Il y perdra son temps et sa peine, et il inspire de l'inquiétude ou de la pitié à ceux qui le regardent du rivage.

Mais le moyen de bien commencer? Comment trouver ce fil de l'eau, ce courant favorable, ou, pour parler sans figure, l'idée première par laquelle il faut débuter et qui amènera toutes les autres? Peut-on donner un précepte, indiquer une méthode à cette fin? Tous les préceptes, toutes les méthodes ne valent que si on sait les appliquer, et pour les bien comprendre, et surtout pour les mettre heureusement en

usage, il faut du bon sens, de l'intelligence, un esprit droit et pénétrant. Il faut être capable de discerner rapidement, dans le cas que nous venons de décrire, ce qu'il y a à faire; il faut savoir profiter du vent favorable qui se lève, se tirer de l'embarras où l'on s'est engagé. Il faut avoir, en un mot, ce qui est nécessaire à l'orateur, comme à tout autre, pour affronter un danger ou sortir d'un mauvais pas, de l'esprit et de la présence d'esprit: ce qui ne s'apprend pas.

CHAPITRE XXII.

LE PROGRÈS DES IDÉES OU LE DÉVELOPPEMENT.

L'orateur doit avoir son plan bien arrêté, non-seulement sur le papier, mais dans sa tête; en sorte qu'il tienne toujours présente à son esprit la chaîne de ses pensées, et qu'il aille successivement de l'une à l'autre dans l'ordre marqué du développement.

Le discours est donc comme enchâssé dans un cadre dont il ne doit pas sortir, sous peine de divaguer et d'emporter l'attention des auditeurs hors du sujet par ses écarts, comme un fleuve qui sort de son lit entraîne tout ce qu'il rencontre, et porte l'aridité et la dévastation là où il devait répandre le rafraîchissement et la fertilité.

Ou plutôt, le discours qui déborde ainsi n'emporte rien du tout que des flots de paroles qui battent les oreilles sans laisser une idée ni exciter un sentiment. Plusieurs de ceux qui veu-

lent improviser, et qui ne s'y entendent pas, faute de talent ou de préparation, se perdent de cette manière. Le courant de leur discours, qui n'est pas maintenu dans ses rives, se divise à chaque instant et va s'épuiser dans le vide, comme ces rivières aux embouchures multiples qui sont absorbées par les sables.

C'est donc une chose bien importante que de savoir se contenir dans son plan. Toutefois il ne faut pas s'en rendre tellement esclave, qu'on ne laisse aucune place aux pensées nouvelles qui peuvent s'offrir à l'instant même. Ce serait se priver de l'un des principaux avantages de l'improvisation, à savoir l'inspiration du moment et la vie qu'elle donne au discours.

L'homme habitué à parler en public prévoit même jusqu'à un certain point, ou plutôt pressent, non pas l'instant où il sera inspiré, mais les idées qui pourront se présenter à certains endroits du développement; il entrevoit ce qui est virtuellement compris dans une idée qu'il n'a fait qu'indiquer. C'est comme un coup de sonde qu'il a donné d'avance dans une source, et il l'a refermée soigneusement jusqu'à ce qu'il ait besoin de l'ouvrir et de la faire jaillir. Il l'affaiblirait, l'épuiserait peut-être, s'il la perçait pendant sa préparation; il la réserve pour

le moment propice, sûr d'y trouver un jet abondant, quand il le voudra.

Mais à tout avantage il y a un inconvénient. Dans la chaleur de l'exposition on n'est pas toujours maître de sa parole, et quand des pensées nouvelles arrivent, elles peuvent entraîner loin du sujet, auquel on a quelquefois de la peine à revenir. De là des digressions, des longueurs, des hors-d'œuvres, qui font perdre de vue l'objet principal, et brisent ou allanguissent l'attention de l'auditoire.

Tous ceux qui improvisent ont eu ce malheur un jour ou l'autre. Si l'on ne s'habitue à tenir d'une main ferme le fil de ses pensées, pour se retrouver toujours au milieu du labyrinthe du discours, et dans les voies multiples où l'on peut être entraîné, on n'arrivera jamais à parler d'une manière supportable; et quand même on aurait de beaux moments, l'auditeur se fatiguera par ces divagations, et en définitive il ne sera ni instruit ni touché. On pourra l'éblouir par la pompe des phrases, le surprendre par des idées plus ou moins ingénieuses, l'amuser même momentanément par le tour spirituel et brillant de la parole; on ne lui mettra pas une idée dans l'esprit ni un sentiment dans le cœur, parce qu'il n'y aura ni

ordre ni unité, et ainsi point de vie dans le discours.

Puis, il faut bien se garder des distractions qui viennent couper le fil du développement, et jettent brusquement l'esprit dans une autre voie non préparée. C'est encore un des dangers de l'improvisation. Elle exige impérieusement qu'on soit tout entier à son sujet, et ainsi qu'on ne laisse s'introduire dans l'esprit aucune image, aucune pensée étrangère; ce qui n'est pas facile, quand on se trouve en face d'un public nombreux qui a les yeux fixés sur vous de tous les côtés, et qui vous excite à le regarder parce qu'il vous regarde.

C'est pourquoi l'orateur doit être recueilli avant de prendre la parole, tout présent à ses idées, et ne se laissant point entamer ni impressionner par ce qui l'environne. La moindre distraction à laquelle il cède peut briser la chaîne de ses pensées, brouiller son plan, et lui enlever même jusqu'au souvenir de son sujet. Cela paraît incroyable, et je ne le croirais pas moi-même, si je ne l'avais éprouvé.

Je devais prêcher un jour dans l'une des plus grandes églises de Paris. C'était une fête solennelle; il y avait un immense auditoire et une partie de la cour d'alors. En montant dans la

chaire j'aperçois une personne que je croyais absente, et mon esprit est emporté tout d'un coup par ce souvenir. J'arrive au haut de la chaire, je m'agenouille comme d'ordinaire, et au moment de me relever pour parler, j'avais oublié non-seulement le texte, mais encore le sujet de mon sermon. A la lettre je ne savais plus sur quoi je venais parler, et, malgré tous mes efforts de mémoire, je n'y voyais que du blanc ou du noir, comme on voudra. Qu'on juge de mon embarras et de mes angoisses. Je restai à genoux un peu plus longtemps que d'habitude, ne sachant que faire. Cependant, sans perdre la tête ni le courage, je regardais le danger sans en être effrayé, mais aussi sans voir comment j'en sortirais. Enfin, ne pouvant rien retrouver par mes propres forces, ni sujet ni texte, j'eus recours à Dieu et je lui dis du plus profond de mon cœur et avec toute l'ardeur de mon inquiétude : « Seigneur, si vous voulez que je prêche, rendez-moi mon plan. » Et à l'instant même mon texte me revint à l'esprit et le sujet avec mon texte. Je ne crois pas avoir éprouvé dans ma vie quelque chose de plus saisissant, ni un mouvement plus vif de reconnaissance.

D'autres fois, et cela arrive souvent, on perd en parlant le fil du discours, surtout quand une

idée nouvelle vient à la traverse, ou si l'on se laisse aller à regarder dans l'auditoire. On s'en aperçoit ordinairement avant que la phrase qu'on prononce soit achevée; car, quand on improvise, on prévoit toujours l'idée qui va venir avant d'avoir terminé le développement de la précédente; et pour avancer sûrement, il faut regarder un peu en avant, afin de reconnaître où l'on va poser le pied tout à l'heure. Tout d'un coup on ne voit plus rien devant soi, et l'on est arrivé à la dernière partie de la période. Si l'on se trouble, on est perdu; car l'inquiétude, loin de faire retrouver les idées, les confond davantage, et plus on s'agite, moins on est capable de retrouver son plan et de rentrer dans sa route. Il faut dans ces cas reprendre avec calme, sous une autre forme, avec d'autres expressions, la dernière pensée qu'on vient d'énoncer, et presque toujours elle rappelle celle qui était perdue; elle en excite doucement le souvenir, en vertu de l'association des idées et par le travail antérieur du plan. Mais en parlant on doit regarder au-dedans de tous les yeux de son esprit, pour apercevoir ce que cette espèce d'évocation fera paraître, et ressaisir son idée au moindre signe. Tout cela ne se fait pas sans perplexité ni sans angoisses.

Il y a des jours néfastes où l'on est à peine maître de son attention, et, malgré la préparation la plus laborieuse, le plan ne veut pas entrer dans la tête, ou il n'y reste pas, s'enfuyant d'un côté ou de l'autre comme dans un vase fêlé ; ou bien encore il vient toujours quelque chose à la traverse, qui vous jette hors de voie. C'est souvent l'effet d'une cause physique. C'est un état nerveux, fiévreux, qui provient des influences atmosphériques, de l'indisposition du corps ou d'un organe, et surtout de préoccupations de cœur ou d'esprit.

Dans ces cas on a bien de la peine à entrer dans son plan et à s'y tenir. Quelquefois même on n'y entre pas du tout, et l'on parle pour ainsi dire à côté, le suivant toujours pour le rattrapper et ne pouvant l'atteindre pour s'y établir, comme un homme qui court après la voiture qui doit le transporter, et qui achève sa course sans pouvoir l'ouvrir et s'y poser. C'est une des situations les plus fatigantes que je connaisse. Elle épuise à la fois la volonté, l'esprit et le corps : la volonté, qui fait de vains efforts pour reprendre son sujet, qui lui échappe sans cesse ; l'esprit, qui se débat dans une lutte désespérée contre ses propres pensées, et le corps, qui s'agite et sue dans ce désordre, comme pour sup-

pléer, par le tumulte extérieur, au mouvement du dedans qui fait défaut.

Pour éviter les distractions autant qu'il est possible, je conseillerai une chose qui m'a toujours réussi, c'est de ne pas considérer les personnes qui composent l'auditoire, et ainsi de ne se mettre avec aucune d'elles dans un rapport particulier. Ceux qui ont la vue basse n'ont que faire de mon conseil, mais il sera utile à ceux qui y voient de loin et qu'une impression soudaine ou un mouvement de curiosité peuvent troubler. Pour moi, j'évite soigneusement tout contact par les yeux avec qui que ce soit, et je me borne à considérer l'auditoire dans son ensemble, en promenant mes regards à fleur de tête. De cette manière je vois tout le monde et je n'aperçois personne, en sorte que toute l'attention de l'esprit reste attachée au plan et aux idées.

Je ne conseille cependant pas de faire comme Bourdaloue, qui fermait les yeux en récitant ses sermons, de peur que la mémoire ne lui manquât, ou qu'une distraction ne vînt lui enlever une partie de son discours. C'est un grand inconvénient que de fermer les yeux en parlant; car le regard avec ses mouvements est l'un des moyens les plus puissants de l'action oratoire.

Il lance du feu, de la lumière; il rayonne la vie de la manière la plus énergique, et on comprend l'orateur en le regardant et en suivant les mouvements de ses yeux, presque autant qu'en écoutant sa voix et ses paroles.

CHAPITRE XXIII.

DE LA CRISE OU DE L'EFFORT SUPRÊME DU DISCOURS.

J'appelle de ce nom le moment où la parole produit son plus grand effet, en pénétrant l'âme de l'auditeur pour la dominer, soit par la lumière dont elle la remplit, soit par le sentiment qu'elle lui imprime. L'auditeur, en ce moment solennel, est subjugué; il reste passif sous l'influence vivante qui le touche et le féconde. Mais, pour bien comprendre cet état, il faut considérer de près, et dans leur rapport respectif, les deux termes que la parole unit instantanément pour accomplir son œuvre.

L'éloquence a cela de particulier, qui la distingue des autres arts, qu'elle atteint toujours le cœur par l'intelligence, c'est-à-dire par l'idée qu'elle engendre ou fait naître, et c'est pourquoi elle est le plus excellent, le plus profond des

arts, parce qu'elle saisit l'homme tout entier, et ne peut le charmer, le toucher ou l'entraîner qu'en l'éclairant et le faisant penser.

Ce n'est plus une affaire de sensibilité, d'imagination et de passion, comme dans la musique ou la peinture, qui peuvent produire de grands effets, sans que la pensée y soit pour beaucoup, quoique ces arts eux-mêmes aient plus d'élévation et de portée, à mesure que l'intelligence y a plus de part et que l'idée y règne davantage.

Mais les idées, en musique et dans les arts plastiques, sont tellement mêlées à la forme et dominées par elle, qu'on peut difficilement les en abstraire pour s'en rendre compte et les analyser; elles coulent avec la forme, qui leur sert de véhicule, et on ne peut guère les traduire en un langage intelligible et précis. De là le vague de ces arts, de la musique surtout. Ce qui ne l'empêche pas d'agir très-énergiquement, au moment même de l'impression, qui du reste est passagère et laisse peu de chose après elle. Elle s'évanouit à peu près avec les sons qui l'ont produite.

Dans l'éloquence, au contraire, la forme est inférieure à l'idée. En soi, elle a peu d'éclat et de charme : c'est le langage articulé, qui est certainement bien moins agréable que le lan-

gage chanté ou la mélodie. Jamais la voix de l'orateur, si sonore qu'elle soit, ne charmera l'oreille comme une phrase musicale, et l'action oratoire, même la plus élégante ou la plus énergique, n'aura jamais la grâce, l'harmonie et le fini que le peintre ou le sculpteur peuvent donner aux corps des personnages qu'ils représentent. Et cependant les accents et l'action de l'orateur produisent souvent des effets merveilleux, quand on l'entend, effets qu'on ne retrouve plus en lisant ce qu'il a dit, ou dans le discours écrit.

Il suit de là que l'éloquence a aussi une partie artistique ou esthétique, qui a sa valeur propre, à côté de celle de l'idée qu'elle doit rendre. Mais elle y dépend beaucoup plus de l'idée que dans les autres arts, en sorte que l'absence ou la faiblesse de celle-ci s'y fait plus sentir et qu'il est impossible d'être un grand orateur, sans avoir une haute intelligence, une grande force de pensée, tandis qu'on peut être un musicien, un peintre, un sculpteur distingué, sans briller par ces qualités. Ce qui revient à dire que l'éloquence est le plus intelligent des arts, celui dont l'exercice exige les plus puissantes facultés de l'esprit.

D'où il suit encore, et c'est à cela que nous

en voulons venir, que l'éloquence est l'art le plus profond et le plus difficile, à cause du but qu'il doit atteindre, qui n'est pas seulement de plaire, de charmer, d'émouvoir passagèrement, mais d'entrer dans les âmes, pour mouvoir ou changer leurs volontés, pour les porter à agir ou les empêcher d'agir par le moyen des idées qu'elle leur fait concevoir, ou, comme on dit dans les traités de rhétorique, en les convainquant ou les persuadant. La vraie fin de l'orateur, c'est de se rendre maître des âmes, en les dirigeant par son esprit, en les faisant penser comme il pense, pour communiquer à leur volonté le mouvement et la tendance de la sienne.

Je sais bien qu'on peut remuer et entraîner les multitudes avec de grandes phrases, des images brillantes, et surtout par des éclats de voix et une action véhémente, sans qu'il y ait au fond de tout cela beaucoup d'idées. L'orateur, dans ce cas, agit à la manière de la musique, qui fait sentir et quelquefois agir sans penser. Mais ce qui suffit à la musique est tout au plus la moitié de ce qu'il faut à l'éloquence, et bien qu'elle puisse encore produire de l'effet de cette manière, elle y reste cependant au-dessous d'elle-même et perd de sa dignité. Elle

est sonore, mais vide; c'est une cymbale retentissante, ou, si vous l'aimez mieux, c'est une décoration de théâtre, qui fait illusion au moment même, et laisse peu de chose après elle.

L'éloquence n'est digne de son nom, et ne répond à sa haute destination, que si elle domine la volonté humaine par l'intelligence, en la portant à se résoudre, comme un être raisonnable et libre doit le faire, non pas seulement par des impressions sensibles, par les tableaux de l'imagination, par les emportements de la passion, mais surtout par la vue de la vérité, par la conviction de la justice et du bien, c'est-à-dire par l'idée qu'elle lui en donne, ou plutôt qu'elle doit engendrer, développer et vivifier dans son âme.

En un mot, tout dans le discours se réduit à ce point : faire concevoir à l'auditeur ce que l'orateur comprend et comme il le comprend, pour lui faire sentir ce qu'il sent et vouloir ce qu'il veut; en d'autres termes, engendrer dans l'entendement de celui qui écoute une idée semblable à l'idée de celui qui parle, afin que leurs cœurs se mettent à l'unisson comme leurs esprits. Là est la difficulté, et ceux-là seuls qui peuvent la surmonter sont vraiment éloquents.

Mais pour cela il faut plusieurs choses, ou autrement, dans cette opération que l'orateur doit accomplir, dans cette grande œuvre de l'éloquence il y a plusieurs moments ou degrés que tous ceux qui parlent en public connaissent, ou au moins dont ils ont fait l'expérience par le sentiment, s'ils ne s'en sont pas rendu compte d'une manière explicite.

Le premier moment est celui où l'on s'empare de l'auditoire : on le domine.

Le second a lieu quand la parole pénètre dans l'âme de l'auditeur et le fait concevoir.

Le troisième est comme l'organisation de cette conception. L'auditeur qui a conçu l'idée s'unit à l'orateur par son esprit et par sa volonté; il ne fait plus qu'une âme avec lui : c'est le complément de l'œuvre par laquelle celui qui parle prend possession de celui qu'il a convaincu et touché.

Considérons ces trois degrés.

1° S'emparer de l'auditeur, c'est saisir son attention, la fixer de manière à ce qu'il écoute sans effort et même volontiers ce qu'on lui dit, et qu'en dirigeant tout son esprit vers l'orateur, il s'ouvre, autant qu'il dépend de lui, pour recevoir sa parole, l'absorber, à l'exclusion de toute

autrepensée, image ou sensation qui pourraient survenir.

Or, cette prise de possession des esprits par le discours n'est pas chose facile, et il faut souvent un temps assez long et des efforts soutenus pour l'obtenir. D'autres fois, cela se fait tout de suite, dès les premiers mots, soit à cause de la confiance que l'orateur inspire, soit par le vif intérêt du sujet et la curiosité qu'il excite, soit par toute autre raison. Il est difficile de donner un conseil à cet égard, vu la grande diversité des circonstances qui peuvent aider ou nuire dans ce cas; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il faut absolument y parvenir pour produire quelque effet par le discours.

Il y a peu d'hommes qui sachent écouter. Cela suppose une grande envie de s'instruire, par conséquent la conscience de son ignorance et une certaine défiance de soi-même, qui est de la modestie ou de la l'humilité, vertus très-rares; et d'un autre côté, il faut, pour écouter, une force de volonté qui rend capable de diriger son esprit sur un point, et de l'y maintenir en dépit de toutes les distractions. Même quand on est seul en face d'un livre sérieux, quelle peine n'a-t-on pas à y concentrer son attention pour comprendre ce qu'on lit! Et si la

lecture se prolonge, que d'échappées et de reprises! Que sera-ce donc au milieu d'une foule où l'on est assailli de tous les côtés par des impressions diverses?

Puis, chacun arrive là avec une disposition différente, avec des préoccupations autres, avec ses préjugés, en raison de son âge, de sa condition, de ses antécédents. Supposez quelques centaines, quelques milliers de personnes dans un auditoire, vous avez autant d'opinions que de têtes, autant de passions que d'intérêts et de situations, et dans ce grand nombre d'individus bien peu s'accordent par leurs pensées, par leurs sentiments, par leurs désirs. Chacun songe à une chose ou à une autre, veut ceci ou cela, a telle ou telle prévention; et tout d'un coup, au milieu de toutes ces divergences, de toutes ces contradictions, voilà un homme qui se lève, qui paraît en chaire ou à la tribune, et qui doit se faire écouter de tous pour les faire tous penser, sentir et vouloir comme lui. En vérité, c'est une œuvre prodigieuse, et qui ne peut s'accomplir que par une puissance presque surhumaine. C'est le triomphe de l'éloquence, mais il ne s'obtient pas sans peine.

Les rhéteurs disent qu'il faut employer l'exorde à cette fin. C'est en commençant qu'il faut tâ-

cher de captiver les esprits et de les attacher au sujet, soit en les frappant avec force, par surprise, comme dans un exorde *ex abrupto;* soit en gagnant adroitement leur bienveillance, comme dans l'exorde par insinuation. Tout cela est vrai, mais le précepte n'est pas facile à mettre en œuvre. Il revient à dire que pour faire un bon exorde il faut une grande force ou une grande adresse de parole. Qui nous les donnera ?

Les premiers moments du discours sont en général très-difficiles à l'orateur, non-seulement par la peine qu'il éprouve à se mettre en train, à poser son sujet et à en commencer le développement, comme nous l'avons montré tout à l'heure, mais aussi par la nécessité de mettre en train son auditoire, où il rencontre au début soit la force d'inertie, la paresse qui ne veut pas se donner la peine d'écouter, soit la légèreté qui se laisse distraire à chaque instant, soit l'opposition sourde ou déclarée d'un préjugé ou d'un intérêt contraire. Il faut donc qu'il entre en lutte avec son auditoire pour le dompter, et cette lutte n'est pas toujours heureuse.

Jusqu'à ce que chacun ait pris sa place et s'y soit bien établi, puis ait toussé, craché, se soit mouché et agité autant qu'il peut le faire dé-

cemment dans la situation, le pauvre orateur parle plus ou moins au milieu du bruit, ou au moins d'une agitation sourde qui empêche d'abord sa parole d'agir sur les esprits. Alors elle n'entre pas, elle lui revient, et il est parfois tenté de se décourager en commençant, surtout dans les grandes assemblées où il y a toutes sortes de monde, comme au sermon. S'il faiblit, il est perdu; jamais il ne deviendra maître de ses auditeurs et son discours sera impuissant.

Ce qui le soutiendra, c'est d'abord le sentiment vif de la mission dont il est chargé, du devoir qu'il accomplit; puis ce quelque chose qui est propre aux hommes forts, et par quoi ils s'animent par la contradiction ou l'obstacle, et s'exaltent dans la lutte. Plus on leur résiste et plus ils s'efforcent de l'emporter, plus ils veulent vaincre : c'est un des aiguillons du courage dans le combat.

Puis ce qui lui est encore bien utile dans cette conjoncture, c'est l'autorité de la parole, qui prend subitement un certain ascendant sur l'auditeur, quelque chose de sympathique dans la voix qui flatte l'oreille et va au cœur, ou bien un certain mordant, dans la prononciation et dans l'accent, qui s'empare de l'attention.

Avec ces avantages et ceux dont nous avons parlé précédemment, et surtout avec le secours d'en haut, on parvient plus ou moins vite à saisir son auditoire, à le dominer, à le gagner, à l'enchaîner pour ainsi dire au discours, en sorte que tous les esprits, ralliés dans une même attention, convergent vers un seul point, et paraissent suspendus aux lèvres de celui qui parle, en même temps que tous les regards sont fixés sur lui. Alors s'établit ce silence solennel, qui est la condition de la vie de la parole. On ne se remue plus sur sa chaise ou à son banc; on ne se mouche plus; on ne crache plus; les rhumes eux-mêmes sont comme guéris par enchantement, et au milieu de l'absence de tout bruit, on n'entend plus que les respirations des auditeurs, et la voix de l'orateur qui s'élève, domine et se répand. L'assemblée est gagnée, elle écoute.

2° Alors seulement peut s'accomplir l'œuvre de l'éloquence, qui est d'engendrer l'idée dans celui qui entend, ou de lui faire concevoir et sentir ce qu'elle lui dit.

Comme dans toute conception il y a là deux termes, l'un actif qui transmet la vie, l'autre passif qui conçoit en la recevant, et la conception n'a lieu que par leur pénétration récipro-

que. C'est ce qui arrive quand tous les regards sont dirigés, tendus vers l'orateur. Les esprits s'ouvrent de toutes leurs forces pour attirer et absorber sa parole, qui les pénètre de sa vertu et les féconde. Ainsi se produisent les idées par l'instruction, qui est une véritable fécondation des intelligences, et en même temps une nourriture ; car l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole de vérité.

C'est le moment le plus solennel du discours, ce que nous appelons la crise, ou l'effort suprême de la parole ; c'est la vérité elle-même, c'est-à-dire le Dieu vivant, celui qui s'appelle la voie, la vérité et la vie, qui, par la bouche de son ministre ou d'un homme de son choix, agit sur les âmes, y pénètre, s'y établit, pour qu'elles deviennent comme des trônes où elle aime à siéger, comme des sanctuaires où elle se plaît à habiter, comme des miroirs où elle se réfléchit avec amour, comme des flambeaux par lesquels elle veut briller et se répandre.

Dans le monde physique, partout où il y a communication et reproduction de la vie, c'est aussi le Dieu vivant qui opère, et les hommes, les animaux et les plantes, qui sont employés à cette grande œuvre, n'en sont que les organes ou les instruments. C'est pourquoi l'Evangile

dit qu'il n'y a qu'un père, Celui dont toute paternité dérive dans le Ciel et sur la terre, comme lui seul est bon, parce qu'il est la source de tout bien, et le seul maître, parce qu'il est la vérité.

Il en est de même et à plus forte raison dans le monde moral, ou pour la communication de la vie spirituelle. Elle s'accomplit d'après les mêmes lois, et c'est pourquoi celui qui instruit ou qui engendre dans les âmes, et c'est le vrai sens du mot instruire, celui-là est aussi père selon l'esprit, et c'est la plus noble et la plus féconde des paternités.

Tel est le rôle sublime de l'orateur, telle la haute fonction qu'il remplit. Quand il répand une parole vivante, c'est la vie qu'il transmet; c'est la vérité qu'il reproduit et multiplie dans les âmes, qu'il fait vivre selon l'esprit, comme la paternité physique fait vivre selon la chair. Comme Dieu, dont il est l'image et l'instrument, répand sa lumière, sa chaleur et la vie sur toutes les créatures: ainsi l'orateur, rempli de la puissance de l'Esprit, verse au même moment sur des milliers d'auditeurs la lumière de sa parole, la chaleur de son cœur et la vie de son âme. Il féconde toutes ces intelligences à la fois, et c'est pourquoi, à l'instant même où le rayon de la pa-

role les pénètre et les fait concevoir, elles ne font plus qu'une seule âme, dont il est le maître, et qu'il remplit de la vertu d'en haut. Toutes en effet, dans ce moment solennel, vivent à l'unisson ; elles sont comme identifiées par la puissance de la parole qui les domine.

Aussi ce moment critique du discours, où l'effort suprême de l'éloquence s'accomplit, est-il signalé par l'émotion la plus vive et la plus profonde qu'il soit donné aux hommes d'éprouver; celle qui accompagne toujours la communication de la vie; et ici elle donne d'autant plus de bonheur, que la vie de l'intelligence est plus pure, plus rapprochée de Dieu, qui en est la source. De là le sentiment délicieux et à nul autre pareil qu'éprouve l'orateur, quand sa parole entre dans les âmes et les vivifie, comme aussi les impressions douces que ressentent les âmes qui reçoivent l'esprit de la parole et s'en nourrissent.

3° Quand l'orateur a ainsi atteint par le rayon de sa parole le fond de l'âme de celui qui l'écoute, et l'a animé de sa vie, il en devient le maître, et alors il l'impressionne, le remue et le tourne à son gré, et cela sans effort, de la manière la plus simple, par un mot, par un geste, par un cri, par le silence même. C'est qu'il pos-

sède son cœur ; il lui est ouvert et il y a entre eux une communication intime qui n'a presque plus besoin de moyens extérieurs. Ainsi de deux personnes qui s'aiment tendrement et qui ont confiance l'une dans l'autre : elles se comprennent sans se parler, et le sentiment qui les anime et les unit est si intime et si doux, que le langage est impuissant à l'exprimer, et qu'elles n'en ont plus besoin pour s'entendre.

L'orateur peut donc tout faire quand il s'est ainsi emparé de son auditoire, et il doit profiter de ce pouvoir qui lui est donné temporairement pour achever son œuvre, et développer et organiser dans ces esprits l'idée qu'il vient d'y faire naître : c'est le troisième degré de son travail.

Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, dit le proverbe. Ici il y a plus et mieux que du fer à forger et à façonner ; il y a la vie nouvelle que la parole a suscitée dans les auditeurs à développer, afin que l'idée conçue se forme dans leur entendement, et qu'elle aille saisir et entraîner la volonté : d'un côté par l'émotion qu'elle a produite, et de l'autre par les vues de l'esprit, qui fournissent des motifs à la volonté, comme le sentiment ou la passion lui donnent des mobiles. L'éloquence manquerait

son but si elle ne réussissait pas à mener l'auditeur à un acte quelconque, par lequel l'idée doit se réaliser.

C'est donc à ce dernier degré que doit se trouver la partie pratique du discours avec les conséquences à appliquer. C'est là que l'orateur doit recueillir les fruits de son œuvre. Il faut qu'après avoir fait passer son sentiment et sa pensée dans ceux qui l'écoutent, il leur fasse aussi partager sa volonté. Il faut qu'il leur imprime, pour ainsi dire, toute sa personne, qu'il les fasse à son image, en sorte qu'ils sentent, pensent et veuillent comme lui, dans l'intérêt de la vérité et du bien qu'il leur a manifestés. Il ne doit pas quitter son auditoire qu'il ne l'ait touché, convaincu et entraîné. C'est, comme nous allons le voir, dans la péroraison que le sceau doit être mis à son œuvre et qu'elle recevra toute sa plénitude.

CHAPITRE XXIV.

LA FIN DU DISCOURS OU LA PÉRORAISON.

S'il est difficile de commencer, quand on improvise, il est encore plus difficile de finir, c'est-à-dire de finir bien. La plupart des orateurs gâtent leurs discours par la longueur, et la diffusion est le plus grand inconvénient de l'improvisation. Là plus qu'ailleurs on n'a pas le temps d'être court, et l'on risque toujours d'être entraîné par le mouvement des pensées ou des phrases.

Il arrive quelquefois, et c'est un malheur, qu'on n'est bien dans son sujet que lorsqu'il faut terminer; et alors sentant confusément tout ce qu'on a omis, et apercevant ce qu'il y aurait encore à dire, on veut se rattrapper en quelque sorte, et l'on recommence un développement quand il faudrait conclure. Cette recrudescence tardive et inopportune fait le plus mauvais effet sur l'auditoire qui, déjà fatigué, s'impatiente et

n'écoute plus. L'orateur perd ses paroles et ses peines, et tout ce qu'il ajoute pour éclaircir ou confirmer ce qu'il a dit, gâte ce qui a précédé et en détruit l'impression. Il se répète sans s'en apercevoir, et ceux qui l'écoutent encore le suivent avec inquiétude, comme on regarde du rivage une barque qui veut entrer au port et qui n'y peut aborder. Il y a moins d'inconvénient à tourner court et à finir brusquement qu'à louvoyer ainsi longtemps sans arriver. C'est que le plus grand malheur de l'orateur est d'être ennuyeux.

L'auditeur ennuyé devient presque un ennemi. Il ne peut plus écouter, et cependant il est incapable en ce moment de penser à autre chose. Son esprit est comme un estomac surchargé qui a besoin de repos, et dans lequel on ingère encore de nouvelles matières, malgré son inappétence et sa répulsion. Il est prêt à se soulever, à se révolter et à rejeter au-dehors tout ce qu'il a reçu. C'est un véritable supplice qu'un parleur indiscret ou maladroit inflige à ceux qui sont forcés de l'entendre, et cela peut aller jusqu'à donner la migraine ou une irritation nerveuse. Voilà l'état où un trop long discours, et surtout une péroraison qui n'en finit pas, jette l'auditoire. On peut juger par là des

dispositions qu'il lui laisse et des fruits qu'on en retire.

Quelquefois l'orateur, et j'avoue humblement que j'en parle d'expérience, est encore plus malheureux, s'il est possible. Il voudrait finir et ne sait plus comment s'y prendre, comme un homme qui veut sortir d'une maison dans un danger et qui trouve toutes les portes fermées. Il court à droite et à gauche pour chercher une issue, et va se heurter à tous les murs. Cependant le temps passe, et l'impatience du public se trahit par une agitation sourde, les uns se levant pour s'en aller, les autres se remuant sur leurs siéges pour se soulager, et un murmure confus monte jusqu'à celui qui parle, signe trop certain qu'on ne l'écoute plus et qu'il parle en l'air, ce qui le trouble d'autant plus et augmente sa perplexité. Enfin, comme tout finit en ce monde, il arrive au bout d'une manière quelconque et de guerre lasse, en se raccrochant soit à la conclusion banale de la vie éternelle, s'il prêche, soit, dans toute autre circonstance, à quelque période ronflante qui a l'air d'exprimer un sentiment ou une pensée, et qui le plus souvent remplit l'oreille de mots sonores et vides.

Et le pauvre orateur, qui pouvait mieux faire, et qui a la conscience d'avoir mal fait, s'en va

l'oreille basse et confus, *jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.*

Hélas! on l'y reprendra peut-être encore, même après la plus laborieuse préparation; car rien n'est journalier comme la parole. Il ne faut qu'un oubli, une distraction pour couper le fil des idées, et alors on est lancé dans le vide ou dans les ténèbres; on bat la campagne, ou plutôt on s'agite dans le chaos. C'est une véritable déconfiture, une débâcle oratoire, et j'ai remarqué que cela arrive surtout, quand on se croit le plus sûr de soi-même, et qu'on espère produire le plus d'effet. Ce sont des leçons, que Celui qui élève les humbles et abaisse les superbes, se plaît à donner parfois aux hommes de la parole, toujours prêts à s'exalter par le succès et à s'en rapporter le mérite et la gloire. Heureux s'ils en profitent!

Il y a une manière de conclure, qui est la plus simple, la plus raisonnable et peut-être la moins usitée. Il est vrai qu'elle fait peu d'embarras et ne donne pas lieu aux phrases pompeuses, et c'est pourquoi beaucoup la dédaignent ou n'y pensent même pas. C'est tout uniment de terminer par un résumé rapide du discours entier, et de représenter sommairement ce qui a été développé dans ses diverses parties,

en n'énonçant que les idées principales avec leur enchaînement : ce qui peut donner lieu à une récapitulation vive et nerveuse, qui présente en raccourci sous l'œil de l'auditeur tout ce qu'il a entendu, et l'aide à le retenir et à en profiter.

Puis, comme on a parlé pour obtenir quelque chose, pour le convaincre et le persuader, et ainsi mouvoir sa volonté par des impressions et des raisons, et finalement par un sentiment principal, qui doit porter le dernier coup et l'entraîner à l'action, le résumé des idées doit être fortifié lui-même et comme vivifié par quelques paroles touchantes, qui exaltent le sentiment au dernier moment, en sorte que l'auditeur convaincu et ému soit prêt à faire ce qu'on lui demande.

Voilà, à mon sens, la meilleure péroraison, parce qu'elle est à la fois la plus naturelle et la plus efficace. Elle est l'aboutissant direct du discours, et comme elle sort des entrailles mêmes du sujet et de l'intention directe de l'orateur, elle va droit à l'âme de celui qui écoute et les met tous deux à l'unisson en terminant.

Je sais qu'on peut finir autrement et avec succès, soit par des choses piquantes, qu'on réserve pour la péroraison et qui aident à sou-

tenir jusqu'au bout et même à réveiller l'attention de l'auditoire; soit par des périodes bien tournées, qui flattent l'oreille et excitent toutes sortes de sentiments plus ou moins analogues au sujet, soit de toute autre manière. Il y a sans doute des circonstances où ces artifices oratoires sont de mise, et peuvent être utiles ou agréables: je ne les repousse pas, car à la guerre tous les moyens, que l'humanité et l'honneur ne réprouvent pas et qui peuvent procurer la victoire, sont admissibles, et l'exercice de la parole est un véritable combat; je constate seulement que la voie la plus simple est aussi la meilleure, et que les autres, tenant plus de l'art que de la nature, sont plutôt du ressort de la rhétorique que de la véritable éloquence.

CHAPITRE XXV.

APRÈS LE DISCOURS.

Il semble que tout soit dit quand le discours est achevé, et cependant nous ajouterons quelques mots dans l'intérêt physique et moral de l'orateur. Nous lui indiquerons plusieurs précautions, qui paraîtront peut-être futiles à certaines personnes, et qui pourront être utiles à d'autres. Du moins nous nous sommes toujours bien trouvé de les avoir prises.

Quand on quitte la chaire, la tribune ou quelque lieu que ce soit où l'on a parlé longtemps et avec animation, il faut tâcher de se tenir tranquille pendant un certain temps, pour se rasseoir peu à peu et laisser tomber l'espèce de fièvre qui vous exalte et vous brûle. La tête surtout a besoin de repos ; car rien ne la fatigue plus que l'improvisation, qui met en jeu toutes les facultés de l'esprit, les tend jusqu'à l'ex-

trême, et ainsi fait affluer abondamment le sang au cerveau.

Puis le système nerveux, qui en dépend, est fortement ébranlé. Il a besoin de se calmer, et avec lui tout le corps, qui a été violemment agité par l'action oratoire, demande du rafraîchissement et du repos : ce qu'un léger sommeil, s'il est possible de l'obtenir en un pareil moment, lui procurera mieux que tout le reste.

Les organes de la voix, qui viennent de fonctionner avec excès, doivent être tenus dans l'inaction. Il faut donc bien se garder alors, si toutefois on peut l'éviter, de recevoir du monde et de soutenir des conversations. Au point de fatigue où l'on est arrivé, tout effort nouveau, si petit qu'il soit, est funeste et ôte plus de forces que les plus violents en toute autre occasion.

La première chose à faire dans cet état, quand on peut faire quelque chose, c'est de rendre grâce à Dieu du péril échappé et du secours reçu, même quand on ne croit pas avoir obtenu le succès qu'on désire. La parole en public est quelque chose de si chanceux, qu'on ne sait jamais comment on en sortira, et là plus qu'ailleurs on a besoin d'une assistance supérieure.

Celui qui sent l'importance et le danger de la parole, celui qui comprend un peu ce que doit être l'orateur, tout ce qui lui nécessaire pour accomplir sa tâche, les obstacles qu'il a à surmonter, les difficultés qu'il doit vaincre, et combien, d'un autre côté, il faut peu de chose pour le faire tomber ou le paralyser, celui-là conçoit aussi qu'il a besoin d'un souffle d'en haut pour lui donner l'inspiration, la lumière et le feu, qui rendent le discours vivant et efficace. Car toute vie vient de Celui qui est la vie même, la vie infinie, éternelle, inépuisable, et la vie des esprits encore plus que celle des corps, puisque Dieu est esprit. Il est donc juste de lui faire hommage de ce qu'il a bien voulu nous donner, et de lui rapporter le plus tôt possible le fruit et la gloire de ce que nous avons reçu. Cela est d'autant plus à propos, que rien n'est plus enivrant que le succès de la parole, et que dans l'exaltation que donne sa puissance, par la conscience de sa force et par la vue de l'influence qu'on exerce sur ses semblables, on est naturellement porté à s'élever en soi-même et à s'attribuer directement ou indirectement, en tout ou en partie, l'effet produit. Il faut se tenir en garde contre ces tentations de l'orgueil, contre ces illusions de la vani-

té, qui sont toujours funestes au vrai talent.

Après cela, il est permis de se réjouir jusqu'à un certain point de ce qu'on a fait, au milieu de l'extrême soulagement qu'on éprouve après avoir parlé. Je ne connais rien de comparable à ce soulagement, surtout quand on croit n'avoir pas été au-dessous de sa tâche, si ce n'est l'angoisse ressentie avant de prendre la parole. L'un est la suite de l'autre; car les plus grandes joies de ce monde sont toujours produites par la cessation des plus grandes douleurs.

Il y a d'abord une sorte de joie enfantine d'être délivré d'une tâche difficile ou débarrassé d'un lourd fardeau. Le travail pèse à tous les enfants d'Adam, même à ceux qui en sentent le plus la nécessité, et instinctivement nous nous y dérobons le plus qu'il nous est possible. Puis le repos après une grande fatigue est délicieux, surtout dans les travaux de l'esprit.

Socrate, fils d'une sage-femme, disait qu'il continuait le métier de sa mère; mais il faisait accoucher les esprits par ses interrogatoires et sa dialectique, et de là la méthode éristique. On peut donc dire, avec le plus sage des Grecs, que l'émission d'un discours en public est un véritable accouchement, et c'est un grand bon-

heur, quand il ne donne pas un enfant mort ou peu viable. Concevoir une idée, l'organiser dans un plan fortement médité, et porter plus ou moins longtemps dans son entendement ce fœtus spirituel; puis, quand il est mûr et que son temps est venu, le mettre au jour au milieu des angoisses et des périls de la parole, c'est bien un enfantement qui produit aussi un immense soulagement et une grande joie quand il réussit. Aussi, comme on se sent léger après avoir parlé, et comme tout se relâche et se remet délicieusement dans l'esprit et dans le corps après cette tension extrême qui a forcé tous les ressorts et épuisé tous les efforts de la vie! Celui-là seul qui l'a éprouvé peut le concevoir.

Vient ensuite un sentiment plus élevé, plus profond, celui du devoir accompli, d'une tâche honorablement remplie. C'est une des joies les plus douces de la conscience.

Puis un autre sentiment qui nous relève à nos propres yeux, tout en nous inspirant de l'humilité, celui d'être l'instrument de la vérité pour la faire connaître aux hommes autant qu'il dépend de notre faiblesse, et de lui avoir rendu un témoignage public au prix de quelques sacrifices, tout au moins de nos travaux et de nos sueurs. On n'est jamais plus près de la vé-

rité qu'en l'annonçant avec conviction, avec dévouement. Quand on est appelé à la dire solennellement, elle se révèle ou se fait sentir d'une manière toute particulière, et, comme dit Bossuet, par des illuminations soudaines. Celui qui instruit les autres avec une parole chaleureuse et vivante profite encore plus que ceux qu'il enseigne, et reçoit plus de lumière qu'il n'en donne. C'est pourquoi on n'apprend jamais mieux qu'en enseignant.

De ces sentiments confondus résulte un état plein de douceur, surtout si l'on croit avoir bien fait, et ordinairement la conscience ne trompe point à cet égard. Cependant l'illusion est encore possible, soit en bien, soit en mal, parce que le véritable orateur, qui a toujours besoin d'inspiration, n'a jamais la conscience bien nette de ce qu'il a fait, ou plutôt de ce qui a été fait par lui. Dieu seul, qui l'inspire quand il lui plaît, éclaire les esprits de sa lumière et change les cœurs par sa grâce. Or, Dieu se sert souvent des choses les plus faibles en apparence pour toucher les âmes, comme il a renouvelé la face du monde par ce qu'il y avait de plus infime et de plus insensé aux yeux de la sagesse humaine. C'est pourquoi tel discours, dont l'orateur est mécontent parce qu'il est res-

té au-dessous de son idée et de son plan, a fait une impression profonde et a subjugué les esprits, tandis que tel autre, dont il a été enchanté et qu'il a cru très-efficace, n'a rien produit que sa stérile satisfaction et trop souvent un surcroît de vanité. Là comme ailleurs Dieu est le maître; il se joue des volontés, des efforts et des opinions des hommes, et les fait servir comme il lui plaît à la manifestation de la vérité, à l'accomplissement des desseins de sa justice ou de sa miséricorde.

Que l'orateur ne s'inquiète donc pas trop de l'effet qu'il a produit et des résultats de son discours; qu'il les abandonne entre les mains de Dieu dont il est l'organe, et qu'il le prie d'en tirer quelque chose pour sa gloire, en cas de succès, ou s'il a eu le malheur de ne pas réussir, de faire sortir un bien de ce mal, comme il appartient à la puissance divine et à elle seule.

Surtout qu'il ne s'enquière point curieusement auprès de l'un ou de l'autre de ce qu'ils ont éprouvé en l'entendant, et de leur opinion sur son discours et sa manière. Toutes les questions de ce genre cherchent une pâture pour l'amour-propre plus que des renseignements utiles; c'est une manière détournée de quêter des louanges, des admirations, et elle peut aller

jusqu'à se rabaisser beaucoup pour se faire relever par les autres, et dire du mal de soi pour être contredit : ruses, subterfuges de la vanité, qui va mendier sa nourriture jusque dans les lieux les plus inférieurs, et qui, dans son désir extrême d'être flattée, provoque les applaudissements et arrache les éloges. Ce misérable penchant est tellement inné à la nature humaine depuis le péché d'origine, que les plus grands orateurs succombent souvent à cette faiblesse, qui les rapetisse en diminuant leur mérite devant Dieu et devant les hommes. On s'expose aussi par là à de cruels mécomptes.

Enfin, quand l'orateur se sera suffisamment reposé et sera plus calme, le lendemain, par exemple, qu'il revoie son plan, pendant que ses souvenirs sont encore frais, pour le corriger et le perfectionner en face de ce qu'il a dit, soit en rectifiant la suite des idées s'il y a lieu, soit en ajoutant celles qui lui sont venues en parlant. Ce sera un profit pour un second discours fait sur le même plan.

Si le discours a bien réussi et qu'il s'y sente porté, qu'il écrive sur son plan comme il a parlé, et alors il composera un ouvrage de style après avoir fait une œuvre de parole. De grands orateurs ont ainsi écrit plusieurs de leurs orai-

sons après coup : Cicéron, Bossuet et d'autres. Dans ce cas, le plus sûr est d'avoir un sténographe qui vous rapporte exactement tout ce qui a été dit, et dont on récrit la rédaction, de manière cependant à laisser au style tout ce que la parole a eu de vif et de saisissant.

C'est un travail que nous avons fait souvent, toujours avec fruit et jamais sans un sentiment d'humilité. Car, à moins de l'avoir constaté, on ne peut s'imaginer combien l'improvisation la plus facile, la plus élégante, et qui a produit le plus d'impression au moment même, est triste à revoir sur le papier, tout ce qu'elle laisse à désirer et ce qu'il faut de travail pour lui donner du style et la rendre lisible. Voilà pourquoi des orateurs distingués, et même de premier ordre, dont l'éloquence vibrante et pleine d'action remue des assemblées et les subjugue, s'évanouissent pour ainsi dire à la lecture, en sorte qu'en revoyant le compte rendu de leur improvisation, qui ne peut reproduire les accents de leur voix, le mouvement de leur physionomie, ni leurs gestes, on se demande avec étonnement comment un tel discours a pu produire un effet si merveilleux. C'est que parler et écrire ne sont pas la même chose ; on n'écrit pas comme on parle et souvent celui qui

parle le mieux ne sait pas écrire, ou du moins écrit médiocrement, comme l'écrivain le plus habile n'est pas toujours capable de parler.

Notre modeste tâche est terminée; car, nous le répétons en finissant, nous n'avons pas eu la prétention de composer un traité sur l'art de la parole : nous avons seulement voulu transmettre les résultats de notre expérience à ceux qui sont appelés à parler en public. Ces conseils bien simples pourront être utiles à quelques-uns, nous l'espérons, soit en leur épargnant des épreuves toujours pénibles, même quand elles sont fructueuses, soit en leur indiquant des procédés plus faciles et une voie plus sûre.

Quoi qu'il en soit, nous les avertissons en terminant, que ceux-là seuls pourront en retirer de l'utilité qui auront reçu de la nature le don de la parole, et que Dieu, qui est le Verbe ou la parole par excellence, aidera de sa grâce à manier cet instrument si redoutable, ce glaive à deux tranchants, pour la manifestation de la vérité, l'accomplissement de ses desseins parmi les hommes, et le renouvellement du monde.

Maintenant, mon petit livre, partez. Il est temps de sortir de la maison paternelle, et celui qui doit vous introduire dans le monde vous attend. J'ai fait de mon mieux pour vous disposer à y paraître convenablement. Le moment fatal de la séparation est arrivé; il faut nous dire adieu. Cher enfant de mes vieux jours, j'ai le cœur serré en vous voyant partir, non pas seulement par la crainte de ce qui peut vous arriver en route, à vous encore si faible, et qui allez être exposé à tant de périls, mais surtout par la peine de vous quitter après vous avoir élevé, formé avec tant de soins, vous si longtemps l'objet de ma sollicitude et de ma tendresse. Image de moi-même, vous me rappeliez mes jeunes années, et au milieu des

affaires et des soucis de tous les jours, vous m'avez souvent procuré de la joie et des consolations. C'était un plaisir continuel que de vous voir grandir et vous former peu à peu. Votre jeune âge réjouissait ma solitude et charmait mes loisirs. Mais nos enfants ne nous appartiennent pas ; ils sont à Dieu qui nous les confie pour sa gloire. Partez donc, et travaillez, s'il est possible, à la gloire de Celui qui est la source de tout don parfait et qui vous a donné la vie.

Cependant, cher enfant, encore un mot de conseil en nous séparant : n'oubliez jamais la médiocrité de votre condition, et la forme humble sous laquelle je vous envoie dans le monde. Que votre modestie égale votre petitesse, et ne cherchez pas à faire du bruit ni à jeter de l'éclat. Votre destinée est d'être utile et non de briller. Tâchez de faire quelque bien en passant, et ne vous laissez pas détourner de votre but par les obstacles ou les contradictions que vous pourrez rencontrer. Tous ceux que vous trouverez sur votre chemin, ne vous regarderont pas de bon œil. Les uns, en vous voyant paraître à leur côté, s'indigneront de votre audace et vous empêcheront d'avancer ; d'autres, plus adroits, sans être plus bienveillants, refu-

seront de vous secourir, parce que vous n'êtes pas de leur pays, et affecteront de ne pas vous apercevoir. Ne vous fâchez point, mais continuez simplement votre route, et si vous avez le bonheur de rencontrer, comme je l'espère, quelque âme charitable, qui s'intéresse à votre jeunesse et vous aide à marcher, acceptez son secours avec reconnaissance, et profitez de ses indications et de ses avis, pour arriver plus sûrement au terme, et vous perfectionner.

Ami lecteur, qui que tu sois, qui aimes le vrai et le bien par-dessus tout, sans esprit de parti et sans faire acception des personnes, si tu rencontres ce pauvre enfant sur le grand chemin du monde, je le recommande à ta bienveillance. Tu n'auras pas affaire à un ingrat.

FIN.

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.

aa
vw

JUL 14 1944